
U d'/of OTTAWA
39003002835907



LES

SALONS D'AUTREFOIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

—

Les Salons d'autrefois, souvenirs intimes, préface de M. Louis Énault, quatre volumes in-18 se vendant séparément.

1re Série, (5e édition : Madame la princesse de Vaudémont. — Isabey. — Madame la comtesse de Rumfort. — M. de Bourrienne . . . . 1 vol. 2 fr. 50

2e Série, (3e édition) : La princesse Bagration. — La vicomtesse Merlin. — Madame de Mirbel. — Madame Campan, ... 1 vol. 2 fr. 50

3e Série, (2e édition) : Casimir Delavigne. — La marquise d'Osmond. — Kalkbrenner . . . . 1 vol. 2 fr. 50

4e Série : La duchesse de Laviano. — Madame Boscari de Villeplaine. — Madame Orfila — Pradier. . . . . 1 vol. 2 fr. 50

La Chambre rouge, ... 1 vol. 2 fr. 50

Un voyage à Naples, scènes de la vie napolitaine. 1 vol. 2 fr. 50

ABBEVILLE — IMP. DE P. BRIEZ

LES

SALONS D'AUTREFOIS

SOUVENIRS INTIMES

PAR

Mme LA Cesse DE BASSANVILLE

QUATRIÈME SÉRIE

—

La Duchesse de Laviano — Madame Boscari de Villeplaine

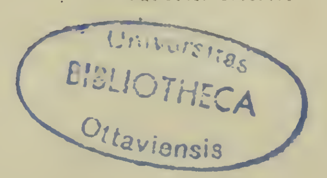
Madame Orfila — Pradier

PARIS

P. BRUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 31

—



LES
SALONS D'AUTREFOIS

LE SALON
DE LA DUCHESSE DE LAVIANO

Durant toutes les années de la Restauration, madame la duchesse de Laviano eut le bonheur de voir son salon fort suivi, malgré l'éloignement de la rue de Vendôme qu'elle habitait; mais les charmes de son esprit et son grand talent comme musicienne opérèrent ce miracle.

La duchesse était une demoiselle Lebrun, nièce, à la mode de Bretagne, de l'homme de talent qui devint consul, archi-trésorier, prince de l'Empire et duc de Plaisance: ses parents, qui n'avaient aucune fortune et qui ignoraient l'élévation à laquelle atteindrait sa famille, l'encouragèrent à suivre le penchant qui l'entraînait vers les

arts. Seulement, elle choisit singulièrement l'instrument dont elle espérait faire un marche-pied pour s'élever vers la gloire!... ce fut au violon qu'elle s'adonna ; elle y réussit si bien qu'elle remporta le grand prix du Conservatoire en l'année 1799.

La jeune Félicie était intelligente, belle et ambitieuse ; aussi eut-elle l'adresse de profiter de la haute position de son oncle pour épouser le duc de Laviano, alors ambassadeur en France. C'était le descendant d'une des plus grandes et des plus anciennes familles de Naples ; il comptait dans ses aïeux un vice-roi de Naples, au douzième siècle. Malgré les avantages qu'il avait sur elle, la jeune femme sut prendre un tel empire sur son époux, qu'elle lui fit abandonner la cause de la famille régnante en son pays, pour embrasser celle des Français qui voulaient de nouveau en faire la conquête afin de placer sur le trône un frère de leur nouvel empereur.

Aussi, sous les règnes de Joseph et surtout sous celui de Murat, la maison de Laviano atteignit-elle l'apogée des honneurs et de la puissance. Mais, à la chûte du dernier de ces souverains, la réaction fut terrible : le duc, exilé par les Bourbons, ne pardonna jamais à sa femme le malheur

dont elle était cause ; aussi durent-ils se séparer.

La duchesse revint en France qu'elle n'avait jamais complètement abandonnée du reste ; tant que dura l'Empire, elle y faisait de longues et nombreuses apparitions ; aussi avait-elle conservé des relations fort intimes, et comme de plus, durant sa sa puissance à Naples, elle avait rendu de nombreux services à de grandes familles françaises qui boudaient leur pays et ne voulaient y rentrer qu'avec leur roi, elle eut de suite des relations nombreuses.

Joignez à cela le goût qu'elle avait conservé pour les arts, partant pour les artistes au milieu desquels elle faisait sa partie avec succès, et vous comprendrez sans peine que son salon fût recherché par tous. Grâce à la position officielle qu'elle occupa hors de France, pendant l'Empire, la duchesse n'appartenait à aucun de ces partis violents qui s'entre-déchiraient, et son hôtel fut considéré comme une sorte de terrain neutre, où, sans courir le moindre danger, on pouvait se rencontrer avec plaisir.

On faisait beaucoup de musique et l'on causait beaucoup à l'hôtel de la rue de Vendôme : toujours la duchesse figurait au premier rang dans ces deux assauts de l'esprit et du talent ; le long séjour qu'elle avait fait à Naples prêtait beaucoup à la

circonstance, car, bien certainement, ce pays était infiniment moins connu alors que la Chine ne l'est aujourd'hui.

La duchesse de Laviano avait pour amie intime une vieille marquise de la famille de Mirepoix ; c'était une femme pleine d'esprit, de distinction, de tact et de finesse, qui trônait dans les salons de la rue de Vendôme comme si elle eut été chez elle, et qui avait amené à sa suite plusieurs personnes fort nobles, récemment revenues de l'émigration avec les Princes.

La marquise s'était mariée de la façon du monde la plus bizarre, et cette aventure avait, en son temps, beaucoup diverti Marie-Antoinette ainsi que sa cour intime, où la nouvelle mariée fut aussitôt présentée.

Le marquis de Coutinges, qui devint si plaisamment son époux, comme je vais vous le dire tout à l'heure, avait été un de ces élégants viveurs de la fin du règne de Louis XV ; il avait aimé Voltaire, Sophie Arnoud, les encyclopédistes ; c'était un homme sans préjugés, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, et qui avait pris la vie aussi gaîment que si elle devait durer toujours.

Mais les années vinrent, les infirmités avec elles ; un beau matin, en voyant ses cheveux blanchir,

il se dit qu'il était temps de songer à se marier. Seulement, comme il n'était pas dénué de bon sens, le marquis pensa aussi qu'il était arrivé à une époque de la vie où une jeune fille, — quand il en trouverait une qui voulût bien l'épouser, ce qui n'était pas difficile puisqu'il était noble et riche, — se marierait à une position sociale élevée, à une belle fortune, à un carrosse, à un hôtel, à une brillante corbeille, mais que le mari serait accepté uniquement comme un inconvénient indispensable. Cette pensée fort peu agréable faillit un moment le faire reculer dans son projet : mais il était brave et passa outre.

D'abord, il chercha avec soin la perle rare qu'il convoitait ; puis il pria ses amis de l'aider dans ses recherches ; enfin, voyant qu'il n'arrivait à rien malgré toutes ses peines, le marquis se décida à s'en remettre à la Providence. Il avait toujours été heureux au jeu, pourquoi le serait-il moins, lors même que l'enjeu serait une femme?

Puis, son idée était bizarre, elle devait produire un grand effet à la cour, elle devait faire parler pendant au moins huit jours le cercle de la reine, et il n'en fallait pas tant pour déterminer notre marquis à la mettre à exécution.

Un soir que l'on était réuni chez la princesse de Lamballe, — et là brillait tout ce que la cour avait alors de noble et de beau, — on annonça M. le marquis de Coutinges.

Il entra gravement, les yeux baissés, la pose austère, portant un habit de velours noir pailleté d'or, un jabot et des manchettes garnis des plus riches dentelles, l'épée en verrouil et tenant à la main son chapeau brodé plein de billets mystérieux.

— Qu'est-ce cela, M. le marquis? fit la princesse en s'avançant vers lui, l'air souriant.

— Je viens consulter le destin dans votre temple, madame, si toutefois Votre Altesse daigne me le permettre, répondit-il en s'inclinant profondément.

A ces mots tout le monde de rire.

— Comment entendez-vous donc consulter le destin, monsieur? dit la princesse en reprenant son sérieux, dans la crainte de blesser son hôte. Prenez garde! les anciens lui refusaient leur culte parce qu'il est inexorable: avez vous donc trouvé le moyen de l'attendrir?

— Je l'espère, madame! car il y a dans mon chapeau cent mille livres de rentes, un marquisat et un douaire... de plus mon cœur et ma main. Ainsi, je

me mets en loterie... voilà une foule de billets dont un seul est noir, c'est celui qui doit gagner. Que les demoiselles qui veulent se marier approchent donc et choisissent.

Et toutes les jeunes filles, trouvant cette loterie très plaisante, entourèrent le marquis, rieuses et folâtres, enlevant chacune un billet du chapeau entr'ouvert. Une des dernières venues prit le billet noir : c'était mademoiselle de Mirepoix, belle brune de vingt-cinq ans.

— Mademoiselle, lui dit sérieusement le marquis, ce que vous avez gagné là, c'est moi, votre très-humble serviteur qui deviendra votre époux, si vous voulez bien le lui permettre. Je m'étais mis dans mon chapeau avec toute ma fortune ; acceptez l'un et l'autre, car tous deux vous appartiennent.

On rit d'abord beaucoup de ce qu'on ne croyait qu'une comédie; mais quand on vit que c'était chose sérieuse, mademoiselle de Mirepoix, qui était pauvre, qui avait vingt-cinq ans, et qui soupirait depuis longtemps en vain pour trouver un mari, s'évanouit de plaisir.

Peu de jours après, cette singulière union se fit en grande pompe. La nouvelle marquise fut présentée au cercle intime de la reine, et tout allait au

mieux quand la terrible Révolution arriva : alors n'ayant plus ni rentes, ni châteaux, comme dédommagement du mari, madame de Coutinges préféra émigrer en Angleterre pendant que le marquis allait en Allemagne, de même qu'elle s'en alla en Italie quand son époux vint pour la rejoindre à Londres.

Il paraît que ce mariage par billets de loterie n'avait pas été heureux; aussi la marquise n'en parlait-elle jamais.

Ce fut dans sa fuite à Naples qu'elle se lia avec la duchesse de Laviano qui, jouissant alors d'un pouvoir souverain à la cour de Murat, lui avait rendu de véritables services que la marquise eut la noblesse de n'oublier jamais.

Elle ne rentra en France qu'en 1814, car elle s'effrayait très-fort de l'Empire que tout le monde n'aimait pas. La censure exerçait en vain sa vigilance, l'opinion publique trouvait toujours le moyen de se manifester : à défaut de la presse, qui n'était pas libre, elle demandait au théâtre d'être l'interprète de ses sentiments; et le théâtre se prêtait bon gré mal gré à ce désir, tant le public mettait de spirituelle subtilité à l'interroger. C'est ainsi que, peu de jours après le retour de Moscou, la représenta-

tion d'un vieil opéra comique : *Le tableau parlant*, qui, à juste titre, passait pour complétement inoffensif, donna lieu à une de ces manifestations dont il était impossible de se dissimuler la signification et la portée.

Ainsi, le couplet suivant, que personne n'avait remarqué jusque-là, fut non-seulement salué par d'unanimes bravos, mais redemandé jusqu'à trois fois :

« Vous étiez ce que vous n'êtes plus !
« Vous n'étiez pas ce que vous êtes !
« Car vous aviez pour faire des conquêtes,
« Vous aviez lors ce que vous n'avez plus.

Le bruit fut même si grand que la police dut intervenir, et *Le tableau parlant* fut banni de la scène tant que dura le premier Empire.

Une autre fois, à peu près à la même époque, ce fut au Théâtre-Français que le bruit eut lieu, et le pauvre Talma, appelé le lendemain chez le redoutable Fouché, ministre de la police, dut se trouver trop heureux de payer par une mystification un crime dont il n'était pas coupable.

Mais, avant de vous raconter cette historiette, je dois vous dire que la tendresse passionnée de Talma s'était portée avec rage sur une jolie petite mai-

son de campagne qu'il avait achetée à Brunoy; il y passait tout son temps et y dépensait tout son argent.

Donc, le lendemain du jour où il y avait eu du bruit à la représentation du Théâtre-Français, Talma arriva chez le ministre plus d'un grand quart d'heure après l'heure du rendez-vous ; aussi trouva-t-il Son Excellence de fort maussade humeur ; car Fouché, de même que Louis XIV, trouvait au-dessous de sa dignité d'attendre. Plusieurs artistes du Théâtre-Français étaient déjà réunis; le ministre les tança tous vertement, absolument comme s'ils avaient été coupables de l'interprétation donnée par le public à leurs paroles, déclara qu'à dater de ce jour la *pièce* était suspendue, puis les renvoya brusquement.

Talma voulut suivre ces camarades, mais Fouché le retint, et lui montrant un siége :

— Asseyez-vous là, lui dit-il, nous allons causer.

— Causer ! causer ! grommela le grand tragédien, Votre Excellence croit donc que j'ai du temps à perdre... Tenez, continua-t-il en s'animant, je devrais, à l'heure présente, être à ma campagne où je suis trompé par mes ouvriers. Ainsi, Monseigneur, j'ai là-bas une grande pièce d'eau ; elle est couverte

de cygnes, de canards, de sarcelles, enfin de tous les oiseaux aquatiques du monde ; eh bien ! ces jolies bêtes que j'aime tant à voir se jouer sur l'eau, allaient ravager mon potager et mon jardinier se plaignait amèrement, quand il m'est venu une heureuse idée. J'ai commandé à un ouvrier fort habile une vaste rotonde en fer et en treillage de laiton qui pût couvrir toute ma pièce d'eau et en faire une véritable cage. Ce travail est terminé ; l'effet en est agréable ; mes jolis prisonniers ne se doutent pas qu'ils sont captifs ; mais mon coquin d'ouvrier qui, s'il est habile, est encore plus voleur, ose me demander quarante mille francs pour ce travail qui en vaudrait, bien payé, vingt mille, et tout au plus, encore !

Cette boutade et cette invention de Talma firent sourire le ministre qui, du reste, ne connaissait que trop l'écluse ouverte pour laisser couler tout l'argent dont l'admirable talent du grand artiste était la source ; aussi se prit-il à dire d'une voix qu'il fit aussi douce que possible :

— Voyons, Talma, oubliez un moment vos ouvriers et vos ennuis pour ouvrir votre âme à la joie, car on travaille en ce moment à votre fortune.

Le front de l'acteur célèbre se dérida.

— Oui, oui, continua Fouché, je disais ce matin à l'empereur : On ne saurait trop récompenser le talent de notre Roscius.

— Ah ! monseigneur, exclama Talma.

— L'empereur vous aime, il m'écoutait avec plaisir, reprit le ministre.

— Ah ! monseigneur, que de grâces..., fit de nouveau le grand artiste.

— Sire, disais-je, Talma devrait être le plus riche de tous les artistes.

— Monseigneur, je suis pénétré de reconnaissance.

— Attendez, attendez, ajouta le ministre, vous allez voir ce que j'ai fait pour vous.

Le grand tragédien, le cœur palpitant, s'inclina alors profondément.

— J'ai dit à l'empereur: Sire, il faut que Votre Majesté confisque la maison de Brunoy où Talma a enfoui des sommes folles; car, lorsqu'il n'aura plus cette occasion de dépenses, il deviendra plus riche qu'un nabab.

En entendant ces mots, Talma bondit de son siége, s'élança vers la porte, se sauva de l'hôtel, et jamais, sous aucun prétexte, il ne voulut retourner chez le ministre de la police, qui sut se faire

beaucoup d'ennemis par cette méchante habitude qu'il avait prise de persifler les gens.

L'empereur Napoléon Ier avait une autre habitude, lui ; c'était celle d'intimider les femmes par des demandes ou des observations peu gracieuses qu'il leur adressait à brûle pourpoint, dans un bal ou dans une réunion officielle.

Ainsi, à certain bal donné à l'Hôtel de Ville, il demanda tout haut à la duchesse d'Abrantès pourquoi elle était venue avec une robe aussi fanée.

Une autre fois, il s'arrêta devant la comtesse *** qui passait pour fort légère, et lui demanda d'une voix haute et brusque :

— Eh bien ! madame, aimez-vous toujours autant les hommes ?

— Oui, Sire, quand ils sont polis, lui répondit la comtesse ***, qui était une femme de tête, en faisant une profonde révérence.

L'empereur lui tourna les talons sans mot dire ; mais son mari qui était préfet fut destitué peu de jours après.

Aussi, toutes les femmes qui voyaient Sa Majesté s'avancer vers elles se prenaient à trembler de tous leurs membres. L'on connaît cette réponse dont on a tant ri, faite par la femme d'un gros

fabricant de draps à laquelle, au bal du Sénat, Napoléon demanda ce que faisait son mari, et qui balbutia, plus rouge qu'une pivoine et plus tremblante qu'une feuille :

— Sire, il fait dans les draps.

Mais, par un contraste étrange, si Napoléon Ier était ainsi bourru et maussade en public, il était impossible d'être plus affable et plus affectueux qu'il ne l'était dans son intérieur, avec l'impératrice Marie-Louise surtout. S'il la trouvait sérieuse, il l'amusait par des propos enjoués, lui racontait des contes, comme à un enfant, et finissait par déconcerter sa réserve par de bonnes et franches embrassades.

Dans le public courut alors le bruit qu'il en était jaloux, et ce fut à tort; seulement il avait établi dans sa maison un ordre de service hérissé d'entraves, non pour elle, mais en raison de l'air galant qui soufflait à cette époque où les hommes étaient si discrets... grâce au canon.

La timidité de Marie-Louise, son goût pour la vie intérieure, la défiance qu'elle avait d'elle-même et les préventions qui lui avaient été suggérées contre la plupart des personnes de la cour et contre l'esprit de moquerie particulier aux Français,

l'éloignaient des liaisons qui auraient pu contrarier l'empereur, et qui n'avaient d'ailleurs pour elle aucun attrait.

Elle reportait sur la dame admise par les devoirs de sa place dans son intimité les habitudes de favoritisme dans lesquelles elle avait été élevée et dont son isolement lui faisait un besoin. L'attachement qu'elle conçut pour madame la duchesse de Montebello, sa dame d'honneur, remplit ce vide. En dehors de cette intimité, elle n'avait de causeries d'abandon avec personne ; mais, à défaut de cette familiarité confiante, tout son service lui était profondément attaché parce qu'elle traitait chacun avec une grande bonté et une parfaite indulgence.

L'empereur avait voulu que Marie-Louise apprît à monter à cheval, et les premières leçons qu'elle reçut lui furent données par lui-même dans le manége de Saint-Cloud. Ainsi, il marchait à pied à côté d'elle, la tenant par la main pendant que l'écuyer conduisait le cheval par la bride ; il calmait sa peur, l'encourageait ; enfin, il espérait en faire une écuyère parfaite quand l'espoir d'avoir un héritier lui fit suspendre cet exercice.

Mais, le poupon impérial me fait rentrer dans le salon de la duchesse, d'où je suis sortie depuis si

longtemps pour courir à travers champs; seulement ce sera par un chemin détourné, et voici comment.

Ce fut une amie de madame de Laviano, madame Gallet, fille de la berceuse du Dauphin, fils de Louis XVI, que l'empereur demanda pour remplir la même fonction auprès du petit roi de Rome: cette dame accepta la proposition qui devait lui donner une bonne rente pendant et après son service; malheureusement pour elle, cet *après* ne dura guère, et, au retour des Bourbons, on lui reprocha comme un crime ce qu'elle avait accepté comme une ressource: elle ne put obtenir ni pension ni secours.

Mais je suis convaincue que sa demande ne lui fut point accordée uniquement parce qu'elle n'arriva pas jusqu'aux Princes: les souverains sont toujours si malheureusement entourés !... A ce sujet, voici un fait dont je peux vous garantir l'authenticité.

En 1814, le prince Eugène eut besoin d'avoir une audience du roi Louis XVIII, et l'entourage trouva sans doute joli de faire donner cette audience sous le nom de « vicomte de Beauharnais ». C'est ainsi que le fils de Joséphine fut annoncé au roi par le chambellan de service; mais aussitôt Louis XVIII tendit

la main au prince, en lui disant de la façon du monde la plus gracieuse :

— Je suis heureux de vous voir, *prince Eugène ;* veuillez vous asseoir à mes côtés, et comptez sur moi si je puis vous servir.

Mais, pour revenir à madame Gallet, que la duchesse aimait beaucoup et à qui elle faisait tout le bien possible, — car elle n'était point heureuse, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours gaie et charmante, — elle causait sur tout et de tout, absolument comme le fait un enfant, dont elle avait l'esprit naturel.

Elle avait beaucoup connu la madame Poitrine à qui nous sommes redevables de la chanson de *Malborough*, car, sans elle, cette chanson se fût éteinte dans une province sans doute. Madame Poitrine était la nourrice du Dauphin, auquel elle chantait cette vieille chanson, réminiscence de son enfance, sans doute ; la reine Marie-Antoinette, qui alors était heureuse et gaie, s'amusait si fort du *mironton, ton, ton, mirontaine* de la nourrice qu'elle s'amusait à la contrefaire ; et le *mironton, ton, ton, mirontaine* voltigeait sur ses lèvres charmantes à tous propos plaisants.

Les courtisans sont un peu perroquets par nature,

aussi bientôt la cour retentit des couplets de madame Poitrine : partout on chantait *Malborough,* on ne s'abordait que sur cet air enfantin ... et Beaumarchais, lui-même, pour plaire à la ville et à la cour, dut l'intercaler dans *La folle journée* qu'il fit paraître à cette époque :

J'avais une marraine,
Mironton, ton, ton, mirontaine.

Mais il y avait autre chose qu'une manie d'adulation dans la popularité dont jouit alors, comme aujourd'hui, la vieille chanson de *Malborough ;* il y avait une vengeance rétrospective et le plaisir de rire d'un homme qui avait fait trembler nos aïeux ; car enfin, pour que le peuple l'acceptât ainsi, il fallait qu'elle flattât sa fibre patriotique ; c'est ce qui avait lieu, en effet, puisqu'on croyait effacer un échec par une plaisanterie.

En France on se moque un peu de tout, surtout de ceux qui ont su se rendre redoutables. Nous avons l'amour-propre bouillant et l'épigramme toujours prête ; c'est notre monnaie courante : nous payons tout avec cela, même les services rendus ; témoin ce pauvre monsieur de la Palisse qui fut un très-grand guerrier, et que personne ne connaîtrait si

nous n'avions tous chanté dans notre enfance que :

Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie.

Légère et ingrate nation que la nôtre !...

Madame Gallet était l'amie intime de madame ***, veuve en secondes noces d'un diplomate distingué. Il lui était arrivé jadis une bien triste et bien...... singulière aventure, à cette veuve: vous allez en juger.

Sous le Consulat, — elle était alors une des plus jolies femmes de Paris, — un soir, en sortant de l'Opéra, elle donnait le bras à son mari qu'elle adorait, quand elle s'aperçut que non-seulement elle était suivie par un jeune officier mais encore que celui-ci avait l'effronterie de chercher à lui adresser la parole.

Craignant une querelle entre son époux et son poursuivant, si le premier s'apercevait du manége, elle fait semblant de rien et se borne à se rapprocher de monsieur ***, quand l'officier, enhardi sans doute par son silence, s'empare de son bras et le serre tendrement.

Madame ***, qui ne s'attendait point à une sem-

blable insolence, ne peut retenir un cri d'indignation. Son mari se retourne, devine tout, s'élance vers l'officier et lève la main pour le frapper. On les sépare ; mais les deux adversaires eurent le temps d'échanger leurs cartes.

Dès le lendemain ils se battirent dans le bois de Vincennes et monsieur *** fut tué.

On ne poursuivait pas les duellistes à cette époque. Seulement, comme monsieur *** appartenait à une famille puissante, on envoya l'officier rejoindre son régiment, et tout fut dit.

Au bout de quelques années, notre officier qui était devenu colonel, — car on marchait vite alors, toujours grâce au canon, — obtint un congé qu'il vint passer à Paris. Son aventure du duel avait été oubliée par tout le monde, et surtout par lui qui ne se souvenait pas même du sujet qui l'avait causée, quand il alla au salon pour visiter les tableaux.

Tout le monde s'arrêtait devant un portrait de femme d'une éblouissante beauté ; le colonel fit comme les autres.

— Où diable ai-je vu l'original de cette peinture? se demandait-il *in petto:* et, tout en se le demandant, il admirait de plus en plus cette tête régulière, splendide, éclairée par un regard étrange,

dans lequel on pouvait lire un singulier mélange de tendresse, de douleur et d'énergique résolution.

Il resta longtemps en contemplation devant ce portrait enivrant. Le lendemain il y revint encore, il y revint le surlendemain ; il y revint tous les jours.

Or, un matin qu'il était venu au salon avec un de ses amis, il le conduisit devant la chère image et lui en énumérant les beautés avec enthousiasme, il finit par s'écrier avec passion :

— Je donnerais ma vie toute entière pour une heure de la vie de cette femme-là !

Au même instant une main légère, une main de femme, se posa sur son épaule, et une voix douce et ferme lui dit assez bas pour n'être entendue que de lui seul, mais avec un accent qui le fit tressaillir :

— J'accepte le marché...

Il se retourna vivement : celle qui lui avait parlé ainsi, c'était l'original du portrait, et le peintre ne l'avait pas flattée.

Le colonel ébloui, ému et pâle d'émotion, serra la main de son âmi et suivit cette femme.

Quand ils furent tous deux au bas de l'escalier, elle se retourna et lui dit d'une voix dure et mordante :

— Me reconnaissez-vous, monsieur? je suis madame ***, à laquelle vous avez enlevé un époux qu'elle adorait... Je voulais une vengeance... vous me l'offrez et j'en profite ; seulement, elle me coûtera bien cher!... Vous avez offert votre vie toute entière contre une heure de la mienne. J'accepte ce pacte ; mais ce soir même vous partirez et vous irez vous faire tuer par l'ennemi : vous voyez que je suis généreuse, moi, puisque c'est à la mort du brave que je vous condamne!...

Le soir même, en effet, le colonel retourna à son poste et se fit tuer comme il s'y était engagé : mais à dater de ce moment, — à ce que racontait tout bas la chronique, — ce n'était plus son mari que pleurait madame ***, qui, pour se consoler complètement sans doute, finit par épouser un diplomate qui n'était ni jeune ni beau, mais qui avait une grande fortune et occupait une très-haute position dans le monde.

C'est souvent l'ambition qui succède à l'amour dans le cœur des femmes.

Mais son ambition ne fut pas satisfaite non plus, car les révolutions qui se succédèrent lui prirent son mari, sa position et sa fortune, et quand madame Gallet la présenta chez la duchesse elle vivait

tristement et pauvrement, regrettant le passé sans oser envisager l'avenir.

Une autre femme, qui était également sans aucune fortune, mais qui remplaçait l'argent par l'amabilité et la gaîté, venait aussi chez madame de Laviano ; c'était la baronne Leroy, femme d'un ancien préfet de l'Empire. Elle avait une grâce, une distinction à nulle autre pareille : quand elle entrait dans le salon après s'être débarrassée de la houppelande qu'elle portait pour garantir sa robe, après avoir défait les socques qui préservaient de la crotte ses souliers de satin et ses bas de soie — car elle venait à pied, la pauvre femme, n'ayant pas le moyen de payer un fiacre, — quand elle entrait, dis-je, dans le salon, on eût dit qu'elle descendait du plus beau carosse armoirié.

Le baron Leroy avait commencé sa carrière par être militaire, et ce fut à son courage civil qu'il dut la brillante fortune à laquelle il parvint.

En 1802, trois négociants de Lorient, inculpés dans un complot de chouannerie, étaient traduits devant le conseil de guerre. Le premier consul fit appeler ce Leroy, alors capitaine rapporteur, et, avec cette brusquerie qui n'admettait pas de réplique, lui ordonna de requérir la peine de mort contre eux.

Leroy examine dans le silence de son cabinet les dossiers qui lui sont remis et croit y découvrir l'innocence des prévenus.

D'abord il doute, il hésite, prend peur ; mais enfin, à l'audience, sa conscience parlant plus haut que sa crainte, il abandonne l'accusation, fait acquitter les inculpés et attend sa destitution.

Deux jours se passent. Un matin, déjeûnant dans un café, il prend le *Moniteur*, le lit, et y voit la nomination au tribunat, d'un citoyen Leroy.

— Voilà, se dit-il, un de mes homonymes qui a plus de chance que moi, il n'a pas déplu au premier consul; cela se voit, du reste.

Rentré chez lui, on lui remet un pli cacheté avec enveloppe officielle.

— Allons bon ! voilà ma destitution, dit-il avec un profond soupir, tout en ouvrant l'énorme lettre.

Et il reste suffoqué d'étonnement et de joie : la nomination que portait le *Moniteur* était la sienne ; le nouveau tribun était lui.

Il court aux Tuileries, se présente à Bonaparte pour le remercier ; mais celui-ci lui répond aussitôt :

— Nous sommes quittes, vous avez fait votre devoir, j'ai fait le mien... et je suis trop heureux

quand je rencontre des hommes comme vous, pour ne pas utiliser leurs services.

La mère de la baronne Leroy avait beaucoup connu Jacques Cazotte, dont on a tant parlé jadis, — ce qui prouve que les spirites ne sont pas une nouveauté d'aujourd'hui — aussi je crois vous être agréable en vous répétant ses souvenirs :

A l'époque où parut le *Diable amoureux* de Cazotte, le surnaturel était à la mode ; on ne parlait dans la société que d'esprits élémentaires, de sympathies occultes, de charmes, de migration des âmes, d'alchimie et de magnétisme : on se servait d'autres mots; ce n'étaient pas les tables tournantes, les esprits frappeurs, parleurs, les médiums ; mais le fond était le même.

Donc, le nouveau roman de Cazotte répondant à toute cette passion du surnaturel, il eut un succès immense; on se l'arrachait, on en parlait partout, depuis les palais jusqu'à la mansarde; enfin c'était une véritable rage.

Peu de jours après la publication de ce volume illustré de dessins bizarres, et qui restera toujours le modèle du monde fantastique, son auteur reçut la visite d'un mystérieux personnage, au maintien grave, aux traits amaigris, au teint blafard, et dont un

large manteau noir drapait la stature imposante.

Il demanda à lui parler en particulier ; quand on les eût laissés seuls, l'étranger, après s'être assuré que la porte était bien fermée, s'avança vers Cazotte en le menaçant avec un poignard, tandis que de la main gauche il lui faisait un signe étrange.

Cazotte, qui croit avoir affaire à un fou, veut s'élancer vers la porte ; mais l'étranger le retient résolument par le bras tout en redoublant ses signes.

Cazotte cherche à se dégager en criant après celui qu'il prend de plus en plus pour un fou.

— Pardon, monsieur, je vous croyais un des nôtres... dit alors l'inconnu en le lâchant ; je vous prenais donc pour un traître...

— Je crois plutôt que vous me prenez pour un autre, dit Cazotte en secouant son bras : tudieu !... comme vous tenez ferme...

— Veuillez alors me donner un mot d'explication, fit l'étranger qui semblait suivre une seule et même idée ; où avez-vous pris les pensées qui dominent dans votre *Diable amoureux* ?

— Parbleu !... où les prennent les auteurs quand ils le peuvent... dans mon esprit, s'il vous plaît, dit Cazotte en souriant.

— Quoi ! ces évocations... ces mystères de la cabale... ce pouvoir occulte d'un homme sur les esprits de l'air, ces théories si justes sur le pouvoir des nombres, sur la volonté, sur la fatalité de l'existence, vous auriez imaginé tout cela ?

— J'ai beaucoup lu les auteurs Allemands qui en traitent, mais cela sans doctrine, sans méthode spéciale ; alors il y a un peu de tout dans mon livre, de la mémoire, de l'imagination; enfin, c'est une vraie macédoine, fit l'auteur avec modestie.

— Comment ! vous n'êtes pas même franc-maçon? exclama l'étranger.

— Pas même ça !... répondit Cazotte en riant.

— Eh bien, monsieur, soit par pénétration, soit par hasard, vous avez effleuré des secrets qui ne vous sont point accessibles, dit l'homme au manteau d'une voix brève et sévère, et il serait prudent de vous abstenir désormais.

— Comment, j'ai fait cela ! interrompit le pauvre Cazotte tout effrayé ; moi qui ne songeais qu'à divertir le public et à lui prouver qu'il fallait prendre garde au diable !...

— Et qui vous dit que notre association ait quelque chose à démêler avec cet esprit du mal ! interrompit avec une certaine indignation l'inconnu : je

vous ai pris pour un frère infidèle qui trahissait nos secrets, et la mort seule est capable de punir la trahison... Mais puisque vous n'êtes qu'un profane, gnorant de notre but sublime, et que le ciel pourtant semble vous envoyer vers nous, je vous instruirai; je vous ferai pénétrer plus avant dans ce monde des esprits qui nous pressent de toutes parts, et dont les révélations se sont faites à vous sans que vous ayez connaissance de vos bienfaiteurs...

Cazotte restait tout songeur pendant que l'homme noir parlait, car il flottait entre la crainte et le désir d'acquérir cette science mystérieuse à laquelle on lui proposait de l'initier; pourtant la curiosité l'emportant sur la peur, il écoutait de plus en plus attentivement celui qui s'offrait à être son maître. La conversation de celui-ci s'était prolongée fort longtemps; quand il se retira, chacun put s'apercevoir de la révolution bizarre qui s'était faite dans l'esprit du bon Cazotte.

Il ne parlait plus que des esprits avec lesquels il était en communication toute particulière, disait-il ; il se plongea dans la lecture des ouvrages qui traitaient de ces sortes de choses , et bientôt, grâce aux instructions de son mystérieux professeur qui

lui continuait ses visites, il fut reçu membre de la loge des illuminés-martinistes.

De ce jour, il prétendit avoir été adopté par un esprit particulier, lequel lui disait ou plutôt lui *montrait* les choses qui devaient arriver quand il le lui demandait avec instances.

Et, chose bizarre, c'est que très-souvent ses prédictions, même les plus étranges, se réalisèrent complètement.

D'abord on en plaisanta, puis on finit par s'en effrayer et par prétendre qu'il était en communication avec le diable. On était si crédule, à cette époque où l'on ne croyait à rien ! ..

Pendant la Révolution, Cazotte fut décrété d'accusation, arrêté et envoyé à l'Abbaye où était déjà détenue mademoiselle de Montansier, ancienne directrice du théâtre de ce nom, pauvre créature condamnée à être guillotinée avec la fournée du lendemain.

La malheureuse fille était couchée sur son grabat, car la peur lui avait donné une fièvre accompagnée d'un délire effroyable.

— Eh bien ! Cazotte, lui dit un des prisonniers en souriant, c'est le cas, ou jamais, d'appeler ton esprit pour lui demander si cette pauvre mourante

2.

aura la force de monter demain sur la vilaine machine.

Cazotte, qui ne prit pas la chose en plaisanterie, alla se mettre dans un coin, la face tournée contre la muraille, resta ainsi près d'un quart d'heure, puis revint rejoindre les autres prisonniers avec la figure toute joyeuse.

— La brave fille ne sera pas guillotinée, dit-il, car je viens de la voir au moment où elle meurt dans son lit à un âge très-avancé...

Et tous les assistants de rire de cette vision.

Mais le lendemain, la condamnée était si malade qu'on la remit pour un autre voyage; puis, la maladie se prolongeant, elle fut oubliée, et le 9 thermidor l'ayant sauvée, elle mourut centenaire.

Quant à Cazotte, il était ainsi que sa fille enfermé à l'Abbaye au moment des massacres du 2 septembre. Il allait être égorgé lorsque sa fille Elisabeth se précipita devant les assassins en s'écriant: « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. » Cet acte héroïque désarma les assassins; Cazotte et sa fille furent ramenés en triomphe dans leur maison. Comme ses amis lui témoignaient leur joie de ce succès, il leur répondit tristement:

— Je ne suis pas sauvé pour longtemps, croyez-

moi ; en entrant dans ma maison j'ai eu une vision préparée par *mon esprit.* C'était un gendarme qui venait me chercher de la part de Pétion, j'ai été obligé de le suivre ; bientôt je me suis trouvé en présence du maire de Paris, qui m'a fait conduire devant le tribunal révolutionnaire où ma sentence de mort a été prononcée.

— Eh bien ! sauvez-vous... cachez-vous... lui dirent ses amis en souriant, car ils crurent que sa raison était un peu ébranlée en ce moment.

— A quoi cela me servira-t-il, si mon heure est venue ? leur répondit Cazotte avec un stoïcisme digne des temps antiques.

En effet, peu de temps après, tout se passa de point en point comme il l'avait dit, jusqu'à son exécution qui eut lieu sur la place du Carrousel.

On raconte que Cazotte avait eu beaucoup d'affection pour la célèbre mademoiselle Lenormand, alors que la pythonisse n'était encore qu'une petite fille espiègle et gentille. C'est sans doute cette amitié qui dégénéra en initiation, car mademoiselle Lenormand se prétendait en rapport avec les esprits qui, disait-elle, obéissaient à ses ordres ; elle avait d'ailleurs tant d'habileté et de finesse qu'elle était

parvenue à faire croire cela aux hommes même les moins crédules.

Napoléon Ier la consultait souvent; le prince de Talleyrand lui fit aussi de fréquentes visites sous le Directoire et sous l'Empire.

Elle habitait déjà le petit rez-de-chaussée de la rue de Tournon où elle est morte; mais alors elle donnait des consultations au plus bas prix.

Un jour, c'était en novembre, deux gardes françaises entrent chez elle après avoir bien dîné, et se présentent tout chancelants en sa présence.

— Voilà un écu, la belle, lui disent-ils d'une voix fortement avinée, dis-nous un peu ce que le diable nous réserve.

Mademoiselle Lenormand les regarda fixement, leur posa différentes questions; puis, s'adressant au premier :

— Vous, dit-elle, comme Achille, à qui vous ressemblez, vous sémerez votre vie de gloire, mais vous mourrez par le poison.

— Vous, dit-elle au second, vous êtes né paysan, mais vous mourrez duc et maréchal de France...

Et elle leur tourna le dos, tandis qu'ils se retiraient en riant aux éclats.

Le premier était Hoche..... le second était Lefebvre..... et tout se réalisa dans cette bizarre prophétie.

On le sait, l'impératrice Joséphine avait une confiance sans bornes dans mademoiselle Lenormand, qui, en effet, lui avait fait des prédictions nombreuses et très-souvent réalisées; mais ce qu'on ignore, c'est que madame Adélaïde, la sœur du roi Louis-Philippe, eut plusieurs conférences secrètes avec la sibylle, au sujet de graves affaires de famille.

M. Guizot aussi la connaissait beaucoup ; elle lui avait rendu de grands services dans ses jours d'obscurité, alors qu'il faisait la cour à mademoiselle Pauline de Meulan, pauvre comme lui, et qui devint sa femme.

Mais, comme cette charmante Pauline venait aussi avec mademoiselle de La Grave aux soirées de madame de Laviano, je crois pouvoir, sans trop déserter le salon où je vous ai conduits, vous faire faire ample connaissance avec celle qui joua jadis, dans la littérature juvénile, le même rôle que, plus tard, Victor Hugo sut se donner dans la poésie : tous deux devinrent chefs d'école ; et, si l'un détrôna Baour-Lormian, l'autre arracha la couronne de M. Bouilly pour la mettre sur sa jolie tête.

Mademoiselle de Meulan n'était point née pour le travail ; elle était destinée au contraire à un sort brillant et élevé quand la fatale Révolution, qui bouleversait tout, bouleversa ses espérances.

Jusque-là elle vivait dans le meilleur monde, et se lia intimement, dans son enfance, avec la petite Necker, qui devint madame de Staël ; mais l'influence de cette société brillante et légère de la fin du dix-huitième siècle agit d'une façon bien différente sur ces deux jeunes esprits ; l'un devint réfléchi et sérieux, l'autre plein d'emportement et de hardiesse : cela tint sans doute à ce que leur constitution physique et la manière d'être de leurs mères ne se ressemblaient en rien.

Qu'on s'imagine une enfant, chez qui la vie abondait, obligée de rester assise des soirées entières sur un tabouret, droite et roide comme une poupée d'Allemagne, auprès d'une mère plus droite et plus roide encore !

Tel fut pourtant le supplice de la pauvre petite Necker, que le ciel n'avait pas créée pour cela, on le sait !... mais l'agilité de sa langue lui venait en aide ; si sa mère s'éloignait un moment, elle éclatait aussitôt en bons mots, en saillies, prélude de ce grand talent de la causerie où elle

passa maître, quand elle devint madame de Staël.

A l'encontre de son amie, la jeune Pauline était maladive; aussi passait-elle presque toutes ses journées couchée sur le sofa du salon de sa mère : madame de Meulan avait toute la grâce et tout l'esprit de cette époque; aussi, au lieu de parler, Pauline écoutait-elle; c'était son plaisir et cela devint son profit.

Le plus souvent ceux qui sèment ne sont pas ceux qui récoltent : mademoiselle de Meulan fut bien longtemps sans se douter qu'elle avait une si bonne moisson en réserve. Indolente comme la faisaient la souffrance et la fortune, elle se laissait vivre sans songer à l'avenir, quand la douleur, cette pierre de touche de toute valeur réelle, vint la sortir de son apathie. Son père monta sur l'échafaud, et leur fortune ayant été enlevée par la tourmente, elle resta seule avec une mère malade et désespérée.

Alors Pauline chercha des ressources en elle, puisque tout lui manquait ailleurs ; elle voulut écrire et pour cela étudia sérieusement, même le latin ; enfin elle montra un courage véritablement héroïque.

Ses premières publications furent des romans d'une haute moralité et à la façon anglaise; puis,

mise à la tête du feuilleton d'un grand journal, elle sut le remplir durant longtemps d'articles si remarquables sur la littérature et la politique, que madame de Staël qui l'avait jusque là fort négligée, lui écrivit ceci :

» Enfants, nous avons été amies ; femmes, nous » devenons sœurs de sentiments d'idées, et d'inspi- » rations, devenons le aussi de fortune. »

Mademoiselle de Meulan, remplie de dignité, refusa cette offre généreuse ; de ce refus, madame de Staël lui garda une rancune profonde.

Pourtant, la proposition de son ancienne amie était arrivée dans un moment bien opportun, car madame de Meulan venant de faire une longue maladie, la pauvre Pauline était elle-même assez souffrante pour sentir combien un peu de repos lui devenait nécessaire ; aussi était-elle prête à se laisser abattre par le découragement, quand elle reçut une autre lettre, signée d'un nom inconnu, lettre dans laquelle on lui offrait de la remplacer pendant quelque temps au journal pour lui donner le moyen de se remettre, tout en lui laissant les appointements dont elle faisait un si noble usage.

Mademoiselle de Meulan fut aussi surprise que touchée de cette offre généreuse, et, comme au lieu

d'en faire mystère, elle la racontait à tous ses amis elle finit par apprendre que cet inconnu se nommait *Guizot*, que c'était un jeune homme de mœurs austères et qu'il promettait le plus grand talent.

Pauline alors lui répondit, accepta son offre, et bientôt s'établit entr'eux une douce et bonne intimité.

Les hommes de mérite ont horreur des femmes d'esprit, dit-on, et Napoléon Ier, lui-même, n'échappait point à ce travers : quand on lui parlait des œuvres de madame de Staël, il répondait :

— Elle ferait bien mieux de raccommoder les bas de ses enfants.

Mais M. Guizot, qui, lui aussi, est vraiment supérieur, bien loin de craindre les femmes intelligentes, n'en voulut jamais d'autres pour compagnes de route ; et, quand il eut assez connu mademoiselle de Meulan pour comprendre qu'elle unissait aux brillantes qualités qui attirent les solides vertus qui attachent, il lui demanda de l'épouser.

Elle y consentit après de longues réflexions, car elle était beaucoup plus âgée que lui ; mais il ne la fit jamais repentir du consentement qu'elle donna enfin, puisque les seuls chagrins de leur

ménage furent ceux causés par la pauvreté, laquelle, malheureusement, était venue se mettre en tiers avec eux, et pendant trop longtemps s'entêta à leur tenir fidèle compagnie.

Mais des jours plus heureux brillèrent pour madame Guizot, quand elle conduisit chez la duchesse la nièce charmante qu'à son lit de mort elle désigna à son mari pour la remplacer près de lui, et servir de mère au fils qu'elle lui laissait.

Une autre habituée du salon de madame de Laviano et qui faisait le contraste le plus frappant avec madame Guizot dont le caractère était grave, sérieux, austère même, c'était la comtesse Duplessis, de son nom mademoiselle de Péronville, petite personne mignarde, coquette, prétentieuse, mais au demeurant la meilleure femme du monde : on l'aimait malgré ses défauts, et cette affection faisait supporter sa mère, la plus ennuyeuse de toutes les créatures, sourde, bavarde et curieuse à damer le pion à toutes les portières de Paris.

Mademoiselle de Péronville avait été une des belles danseuses de l'Empire, alors que la danse était un art. Quand elle était dans un bal, on montait sur les banquettes pour la voir danser ; ce qui lui avait donné tant d'orgueil, qu'elle déclara un beau

jour à son père qu'elle n'épouserait jamais qu'un homme sachant danser aussi bien qu'elle.

M. de Péronville était riche; sa fille, qui se trouvait enfant unique, était gâtée; il la laissa donc faire et refuser de fort beaux partis pour prendre le comte Duplessis, un merveilleux du temps, dansant comme Vestris, mais qui était sans fortune et qui poussait si loin l'amour de la danse, qu'il quitta la France avec une danseuse de l'Opéra et la dot de sa femme.

Vous comprenez les cris de paon que poussa la famille de Péronville; mais, comme le mal était sans remède, ils reprirent leur fille, l'installèrent chez eux comme par le passé, et lui permirent de se livrer à toutes les fantaisies que lui suggérait sa capricieuse nature.

D'abord, elle eut la manie d'adopter des jeunes filles, de les faire élever auprès d'elle; en un mot, de jouer à la *maman*; mais, à la première ride qu'elle se découvrit, cette fantaisie lui devint odieuse, et voici comment elle se débarrassa de la pauvre orpheline qu'en ce moment elle traitait absolument comme son enfant.

— Laurence, lui dit-elle un matin, tu vas te marier; je te donne dix mille francs, une par-

tie de mon trousseau, et j'ai choisi ton prétendu.

La jeune fille devint fort émue et toute tremblante en entendant ces mots.

— Ma proposition n'a pas l'air de te plaire !... dit vivement la comtesse, je ne peux pourtant pas te garder éternellement chez moi.

La pauvre Laurence se mit à pleurer.

— Voyons, sois donc sage, reprit madame Duplessis qui se sentait émue malgré elle; je te destine M. D..., tu ne seras pas malheureuse.

Le futur était vieux et laid; la jeune fille redoubla ses pleurs, prit les mains de la comtesse entre les siennes, en murmurant :

— Ma chère bienfaitrice, ne m'éloignez pas de vous, je vous en supplie.

— Comment! mademoiselle, vous refusez l'homme que j'ai choisi pour vous; mais savez-vous que c'est mal !... très-mal cela ! fit la comtesse qui ne voulait à aucun prix continuer à jouer un rôle qui la vieillissait.

— Hélas ! madame, c'est que vous avez choisi le seul homme, peut-être, que je refuse de recevoir de votre main chérie.

Madame Duplessis se met à réfléchir un instant, en murmurant :

— C'est dommage! ce M. D... m'allait si bien! avec lui on n'eût pas été obligé de démarquer le trousseau que je lui donne.

Mais tout à coup elle se frappe le front comme si une pensée nouvelle venait d'en surgir.

— Eh bien! mademoiselle, dit-elle aussitôt, puisque M. D... est, prétendez-vous, le seul homme que vous ayez le courage de refuser de ma main, vous épouserez Dubois, le cocher de mon père. Dubois serait votre égal sans mes bienfaits ; il dépend donc de moi de ne pas admettre une distinction que j'ai créée.

En entendant ces mots, la pauvre Laurence tomba plus morte que vive aux pieds de la comtesse qui sonna avec force et demanda Dubois.

Dubois monte, madame Duplessis lui fait la proposition d'épouser Laurence, tandis que celle-ci reste agenouillée sans force et sans courage. Mais elle se reprend à l'espérance quand le cocher, qui ne s'attendait pas à pareille bonne fortune, avoue qu'il est marié depuis six ans. La comtesse le renvoie avec humeur, et s'adressant à la pauvre fille :

— Avez-vous distingué quelqu'un de votre rang, mademoiselle? lui demanda t-elle brusquement.

Pas de réponse.

— Eh bien! j'en suis fâchée! vous épouserez alors M. D...

— Je crois, madame, que M. Louis voudrait bien m'épouser, balbutie la pauvre fille d'une voix tremblante.

— M. Louis quoi...? parlez donc, mademoiselle.

— M. Louis... le secrétaire particulier du vieux monsieur du second, laisse échapper Laurence de ses lèvres tremblantes.

— Et comment s'appelle-t-il, ce M. Louis qui vous tient au cœur?

— C'est un jeune homme rempli de bonnes qualités.

— Ce n'est pas cela que je vous demande! c'est son nom, interrompit brusquement la comtesse.

— Il s'appelle Dulong, madame.

— Son nom commence donc par un D? Eh bien! il fallait le dire tout de suite, car alors je ne vois pas de raison pour que vous ne l'épousiez pas aussi bien que M. D... puisqu'on ne sera pas ainsi obligé de démarquer le trousseau que je vous donne. C'est ce qui m'avait fait penser à M. D.., puis à Dubois; mais puisque vous avez trouvé un D vous-même, je ne vois pas de raison pour vous le refuser.

Et ce mariage, qui se fit en effet, fut heureux !

C'était M. de Monthyon, un vieil ami de M. de Péronville, qui avait présenté la comtesse Duplessis chez la duchesse de Laviano : il l'aimait comme son enfant et lui pardonnait tous ses défauts en faveur de son bon cœur.

M. de Monthyon était fort âgé alors, ce qui ne l'empêchait pas d'aller dans le monde, de prendre encore du plaisir : il est vrai qu'à cette époque on se réunissait de bonne heure, ce qui permettait aux vieillards de ne pas déserter les salons, et la causerie se trouvait, avec leur aide, tout naturellement plus intéressante.

M. de Monthyon, si célèbre par ses dons philanthropiques, était un petit homme maigre, peu soigné dans sa toilette, fin et spirituel au possible. Il habitait un grand hôtel situé rue de l'Université; il se tenait habituellement dans un salon immense dont tout le mobilier consistait en un secrétaire, quelques fauteuils et quelques chaises qui semblaient jouer aux quatre coins.

Il passait pour très-avare, quoiqu'il fût l'heureux possesseur d'une fortune immense. Il est vrai que son seul luxe était d'entretenir dans son antichambre une foule de laquais poudrés et en grande livrée ; seulement il ne les laissait pas flâner et

paresser comme cela se fait dans les grandes maisons, car il les occupait durant tout le jour à copier les journaux qui paraissaient. De plus, quand M. Hutto d'Origni, le maire de son arrondissement, venait faire sa quête annuelle pour les pauvres du quartier, M. de Monthyon lui donnait toujours la somme ronde de dix mille francs.

Par contre, il était d'une rigidité extrême avec ses hommes d'affaires. Un jour que le clerc de son notaire lui apportait de la part du patron une somme de soixante mille et quelques francs, le riche avare fit le compte avec une grande attention ; puis, se retournant vers le porteur :

— Il manque trois sous, monsieur, veuillez le dire à votre patron, car j'aime l'exactitude ; seulement, comme je ne veux pas vous faire revenir pour si peu et que je ne lui fais pas l'offense de les lui offrir, je le prie de les donner de ma part à un pauvre.

M. de Jouy était fort lié aussi avec la duchesse de Laviano et venait souvent passer ses soirées chez elle; il se réservait pour les petits comités dont il faisait le charme, car il causait à merveille quand il n'était pas étouffé par l'orgueil que lui donnaient ses succès d'auteur. Aujourd'hui, il est tellement

oublié que personne ne se doute qu'il faisait fureur alors, et par ses *Ermites*, et par ses pièces, et par tout ce qu'il écrivait.

C'était une puissance de plume à nulle autre pareille; il se croyait, pour le moins, l'égal de Corneille. Combien de gens se font de pareilles illusions de nos jours, et qui, ainsi que lui, seront oubliés avant qu'on puisse fêter le cinquantième anniversaire de leur mort !

Quand M. de Jouy voulait oublier ses succès, quand il voulait être *bonhomme* enfin, personne au monde n'était plus intéressant et plus aimable. Il avait tout vu, il avait été partout, et de l'histoire de sa vie on eût pu faire cinquante romans.

A treize ans, admirateur passionné de Voltaire dont il savait les œuvres par cœur, il fit une escapade qui lui valut le courroux paternel et la réclusion dans un vieux château avec un pédagogue pour toute distraction ; c'est ainsi qu'il atteignit dix-sept ans. A cette époque — c'était le moment de la guerre d'Amérique — il se sauva du vieux manoir, s'engagea dans un régiment qui faisait partie de l'expédition, et s'embarqua pour aller dans le Nouveau-Monde ; mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver ; blessé dans un combat naval

contre un corsaire, il fut ramené en France par une frégate venue à point pour soutenir le bâtiment en danger, et dont le commandant, lié d'amitié avec M. de Jouy père, voulut faire rentrer la brebis égarée au bercail.

Le bras en écharpe, la mine piteuse, il se présenta devant son père, qui le fit immédiatement entrer au collége de Versailles, comme un écolier pour qui les vacances sont finies. Blessé de cette conduite, notre vaurien escalada les murs du collége et entra, pour y chercher un refuge, dans la première maison qui s'offrit à lui. Cette maison était occupée par un vieil Hollandais, immensément riche, et possesseur d'une fille laide, vieille et prétentieuse. Celle-ci qui, par dessus le marché, était romanesque, s'éprit d'un fol amour pour ce jeune homme qu'elle regardait comme tombé des nues, et lui offrit un beau jour ses millions et sa main.

A cette déclaration, le pauvre garçon stupéfait balbutia quelques mots que la vieille Hollandaise prit pour un consentement ; mais, aussitôt la nuit venue, notre écolier se sauva de la maison trop hospitalière pour aller chercher fortune ailleurs.

Le hasard le mit en présence d'un de ses camarades qui partait pour les Grandes-Indes : M. de

Jouy se joignit à lui et le voilà, un beau jour, dans le pays des bayadères. Là, il fait la chasse aux tigres, aux hyènes et aux ours : dans une de ces expéditions, s'étant rencontré avec Tippoo-Saeb, il gagna les bonnes grâces de ce prince par le courage et l'adresse qu'il montra au moment où un tigre venait de s'élancer sur lui.

Il fit donc partie de la cour de Tippoo-Saeb, où il se vit chargé d'honneurs et de richesses ; mais une nouvelle aventure lui fit perdre tous ces avantages.

M. de Jouy était un des plus beaux et l'un des plus braves cavaliers de l'endroit ; une jeune Indienne lui plaisait et il en était aimé; mais un Birman, à qui cette fille était également chère, s'y prit avec assez d'adresse pour la lui enlever et la faire enfermer dans un des temples de Brahma.

Aidé de plusieurs Français, ses amis, comme lui fixés dans l'Inde, M. de Jouy la délivra sous les yeux même du Birman; et vous comprenez de quelle fureur les Indiens furent saisis devant la profanation de leur temple : on accourut de toutes parts, la menace à la bouche, l'arc tendu, les yeux brillants de rage ; profitant de cette bagarre, et pendant que M. de Jouy et ses compagnons, protégés par une rivière se battaient en désespérés, le Birman s'em-

pare de la jeune fille, et, chargé de ce précieux fardeau, il se jette dans les flots, espérant ainsi garder sa proie.

M. de Jouy l'aperçut, le suivit à la nage et se voyait près de l'attindre, quand le Birman poignarda la malheureuse en jetant un cri de fureur et se retourna vers le Français pour le tuer à son tour; mais celui-ci, plus prompt que l'éclair, lui enfonça son poignard dans le cœur.

Accusé de ce double crime, M. de Jouy fut pris, enfermé dans une prison et condamné à être brûlé vif; cette sentence devait être exécutée promptement, — car Tippoo-Saeb avait abandonné son favori à son peuple, — quand les amis qui l'avaient aidé à délivrer la jeune indienne parvinrent à le délivrer à son tour et le firent embarquer sur une chaloupe, laquelle chavira à peine éloignée du bord.

Notre héros se crut encore une fois perdu, car une troupe d'indiens s'était mise à sa poursuite; mais, excellent nageur, il redoubla d'adresse; enfin il atteignit sain et sauf un vaisseau anglais qui faisait voile pour Madras, où de nouvelles aventures l'attendaient encore dans cette ville. Peu de jours après son arrivée, il arracha une jeune veuve indienne au bûcher sur lequel la malheureuse devait être brûlée

vive pour honorer la mémoire d'un mari sexagénaire.

De là, grand scandale dans Madras ; on poursuivit le ravisseur et la veuve ; cette dernière fut tuée par un forcené, et M. de Jouy allait subir le même sort quand il fut réclamé par un officier anglais et embarqué immédiatement sur un bâtiment en partance.

Ce bâtiment fit naufrage à son tour ; M. de Jouy se sauva par un hasard providentiel, fut recueilli par un vaisseau français et arriva enfin à Toulon, où, le lendemain de son arrivée, il fut arrêté et conduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort.

Mais il devait encore y échapper cette fois !... Il parvint à se sauver de la prison où il était détenu, gagna Marseille à pied et se fit recevoir clerc dans une étude de procureur où il resta jusqu'à ce que la tourmente fut passée...

Vous comprenez combien, avec de semblables aventures dans son sac, M. de Jouy savait être amusant quand il voulait bien causer comme une personne naturelle.

Un autre homme qui faisait le pendant de M. de Jouy, pour l'intérêt qu'il apportait dans la cau-

serie aux soirées intimes de la duchesse, était le docteur Gall, ce célèbre phrénologiste dont le physique inspirait déjà de la curiosité par lui-même.

Il me faisait l'effet d'un conte d'Hoffman ; c'était un grand et gros homme, ayant une tête énorme, une forêt de cheveux, une large figure d'un pâle jaunâtre et ornée d'une foule de loupes.

Ses yeux vous regardaient penser, et on voyait qu'il s'attachait beaucoup moins à vos paroles qu'à ce que vous ne vouliez pas dire.

A lui aussi, il était arrivé une foule d'aventures; mais, tout au contraire de celles de M. de Jouy, les siennes étaient toujours mystérieuses et effrayantes. Je me rappelle lui avoir entendu raconter celle-ci entr'autres :

Quand il était jeune, le docteur, qui était un travailleur forcené, s'était arrangé avec le bourreau de la ville qu'il habitait pour acheter les cadavres des suppliciés, lesquels, à cette époque, lui appartenaient de droit.

Un soir que son pourvoyeur lui avait livré le corps d'un pendu, M. Gall était tranquillement à lire au coin de son feu, ayant laissé encore le cadavre dans le grand sac de toile qui le renfermait, quand, tout à coup, il entendit un bruit qui lui parut

étrange; il écoute avec attention, puis se met à sourire en disant :

— Ce sera une souris qui grignote quelque croûte égarée... c'est incroyable comme dans l'obscurité tout vous porte ombrage.

Et, après avoir tisonné un peu son feu, il reprend son livre pour continuer sa lecture.

Mais le bruit augmente et lui paraît changer de nature ; il dresse les oreilles alors, regarde autour de lui, et voit remuer le sac qui enfermait le pendu.

— Le corps aura été mal placé et il glisse... se dit-il, toujours fort tranquillement, en se levant pour aller mettre les choses comme elles devaient être.

Mais, à peine s'est-il approché du sac, qu'il recule vivement en poussant un cri de terreur.

Le sac était ouvert, et de cette ouverture sortait une tête dont les yeux démesurément ouverts s'attachaient sur lui avec horreur.

Alors le docteur Gall, comme fasciné, sent ses cheveux se dresser sur sa tête ; un moment il croit qu'il va devenir fou, quand, par un effort suprême de volonté, il reprend son courage et pense qu'il ne se trouve pas en présence d'un mort mais d'un pauvre diable qu'on a mal pendu.

Cependant, c'est encore en tremblant qu'il s'approche tout à fait du sac ; il tend les mains pour l'ouvrir tout-à-fait, quand le cadavre, se redressant sur ses pieds, lui saisit les deux poignets et les serre comme un étau, en faisant les plus grands efforts pour prononcer quelques paroles qui se refusent à sortir de son gosier contracté.

— Lâchez-moi ! s'écrie le docteur, ou, par le ciel, j'appelle le bourreau maladroit à mon aide... et cette fois, il ne vous manquera pas, je vous le jure...

A ces mots, le supplicié le lâche aussitôt et tombe à ses pieds en versant un torrent de larmes.

Pendant ce temps un combat terrible s'était élevé dans le cœur du docteur ; il se demandait s'il devait conserver la vie à un malfaiteur ou forcer la mort à reprendre cette proie qu'elle avait lâchée.

L'humanité l'emporta et le docteur se dit :

— Dieu a ses vues, sans doute, puisqu'il a sauvé cet homme du supplice ; eh bien ! je n'agirai pas contrairement à ses décrets...

Et, tout en promettant au malheureux de le secourir, il l'aide à se lever, l'étend dans un fauteuil et lui fait au cou une légère incision.

Cette saignée soulagea sur le champ le mal pendu ; la parole lui étant revenue, il raconta à son bienfaiteur, pendant que celui-ci administrait à son singulier malade un très-bon cordial, qu'il avait été condamné et exécuté comme déserteur. Puis, M. Gall l'enveloppa dans sa robe de chambre, le fit s'étendre dans un fauteuil, devant un feu clair et brillant en l'engageant à dormir jusqu'au jour, pendant que lui-même irait prendre un peu de repos.

Mais le lendemain, l'embarras du docteur devint très-grand ; il ne pouvait garder avec lui le déserteur : le renvoyer tout uniment n'était pas plus facile, car, à peine hors de la maison, il devait être reconnu et pendu de nouveau ; le laisser fuir pendant la nuit? il n'y fallait pas songer, puisque alors les barrières de la ville n'étaient point ouvertes : il fallait donc agir avec adresse pour sortir des murs, ce qui permettrait au déserteur de se sauver à l'étranger, la ville étant frontière.

Les médecins d'alors portaient encore la robe. Le docteur affuble son pendu d'un de ses costumes, le charge de quelques instruments de chirurgie, sort avec lui de la maison d'un air affairé et gagne ainsi les portes de la ville, où il déclare être appelé en

toute hâte avec son confrère près d'une femme en mal d'enfant et dans le plus grand danger.

On les laisse passer ; ils courent tous deux tant qu'on peut les voir ; puis, quand ils sont en pleine campagne, le déserteur se jette aux pieds du docteur pour le remercier et lui jurer une reconnaissance éternelle. Après cela on se sépare, le pendu pour aller Dieu sait où, le docteur pour rentrer en ville par une autre porte.

Une dizaine d'années s'étaient écoulées... Le docteur Gall fut obligé un jour de traverser la Forêt-Noire, qui jouissait alors d'une fort mauvaise réputation ; il était brave, il ne recula pas, mais il s'arma en conséquence, prêt à défendre sa vie s'il était attaqué ; puis, montant un bon cheval, il se risqua au petit bonheur.

D'abord il ne vit et n'entendit rien qui put lui faire craindre le moindre danger, et il commençait à croire que les voleurs de la Forêt-Noire n'existaient que dans les romans et les légendes, quand tout à coup, et comme s'ils fussent sortis de terre, une bande d'hommes, la figure couverte de masques, s'élancent sur lui, le renversent de cheval, lui attachent bras et jambes et le transportent dans une grande hutte qui lui semble être celle d'un

charbonnier, en la jugeant à l'extérieur du moins, car à l'intérieur elle était décorée avec une grande élégance.

On venait de le fouiller, et on se disposait à le tuer sans doute, puisqu'il avait vu briller la lame d'un poignard qu'on levait sur lui, lorsqu'un homme, qui semblait sortir de terre aussi, parut auprès de lui, arrêta l'assassin d'un geste, fit bander les yeux au docteur qui se sentit emporter sous terre, à en juger du moins, par l'air qu'il respirait.

Il se croyait complètement perdu et recommandait son âme à Dieu, quand ses porteurs s'arrêtèrent, le déposèrent sur un endroit fort douillet, et il sentit régner autour de lui un air pur et légèrement parfumé qui ne ressemblait en rien à celui d'un sépulcre.

Alors on détacha ses liens, on lui enleva son bandeau, et il se vit couché sur un excellent canapé, dans un salon luxueux, en présence d'un homme vêtu avec élégance.

— Me reconnaissez vous, docteur?... lui demanda celui-ci en souriant.

— Non, monsieur, du tout... répondit M. Gall en cherchant vainement à faire parler sa mémoire, je crois qu'il y a erreur et je suis heureux...

Le salon n'était éclairé que par le haut, mais en ce moment tout le jour tombait d'aplomb sur la figure du propriétaire de cette riche demeure, qui interrompit fort gaiement:

— Allons ! vous m'avez oublié !... mais moi je me souviens, et vos traits ne s'effaceront jamais de mon cœur, où ils ont été gravés par la reconnaissance; je suis...

— Mon pendu !... s'écria le docteur en bondissant sur le sofa, la mémoire lui revenant tout à coup.

— C'est cela même... exclama l'inconnu dans un joyeux éclat de rire, je suis votre pendu... c'est à dire un homme à vous... et trop heureux si je puis vous servir...

— Mais il me semble que vous venez déjà de me rendre un assez grand service, et que nous sommes quittes; car enfin, si je n'étais pas pendu je n'en valais guère mieux, fit le docteur qui ajouta en se gra'tant la tête avec embarras : — Vous avez donc un bien grand pouvoir sur les voleurs de la forêt?

A cette demande, l'inconnu parut fort embarrassé à son tour ; il se leva, marcha de long en large à grands pas dans le salon ; puis, venant se rasseoir près du docteur, il lui dit vivement :

— Je ne veux pas que vous emportiez de moi une opinion plus mauvaise que je ne le mérite, et rappelez-vous toujours que ce sont trop souvent les circonstances qui font les hommes. J'étais un jeune ouvrier, travaillant honnêtement et laborieusement pour faire vivre une mère infirme et un père débauché, quand je fus enlevé par la réquisition. Je ne voulais pas être soldat ; je désertai et je fus pendu... Après ma fuite à l'étranger, on me prit pour un espion, je fus enfermé dans une prison, et j'allais être jugé de nouveau, quand je parvins à m'enfuir, grâce au plus grand hasard.

J'errai à travers la campagne, en me cachant le jour, jusqu'au moment où je trouvai un refuge dans la Forêt-Noire : là, je me fis charbonnier...

Le docteur ne put réprimer un sourire qui montrait son incrédulité en présence de la richesse au milieu de laquelle il se trouvait et qui contrastait si fort avec l'humble profession dont on voulait lui faire croire qu'elle provenait

L'étranger le vit sourire, comprit sa pensée et reprit aussitôt :

— Vous ne savez pas sans doute ce qu'est la charbonnerie dans la Forêt Noire, docteur? mais

c'est une association puissante dont les ressources sont considérables!... et je suis un des chefs de cette entreprise; c'est pourquoi j'ai pu vous sauver : les brigands qui exploitent la forêt nous craignent et nous obéissent, sachant bien que, le jour où nous voudrons les expulser, nous sommes en mesure de le faire; aussi vivent-ils, je vous le répète, sous notre dépendance, et nous acceptons ce servage au lieu de le détruire parce que la terreur que ces hommes inspirent rendent la forêt déserte, et nous avons besoin de solitude... Maintenant, cher docteur, ajouta le charbonnier en reprenant son air riant et offrant la main à son hôte, comme vous devez avoir besoin de prendre des forces, une collation vous attend dans la salle à manger; veuillez donc bien m'y suivre.

Le docteur suivit son hôte, et une porte s'étant ouverte devant eux, ils entrèrent dans une salle à manger aussi luxueusement meublée que le salon; au milieu se dressait une table couverte d'argenterie et du plus excellent déjeuner en gibier, pâtisseries, fruits, etc.

Le docteur, qui trouvait la fin de cette histoire assez divertissante, mangea bien, but mieux encore, puis demanda à s'en aller.

— Quand vous voudrez, docteur, lui dit son hôte; seulement, une petite formalité est nécessaire; il faut vous laisser bander les yeux.

Le docteur consentit à la chose. On l'enleva de même qu'on l'avait apporté; au bout de quelques instants il se retrouva sur son cheval, absolument comme si rien ne lui fût arrivé, et, tout en galopant pour sortir au plus vite de la forêt il se demandait quel métier faisait en réalité son pendu... était-il chef de voleurs ou était-il affilié à ces sociétés secrètes si puissantes alors en Allemagne?..

Et quand il vous racontait cette histoire, on voyait qu'il penchait pour cette dernière supposition, sans doute parce qu'il lui eût été trop pénible de penser qu'il avait donné la vie à un détrousseur de grands chemins.

L'ancien ministre Decrès et le comte Chabrol de Volvic étaient, tous deux aussi, des intimes du salon de la rue de Vendôme; l'un comme ancien ami, l'autre comme cousin, puisque M. de Chabrol avait épousé la fille de Lebrun, archi-trésorier, duc de Plaisance.

M. Decrès était un excellent homme, toujours gai, riant de tout, un vrai philosophe, en un mot. Il avait pris la disgrâce comme il avait pris la fortune,

et n'était ni plus malheureux ni plus heureux dans l'une ou l'autre de ces positions.

Pendant qu'il était encore ministre, en passant chaque matin de son cabinet de travail dans le bureau d'un chef de division avec lequel il allait compulser des grimoires, il avait contracté l'habitude de s'arrêter devant la table d'un vieil employé, priseur émérite, et, sans mot dire, il prenait la tabatière de celui-ci, y plongeait profondément les doigts et savourait avec volupté le frais tabac de la régie, dépouillé de tout artifice.

Le vieil employé se regarda d'abord comme fort honoré de cette faveur, espérant qu'elle en attirerait d'autres à sa suite ; mais quand il s'aperçut qu'elle n'était qu'un impôt quotidien, il forma l'héroïque résolution de cacher sa tabatière.

Le premier jour qu'il osa faire ce coup d'état, le ministre s'avance comme de coutume pour prendre sa prise, s'arrête étonné, et s'éloigne en pensant que ce ne pouvait être qu'un accident ; mais le jour suivant même déception l'attendait ; alors, soupçonnant une ruse et voulant savoir la cause de ce changement, il guette son vieil employé et s'aperçoit que c'est seulement au moment où il ouvre la porte que la tabatière disparaît.

— Monsieur, dit-il alors au vieux priseur en lui adressant pour la première fois la parole, vous ne prenez donc plus de tabac ?

— Non, Monseigneur, répondit celui-ci avec embarras.

— Et pourquoi donc cela?... fit l'interrogateur avec surprise.

— C'est que la modicité de mes appointements ne me permettait pas de conserver ce luxe, dit le vieil employé en baissant les yeux.

— Ah !... exclama le ministre : puis il se retire.

Le jour même, M. Decrès demande au chef de divi sion des renseignements sur son vieux commis, apprend que c'est un homme fort laborieux, très-rangé et qui n'a que son modique traitement pour toute fortune.

— Eh bien ! dit le ministre, faites expédier une augmentation de 300 francs sur ses appointements, n'en dites rien à personne et remettez-moi la pièce qui lui accorde cette faveur.

Le lendemain, le ministre en passant près de l'expéditionnaire déposa un papier plié sur sa table, en lui disant :

— Reprenez votre tabac, Monsieur; à votre âge il

ne faut pas changer ses habitudes ; voici de quoi faire un cornet...

Et il passa en riant; mais le jour suivant il retrouvait la tabatière et un regard reconnaissant et heureux le payait de sa bonne action qui n'était que justice... Mais, obtient-on toujours justice ?...

M. de Chabrol était, tout au contraire du vieux M. Decrès, un courtisan parfait, plein d'esprit, de finesse et d'à propos : ce fut, du reste, à un mot heureux qu'il dut sa brillante fortune.

Se trouvant en passage à Paris, alors qu'il était préfet de Montenotte, il se présenta aux Tuileries un jour de réception pour rendre ses devoirs à l'Empereur.

Napoléon le regarda d'un air mécontent, puis s'en approchant avec cette brusquerie qui lui était naturelle quand il avait de l'humeur.

— Que faites-vous ici ?... lui demanda-t-il. Vous savez bien que je n'aime pas les préfets voyageurs...

— Sire, je suis venu auprès de mon beau-père, le prince Lebrun, qui est malade en ce moment, répondit respectueusement M. de Chabrol.

— Les liens de famille passent après les devoirs

de l'État; vous devriez savoir cela, Monsieur, répliqua Napoléon toujours maussade. Il est vrai que vous êtes si jeune!... on me donne des préfets qui sortent de sevrage. Quel âge avez-vous ? Ajouta-t-il en regardant fixement le pauvre garçon avec ce regard d'aigle qui vous faisait rentrer sous terre.

Mais, loin d'en paraître intimidé, M. de Chabrol répondit avec une présence d'esprit et une adresse dignes du courtisan le plus consommé :

— Sire, j'ai l'âge qu'avait votre Majesté quand elle gagna la bataille d'Arcole.

L'Empereur fut désarmé et tourna le dos pour cacher un sourire; mais quand, le lendemain, le comte de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, lui présenta une longue liste de candidats pour la préfecture de la Seine, vacante par suite de la destitution du comte Frochot, qui n'avait pas su maîtriser la conspiration Mallet, Napoléon biffa tous les noms et, de sa main, malgré l'opposition qu'il rencontra chez le ministre écrivit celui de M. Chabrol de Volvic, sur lequel, du reste, il avait pris de minutieuses informations et qui justifia pleinement ce choix.

On sait la réputation justement méritée que M. Frochot s'était acquise comme administrateur ;

mais ce qu'on connaît beaucoup moins. c'est que malgré l'élévation de sa fortune il conserva toujours une grande indépendance de caractère et que, très-souvent, il combattait hautement les opinions de l'Empereur, quand il siégeait au Conseil.

Un jour, le Conseil s'était assemblé à l'improviste, et l'on y discutait le rétablissement des titres et des distinctions nobiliaires. M. Frochot parla contre le projet. La séance fut un moment suspendue; l'Empereur vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de M. Frochot, et dans cette familiarité séduisante il lui fit redire ses raisons auxquelles il parut se rendre.

De retour chez lui, M. Frochot trouva sur son bureau une large et longue lettre portant le cachet impérial. Cette lettre était une *dépêche* du cabinet particulier de Sa Majesté portant ces mots pour adresse :

« A *monsieur le comte* Frochot, Conseiller d'État. » Le pli renfermait le brevet de son nouveau titre.

J'ignore si cette missive lui fit paraître ses raisons contre les dignités nobiliaires dénuées de fondement, mais tout ce que je sais, c'est qu'il se laissa faire comte sans trop de difficultés !

Ce fut dans le salon de la duchesse de Laviano, que les deux Roqueplan firent leur début dans le monde. L'un, Camille, était encore un tout petit peintre; l'autre, Nestor, commençait à tenir la plume.

Camille était bon, simple, modeste, et resta dans le succès le même qu'il avait été lors de ses débuts. Ses tableaux se ressentaient de son caractère et on y trouvait un charme et une sérénité qui attiraient la sympathie.

Deux de ses plus belles toiles eurent des destinées étranges. La première, qui a été copiée depuis par tout le monde—*J.-J. Rousseau cueillant des cerises* — fut commandée par la direction de l'Opéra pour être un des prix principaux de la tombola qu'on tirait dans les grands jours de bals masqués, et ne fut jamais réclamée par son gagnant, sans doute par suite de billet perdu. Ce tableau avait été payé six mille francs au peintre, l'Opéra le revendit dix mille; et aujourd'hui il en vaut trente ou quarante mille.

Quant au dernier sujet, il eut un plus triste sort; il s'appelait *les filles d'Ève*, et était sans contredit un des meilleurs ouvrages du peintre: il lui fut commandé par l'empereur de Russie; on l'em-

balla et on l'embarqua avec soin ; mais le bâtiment qui le portait sombra, et les jolies *filles d'Ève* furent sans doute dévorées par les poissons qui les prirent pour des femmes.

Ce fut à Camille Roqueplan qu'arriva cette histoire racontée par tous les journaux du temps avec plus ou moins de variantes.

Il habitait alors une maison fort haute, située dans le passage Saulnier, et, comme font ordinairement les peintres, il en avait pris le dernier étage.

Un jour, on frappe à la porte de son atelier ; sur son invitation d'entrer, la porte s'ouvre pour livrer passage à un grand et beau jeune homme qui se présentait le cigare aux lèvres, un paquet sous le bras, et tout haletant des étages qu'il venait de monter rapidement, sans doute.

— Ah ! monseigneur ! exclame Camille Roqueplan en bouleversant pinceaux et palette, pour se lever au plus vite, — car il venait de reconnaître le duc d'Orléans, — qui me vaut l'honneur d'une semblable visite?

Le duc se prit à rire et tendant au peintre le paquet qu'il portait sous le bras.

— Permettez-moi d'abord, dit-il, de vous présenter votre pantalon.

Et comme il voyait que le pauvre Roqueplan, tout coufus, donnait sa langue aux chiens pour comprendre cette énigme, il lui raconta ceci :

Au moment où il se présentait devant la loge du portier pour demander si M. Roqueplan était chez lui, un tailleur, qui apportait un pantalon, voyant un jeune homme qu'il ne connaissait pas se disposer à faire l'ascension des cinq étages, crut ne pas être indiscret en le priant de se charger du paquet, pour s'éviter la cruelle montée.

— Et vous voyez que je me suis parfaitement acquitté de la commission, ajouta le prince en riant de si bon cœur que, ma foi ! Camille Roqueplan fit comme lui.

Quant à Nestor, il montrait déjà cet esprit charmant et cette originalité qui font que des ennemis même ne peuvent lui conserver de haine, sachant bien que l'esprit finit par le dompter toujours.

Je me souviens qu'étant directeur du théâtre des *Variétés*, il faisait le désespoir des auteurs parce qu'il était impossible d'obtenir de lui une heure pour écouter une lecture ; la seule vue d'un manuscrit le mettait en fuite, et pourtant il

avait décrété qu'aucune pièce ne serait reçue avant d'avoir été *lue* par lui.

Le cas était embarrassant!... mais deux hommes, rusés autant que résolus, pères d'un très-vilain ours qu'ils voulaient lancer, s'en tirèrent avec une adresse qui aurait dû servir de marraine à un plus bel enfant.

MM. Théophile Gautier et Siraudin, tous deux amis de Nestor, se présentent un matin chez lui, à la campagne, sous prétexte de venir lui demander à déjeuner; ils entrent dans son cabinet, se jettent sur lui, le garrottent dans son fauteuil, puis tirent de leur poche un formidable manuscrit.

A cette vue, le malheureux directeur pousse des cris féroces; mais ces messieurs lui déclarent qu'il se fatigue en vain la poitrine parce que ses domestiques sont trop éloignés pour l'entendre. Nestor moitié riant, moitié fâché, prend un cigare, l'allume et menace de s'endormir.

Mais Siraudin se place debout à côté de lui, et lui chatouille doucement le nez avec les barbes d'une plume aussitôt qu'il fait mine de fermer les yeux, tandis que Théophile Gauthier commence la lecture.

Une scène est achevée, puis deux, puis trois; enfin un acte entier passe sans qu'on lui fasse grâce d'un seul couplet.

— Ah ça! demande enfin le malheureux patient pendant que le lecteur reprend haleine, combien avez-vous encore de machines semblables à me faire avaler?

— Trois.... répond Théophile Gautier en se disposant à reprendre sa lecture.

— Un moment donc, malheureux! s'écria Nestor exaspéré; je demande à parlementer.

— Nous nous y refusons.... reprend à son tour Siraudin avec un grand sang-froid; tu entendras trois actes, et nous nous demanderons *bis* aux endroits qui nous sembleront les mieux réussis....

— Alors je me rends!.... murmura Nestor en tendant les mains vers ses bourreaux: donnez moi vite une plume ainsi que votre manuscrit maudit.

Il eut bientôt l'une et l'autre, écrivit *accepté* et fut délivré.

Un homme d'une bonhomie extrême et d'une modestie plus grande encore, qui venait souvent chez madame de Laviano, — mais alors seulement

qu'on faisait de la musique, — c'était Adrien Boïeldieu, le père de la *Dame Blanche*, ce chef-d'œuvre qui, dans l'espace de trente-sept ans, est arrivé à sa *millième* représentation à Paris, sans compter les innombrables fois qu'il a été joué dans les quatre parties du monde.

Boïeldieu y travailla durant sept ans, trouvant à retoucher et à refaire, malgré les supplications du directeur du théâtre Feydau — c'était ainsi que s'appelait alors l'Opéra-Comique. —Le directeur qui prévoyait un succès voulait mettre la main dessus le plus tôt possible, mais le maëstro était inexorable.

— Tant que je ne serai pas content de ma fille, je ne vous la donnerai pas, disait-il avec une apparence de plaisanterie, mais avec une résolution ferme.

Et, pour fuir les importunités, un beau jour Boïeldieu se sauva à la campagne, s'enferma sous triples verroux, et là, dans la plus complète solitude, il composa ce délicieux morceau qui est peut-être le chef-d'œuvre de son chef-d'œuvre: je veux parler des admirables couplets du rouet, chantés par la vieille *dame Marguerite*, couplets dont l'auteur lui même fut si satisfait que, dans son testament, il

exprima le désir qu'ils fussent joués à son enterrement.

On se rendit à son désir, et « ce qui émut, attendrit, mit en larmes toute cette foule suivant le convoi du grand compositeur et accompagnant le corps jusqu'au trou ouvert pour l'engloutir, écrivit alors un des journalistes faisant partie des assistants, ce furent ces doux et simples couplets du rouet de *dame Marguerite*, joués par les cuivres, en lamentation ! L'effet en fut pénétrant, puissant, et il n'est personne qui ayant assisté à cette épreuve, ne s'en souvienne toujours. »

Hélas ! ce fut la mort aussi qui ferma les salons de la rue de Vendôme, mort arrivée subitement, comme un coup de foudre, la veille même d'un jour qui devait être une fête, ce qui fit changer ses fleurs en larmes, et ses joies en pleurs.

La duchesse de Laviano était bonne, elle fut regrettée ; mais peu après, la révolution de 1830 étant arrivée, son souvenir fut perdu, sa mémoire oubliée à travers tous les décombres ; et je suis peut-être la seule dans Paris qui se souvienne encore des doux moments passés à cet hôtel de la rue de Vendôme, si gai jadis et si triste aujourd'hui !.

LE SALON

DE Mme BOSCARI DE VILLEPLAINE

LE SALON

DE MME BOSCARI DE VILLEPLAINE

Ce salon était fort à la mode vers la fin de la Restauration et durant une grande partie du gouvernement de juillet: on l'appelait dans le monde, *le paradis de Mahomet*, parceque madame de Villeplaine mettait une grande coquetterie à attirer les jolies femmes; et il y en avait beaucoup alors.

Je dis *alors* parce que je ne sais plus ce qui se passe aujourd'hui. Sous le premier Empire, les femmes étaient toutes belles; c'était la mode: les camées, les Romains et les Grecs dont on avait la tête farcie, contribuaient sans doute à cela. Sous la Restauration, les minois chiffonnés, les traits

douteux et le je ne sais quoi plein de charme qui rappelait la fin du XVIIIe siècle avaient repris le haut du pavé. Ce n'était plus de mode d'être belle. Mais, sous le drapeau tricolore, on fit un petit mélange délicieux de ces deux genres, et le règne de Louis-Philippe vit les plus jolies femmes du monde. Vous comprenez alors combien le salon où je vous introduis avait de vogue à Paris; d'abord parce que les femmes tenaient à l'honneur d'y être invitées, ensuite parce que les hommes y trouvaient un grand plaisir; aussi toutes les classes de la société s'y mêlaient-elles avec un charmant abandon.

Madame Boscari de Villeplaine tenait à la noblesse de finance. Son mari qui était Génois, je crois, avait obtenu une des premières charges d'agent de change qui furent créées; il fit fortune, acheta un hôtel sur la place Vendôme, et sa femme qui aimait le monde y ouvrit fort noblement un élégant salon.

Cet hôtel et ce salon avaient eu déjà une certaine réputation à la fin du dernier siècle; ils appartenaient à un fermier général nommé Dangé, homme assez nul, qui n'eut pour toute oraison funèbre que cette inconvenante plaisanterie de M. de Bièvre.

Pendant qu'on emportait le défunt vers sa dernière demeure, M. de Bièvre, se penchant vers ses voisins, leur glissa à l'oreille d'un air demi contrit : *Au moins, maintenant, on pourra passer par la place Vendôme sans danger.* Les voisins sourirent, et ce calembourg fut le soir même dans toutes les bouches.

Mais, si le fermier général était nul, sa femme était adroite ; et comme elle était plus vaniteuse encore, elle fit si bien qu'elle parvint à attirer chez elle et la ville et la cour. On y jouait un jeu d'enfer !

Un soir que, comme de coutume, elle recevait un monde fou, un de ses amis se crut permis de lui présenter un petit avocat de province arrivé de la veille à Paris pour terminer une affaire avec le cardinal de Rohan.

Cet homme était pincé, poudré, propret et avait l'air aussi aigre que s'il venait de manger du verjus.

Madame Dangé le reçut assez lestement, puis, se retournant vivement vers son ami, pendant que l'avocat provincial saluait profondément :

— Quelle est donc cette espèce que vous me présentez-là? lui murmura-t-elle à l'oreille.

— M. de Robespierre, répondit à haute voix l'introducteur de celui-ci en appuyant fortement sur la particule; puis, quand le petit avocat se fut un peu éloigné, il ajouta :

— La bête du bon Dieu, pas plus de fiel qu'un agneau.

— Pourquoi prend-il alors la figure d'un loup? interrompit en riant la financière.

— Eh, mon Dieu ! simple erreur de la nature, ajouta l'ami; car, je vous le répète, c'est un excellent homme, un peu vaniteux seulement, et adorant l'aristocratie à laquelle il cherche à s'attacher de toutes ses forces, n'importe par quel moyen : ainsi, près du cardinal, il s'est fait un vrai caniche; si Son Eminence le rudoie, il le lèche ; elle lui donnerait du bâton qu'il dirait merci.

— C'est égal ; je ne me fierais pas à votre chien, j'aurais peur de la rage ! fit madame Dangé en levant légèrement les épaules ; puis elle s'éloigna et bientôt le nouveau venu fut bien loin de sa pensée.

Vous voyez que le salon de madame de Villeplaine fut quasi historique, puisque c'est là que Robespierre fit sa première entrée dans le monde parisien où il devait jouer un si terrible rôle !

Mais, quand nous y entrons à notre tour, les lieux ont bien changé, les tables de pharaon couvertes d'or sont remplacées par un délicieux orchestre ou une charmante causerie ; danse, musique, conversations spirituelles, on trouvait cela dans l'élégant salon où le *tout Paris* d'alors tenait à honneur d'être engagé.

D'abord on y rencontrait beaucoup d'aristocratie. Marquises de vieille roche, duchesses de l'Empire, comtesses de courtoisie, comme on dit en Italie, semblaient s'y être donné rendez-vous ; et toutes portaient fort noblement leurs couronnes vraies ou fausses. Le Jockey-Club s'y montrait tout entier, et aussi les fantassins de la fashion qui gravitaient comme des satellites autour de ces astres.

Les grandes dames étrangères s'y montraient également ; on y rencontrait la princesse de Lieven, femme de beaucoup d'esprit et de savoir, la comtesse d'Appony, femme de l'ambassadeur d'Autriche et issue d'une des plus nobles familles de Vérone ; toutes les grâces, toute la finesse de l'italienne et un esprit hors ligne se rencontraient en elle ; on la regardait comme l'Égérie de son époux.

On y voyait aussi la princesse de Ligne, belle et imposante personne dont les toilettes portaient un

si grand cachet de simplicité qu'elle est tout à fait dépeinte par ce joli mot de madame de Girardin :

« La princesse de Ligne est une ménagère flamande en costume de Kermesse »

On racontait des faits assez curieux sur cette ambassadrice belge.

Jadis, il avait été prédit au prince de Ligne, ambassadeur du roi Léopold, qu'il épouserait successivement trois femmes, une française, une belge et une polonaise qui mourraient toutes trois après peu de temps de mariage ; chose bizarre, la prédiction s'était accomplie, car le prince avait successivement épousé Amélie de Conflant, Charlotte de Trazegnier et Vanda de Zamoriska, et toutes trois étaient mortes.

Mais l'oracle avait ajouté qu'il en épouserait une quatrième, une italienne, et que celle-ci empoisonnerait son mari.

Aussi, quand le prince, bravant cet oracle, demanda la main de la belle italienne dont nous avons parlé plus haut, la famille de celle-ci refusa d'abord formellement ; ce ne fut que sur les instances de la jeune fille elle-même que cette union se contracta, union qui fut, du reste, parfaitement heureuse.

Mais, puisque me voici sur le terrain des prédic-

tions, je ne l'abandonnerai pas sans vous en raconter une autre, bien étrange aussi et qui fut faite dans ce même salon.

Un soir, on était en tout petit comité, et une jeune femme qui posaitun peu en inspirée se faisait présenter tous les nouveaux arrivés pour leur prédire quel serait leur avenir, quand un jeune homme, à la figure aristocratique et grave, se fit annoncer.

— Quel est ce jeune homme? demanda vivement madame de V... au vicomte d'Arlincourt qui se tenait près d'elle ; il est remarquable,et je lui crois une destinée étrange; présentez-le moi donc, si vous le connaissez.

— Certainement je le connais, fit le vicomte ; c'est un jeune magistrat appelé, je le crois, à remporter les plus brillants succès, car il est plein d'esprit, de talent, et appartient à une famille très-ancienne.

La jeune inspirée leva dédaigneusement les épaules en entendant parler ainsi le vicomte

— Il ne sera pas magistrat, et ce n'est pas au palais que l'attendent ses triomphes..., fit-elle d'une voix émue.

— Ah! pardon! j'oubliais que je parle à une

prophétesse, reprit en riant M. d'Arlincourt.

— Allons, ne riez pas, vicomte, et présentez-moi ce jeune homme..., dit d'une voix grave madame de V...; il faut que je lui parle.

— Je vais vous obéir, belle pythonisse, fit toujours gaiement l'aimable père du *Solitaire;* seulement, je vous conseille de vous dépêcher si vous voulez le séduire, car il est à la veille de se marier; il doit épouser mademoiselle de L... qui lui apporte une fort belle dot.

— Je vous affirme, moi, que cet homme ne se mariera jamais, répliqua très-gravement madame de V... avec une certaine impatience.

— Ah çà! vous me demandez de vous le présenter et vous le connaissez peut-être mieux que moi, dit le vicomte avec une légère impatience, à son tour.

— Sur ma parole d'honneur, c'est la première fois que je le vois, dit madame de V..., avec un cachet de vérité auquel on ne pouvait se méprendre; mais son aspect est si étrange qu'il faut que je lui parle, je vous le répète.

Peu d'instants après, le nouveau venu était présenté à madame de V.., et craignant d'être indiscret en assistant à leur conversation, l'aimable

vicomte les laissa seuls pour aller papillonner auprès des dames.

Après un certain temps, il revient pourtant dans le petit salon où s'était joué d'abord la première scène de ce petit drame ; madame de V... n'y était plus, mais il trouva tout songeur le jeune homme qu'il lui avait présenté.

— Eh bien ! beau ténébreux, dit-il en lui frappant gaiement sur l'épaule, la jolie sorcière vous a donc laissé sous son charme fatal. Mais, c'est assez rêver ; venez danser, les jeunes danseuses vous réclament.

—Danser ! exclama le jeune homme avec stupeur ; mais vous ne savez donc pas ce qu'elle vient de me dire ? elle m'a déclaré très-solennellement qu'avant peu de temps, je serai...

— Vous serez une des gloires de la magistrature et l'époux heureux d'une fort jolie femme ! belle découverte par ma foi ! interrompit vivement le vicomte.

— Elle m'a déclaré que je serai... prêtre, murmura le jeune homme.

— Vous, de Ravignan ! allons donc, elle plaisante ! un élégant, un garçon naviguant dans tous les plaisirs et dans tous les bonheurs de ce monde !

elle est folle, folle à lier la pauvre madame de V....

— Pas si folle que vous le pensez, vicomte, fit le jeune de Ravignan, montrant une vive émotion, car on m'a déjà prédit dans mon enfance ce qu'elle vient de me prédire aujourd'hui, et je vous avouerai que quelquefois, j'ai pensé... j'ai rêvé... mais d'ailleurs, qui connait son avenir ?

Quelques mois après cette rencontre, le vicomte d'Arlincourt lisait dans les journaux que M. de Ravignan, un des jeunes hommes les plus élégants du faubourg Saint-Germain, regretté de tout ce que le monde compte de plus illustre et de plus fashionnable, venait de prendre l'habit ecclésiastique.

Cette histoire de M. de Ravignan m'en rappelle une du même genre que je me rappelle avoir souvent entendu raconter à ma mère, durant ma première jeunesse.

Elle était chez madame la duchesse d'Abrantès où elle avait dîné, quand, le soir, parmi les nombreux visiteurs qui se présentèrent, parut un brillant colonel de l'armée impériale.

— Oh ! mon Dieu, madame, seriez-vous assez bonne pour me dire le nom de cet officier supérieur ? demanda vivement à ma mère une jeune femme qui se trouvait placée à côté d'elle.

— C'est le colonel de Labédoyère, repartit ma mère en souriant.

Mais son sourire fut tout à coup glacé sur ses lèvres par un profond soupir qui s'échappait du cœur de son interlocutrice, laquelle murmurait tout bas :

— Labédoyère !... Labédoyère !... oh ! le pauvre garçon.

A son tour, ma mère questionna avec curiosité sa voisine.

— Est-il donc menacé par le destin, ce beau colonel? demanda-elle en cherchant à reprendre son sourire.

Car, à cette époque, les sybilles étaient à la mode. on se disait très-facilement la bonne et mauvaise aventure sans y attacher la moindre importance.

Mais, au lieu de répondre gaiement, comme ma mère s'y attendait, sa voisine resta durant quelques instants profondément songeuse, puis reprenant d'une voix émue :

— C'est étonnant, dit-elle, combien la vue de ce jeune homme si brillant et à l'air si heureux m'a serré le cœur. Cela tient sans doute à un souvenir d'enfance que je vais vous raconter.

« Dans la bibliothèque d'une vénérable chanoinesse, ma tante, chez laquelle se sont écoulées les

premières années de ma vie, se trouvait un vieux livre intitulé : « *La famille de l'infortuné Labédoyère.* » J'avais à peine douze ans quand je le découvris, et il me parut si intéressant que je le relus plusieurs fois ; en effet, figurez-vous le malheur attaché si cruellement à une honorable famille qu'aucun désespoir ne lui fut épargné et que tous ses membres moururent victimes d'affreuses catastrophes ; vous penserez alors combien devait être impressionnée une jeune imagination comme la mienne. »

— J'en conviens ! fit ma mère, et non-seulement je crois que toute cette histoire tragique a germé dans la cervelle d'un auteur hypocondriaque, mais si la famille Labédoyère a vraiment éprouvé tant de malheurs, le jeune colonel ici n'en ferait pas partie ; car, au lieu d'annoncer qu'il est voué à la fatalité, son regard annonce la joie et tout en lui porte le cachet du bonheur.

La voisine de ma mère partagea sans peine son avis, et toutes deux chassèrent par de bonnes plaisanteries le fâcheux pronostic apporté comme souvenir du vieux livre.

Mais, jugez de ce que toutes deux durent éprouver plus tard quand la condamnation et l'exé-

cution du pauvre colonel vinrent leur apprendre que, lui aussi, devait être rangé dans *la famille de l'infortuné Labédoyère.*

Maintenant revenons bien vite dans le salon de madame de Villeplaine, où nous rencontrerons tout d'abord un charmant jeune homme blond, d'une distinction sans égale et la *fleur des pois* de tous les salons d'alors.

C'est M. de Morny, qui, plus tard, fut comte, ensuite duc, et qui vient de mourir fatalement, à l'apogée d'une haute fortune.

M. de Morny entra jeune dans le monde ; il eut de bonne heure la réputation d'être heureux et fut tout de suite favori. Il avait été élevé par cette femme distinguée qui a laissé dans ses romans de si charmantes preuves de son esprit, madame de Souza, devenue comtesse de Flahault, cette femme si spirituelle que Napoléon Ier aimait beaucoup. Il se plaisait toujours à la faire causer à cause de la finesse de ses réparties : ainsi il lui demanda un jour assez brusquement dans un bal :

— Eh bien ! madame, vous étiez hier à l'Opéra ; Mlle V*** est tombée, jusqu'où a-t-on vu ?...

— Jusqu'à l'épaule, Sire, répondit-elle en faisant une profonde révérence.

— Très bien, reprit l'empereur, on ne peut dire la vérité plus décemment.

Gallois, l'ancien tribun, était assez en défaveur sous l'Empire, ce qui n'empêchait pas madame de Souza de le recevoir. Un jour, l'empereur lui demande d'un air de fort maussade humeur :

— Voyez-vous souvent Gallois ?

— Tous les jours, Sire, répondit-elle avec courage.

— A la bonne heure, voilà comme il faut avoir des amis! fit Napoléon avec un aimable sourire.

Madame de Souza plaisantait toujours la diplomatie: « Don Miguel est fou, disait-elle, mais sa folie ne l'ayant encore porté qu'à assassiner, séquestrer, confisquer, les diplomates ont jugé ces choses de trop peu d'importance pour intervenir; mais, par exemple, si jamais sa folie le pousse à mettre son habit à l'envers, vous les verrez tous accourir pour s'interposer. »

« L'état de la France, disait-elle encore sous la Restauration, ressemble à un livre entr'ouvert : les uns veulent le feuilleter de droite à gauche pour voir ce qui précède, les autres de gauche à droite pour voir ce qui suit, et personne ne s'avise de lire à l'endroit où il est ouvert. »

On comprend qu'élevé par une aussi charmante femme M. de Morny prit de bonne heure ce ton de parfaite compagnie, si rare de nos jours, cette grâce et cette finesse dans l'esprit qui le faisaient si facilement plaire à tous et surtout à toutes: c'est pourquoi le monde l'attira, en souriant, sur les premières banquettes de son théâtre; d'autant plus qu'à cette époque il était au mieux avec le duc d'Orléans dont il avait conquis l'amitié en Afrique durant le peu de temps qu'il resta au service.

M. de Morny était en coquetterie réglée avec les jeunes femmes du salon de madame de Villeplaine, et cela en raison d'une petite historiette que je vais vous raconter.

Une certaine madame D...., un peu étourdie, un peu légère, un peu follette, mais au demeurant la meilleure femme du monde, occupait de temps en temps une habile ouvrière, laquelle travaillait également d'autres jours chez une femme très à la mode en ce moment. Un jour qu'elle traversait sa salle à manger, elle surprit quelques paroles dites par cette ouvrière à sa femme de chambre; ces paroles firent si bien naître sa curiosité qu'elle se crut permis d'écouter derrière la porte, et de surprendre la confidence que voici :

Chez madame ***, la dame dans la maison de laquelle l'ouvrière travaillait aussi, les domestiques s'étaient amusés à perforer à l'aide d'une énorme vrille un mur, ou plutôt une cloison, qui séparait l'antichambre d'un très-joli boudoir dans lequel se tenait ordinairement madame *** : à l'aide de ce trou imperceptible, ils pouvaient non-seulement voir mais encore entendre ce qui se passait dans ce boudoir; comme preuve, la narratrice racontait une certaine conversation qui avait été entendue la veille, et cela depuis *pater* jusqu'à *amen*.

— C'est une horreur! se dit madame D... avec indignation; ces domestiques sont d'affreuses gens et il faut prévenir au plus vite madame *** de ce qui se passe chez elle!...

Mais comment faire?... *That is the question*. Par une lettre anonyme?... c'est le fait des laquais et des lâches... Par une lettre signée? .. ce n'est pas plus possible, car, enfin, de quel droit s'immiscer dans les affaires d'autrui?... Surtout dans des affaires aussi délicates...

Bref, madame D... cherchait, ruminait et ne trouvait rien, quand, étant allée au bal de l'Opéra deux ou trois jours après, elle avisa M. de Morny

qui passait dans le monde pour être lié fort intimement avec cette dame.

Mais, avant de continuer mon récit, j'ai besoin d'ouvrir une parenthèse pour vous dire qu'à cette époque, les bals de l'Opéra étaient suivis par la meilleure société de Paris : on n'y dansait pas, on n'y entrait pas en costumes grotesques ; les dominos seuls étaient admis, et la tenue de bal était de rigueur pour les hommes ; c'est-à-dire le soulier vernis, le bas de soie, l'habit noir, la cravate blanche et les gants beurre frais ; aussi les femmes du monde y allaient et s'amusaient fort à intriguer tous les hommes qu'elles rencontraient dans les salons.

Donc, madame D... apercevant M. de Morny qui se promenait seul dans le foyer, alla vers lui afin de le charger de la commission ; seulement, elle s'y prit maladroitement, comme on fait toujours quand on se trouve embarrassé.

— Vous connaissez Madame ***?... lui dit-elle d'une façon si niaise que M. de Morny, croyant avoir affaire à une sotte, le lui exprima très-crûment.

— C'est vrai ! répondit-elle un peu piquée au jeu, et je suis d'autant plus indiscrète que je voulais rendre un service à cette dame.

— Un service?... Et comment?... fit M. de Morny qui commença à dresser l'oreille.

— Mon Dieu, oui ! tout simplement, reprit madame D... : et, abordant bravement la question, elle raconta la confidence que la couturière avait faite à sa femme de chambre, mais en conservant pour elle la conversation qu'on avait ajoutée comme bouquet, tout en en faisant mention, cependant.

Ce récit fit changer complètement de gamme à M. de Morny qui devint immédiatement aussi empressé et aussi aimable avec madame D... que jusque-là il avait été impertinent, car, tranchons le mot, c'est par là qu'il avait commencé.

— Vous devez être, Madame, une jeune et jolie femme, lui disait-il galamment, parce qu'il n'y a qu'une femme jeune et jolie qui puisse rendre service à une femme jolie et jeune; aussi laissez-moi vous voir pour causer plus librement avec vous, puis vous me raconterez ce qu'on a entendu...

— Il faut d'abord savoir si le petit *judas* a été fait véritablement, répliqua madame D... en cherchant à dégager son bras pour s'éloigner, car elle ne voulait pour rien au monde dire à M. de Morny ce qui ne la regardait pas; mais celui-ci la retenait de toutes ses forces et insistait de plus en

plus ; heureusement, il vint à la prisonnnière une idée triomphale.

— Ecoutez-moi, dit-elle, je consens à vous répéter tout ce que j'ai entendu si le fait principal est vrai ; pour cela, assurez-vous en d'abord ; s'il est vrai, vous viendrez vendredi au bal chez madame de Villeplaine avec un camélia rouge à votre boutonnière ; j'y serai, je vous ferai un petit signe pour me faire reconnaître, vous chercherez à vous asseoir près de moi et je vous raconterai tout.

— Votre parole d'honneur, fit M. de Morny en se laissant prendre à cette amorce.

— Ma parole d'honneur !... dit madame D... en souriant sous son masque.

Et ils se séparèrent.

Le vendredi suivant, M. de Morny vint chez madame de Villeplaine portant à sa boutonnière un si énorme camélia rouge qu'on eût dit une pivoine; mais madame D.. pensant qu'elle avait atteint son but ne se fit pas reconnaître; seulement, comme elle avait raconté son aventure à plusieurs jeunes femmes de ses amies, celles-ci souriaient si bien quand passaient près d'elles M. de Morny et sa fleur que celui-ci demandait à chacune d'elles « si elle était son domino du bal de l'Opéra ; » et de là des

petites escarmouches qui durèrent tout un hiver.

Elle était non-seulement très-bonne, mais aussi très-spirituelle et très-aimable cette pauvre madame D... qui mourut si jeune!... Elle était en correspondance avec une foule de gens de talent et de mérite qu'elle recevait chez elle, l'hiver à Paris, l'été dans son petit château des Herbages; et comme preuve je vais vous copier une certaine lettre de Gavarni, laquelle est, bien certainement, la plus jolie chose qu'on puisse écrire à une femme.

« Madame,

« On me fait souvent la guerre parce que je ne « date pas mes lettres, je comprends ce matin l'uti« lité des dates. J'étais parti depuis plusieurs « jours, et, en arrivant du Hâvre, je trouve votre « lettre et beaucoup d'autres qui ne sont pas datées. « On m'engage à dîner *aujourd'hui* pour rire beau« coup; on me garde une place *ce soir* dans telle « loge; on me dit qu'on part *jeudi;* on m'invite à « aller à la campagne *dimanche;* mais quel diman« che? quel jeudi? quel aujourd'hui? quel ce soir? « Qu'importe! tous ces plaisirs me sont défendus « maintenant que j'ai dépensé en une fois, et pour « une folie, mes plaisirs de tout un mois.

« Par pitié, Madame, ne me parlez pas de plai-
« sirs ! j'ai dépensé à bord de la *Normandie* tout
« ce que j'avais économisé, et pourtant Dieu et les
« quatre murs de ma mansarde, les murs surtout,
« savent les économies que j'avais faites.

« Vous avez bien fait, madame, de penser un
» peu à moi tandis que je courais ainsi les eaux, car
« j'ai beaucoup pensé à vous pendant ce voyage.
« Partir de Rouen avant le soleil, un beau matin, et
« prendre le paquebot qui mène au Hâvre, c'est le
« plus délicieux voyage qu'on puisse faire. Je son-
« geais qu'on devrait le faire avec une femme. Je me
« demandais avec quelle femme. Je cherchais... j'ai
« trouvé que c'était avec vous. Je vous demande bien
« pardon, mais c'est à vous que je montrais le délicieux
« rivage, à vous que je disais : — Comme c'est
« beau.

« Un soir qu'un mien ami et moi nous faisions
« les beaux dans une loge au théâtre du Hâvre,
« j'ai imaginé que nous étions de grands sots, j'ai
« planté là mon compagnon, j'ai mis mes gants blancs
« dans ma poche, j'aurais voulu pouvoir y mettre
« mes bottes vernies aussi, et je *vous* ai emmenée
« au sommet d'Ingouville pour voir la mer par une
« belle nuit, le Hâvre et ses lanternes à nos pieds ;

« il est vrai qu'il faisait un vent à déraciner des « falaises, mais c'était bien beau ! Seulement, en des- « cendant, j'ai failli, madame, vous faire rompre le « cou. Je vous en demande bien humblement par- « don.

« Je vous raconte de mes « impressions de « voyage » ce qui vous regarde. Je vous aurais « peut-être amusée davantage avec ce qui ne vous « regarde pas.

« Si vous n'étiez pas tout simplement une per- « sonne fort spirituelle, je vous prierais peut-être « de croire que ce qui vous regarde en tout ceci ne « sort pas du cercle, encore assez large, des plus « chastes, des plus austères pensées, ou peut-être, « je ne sais trop, vous laisserais-je deviner que ce « souvenir au grand vent et en l'air à minuit, pour- « rait bien être une chose fort galante. Ce serait du « tendre au clair de la lune à cheval sur un cap,— « une fadaise sur une falaise, quoi ! — mais, tout « élastiques que soient tous les peut-être, une « pareille énormité n'y saurait passer.

« Adieu, madame, mille compliments. Quand on « fait des compliments, c'est par mille. Je ne vois « donc pas d'inconvénient à vous les adresser tous, « si vous êtes encore à Paris ; mais, en conscience,

« j'en dois retrancher quelques-uns si vous êtes à la
« campagne par le temps qu'il fait.

« Gavarni. »

J'espère que voilà une lettre très-galamment *troussée*, comme dit en pareil cas Molière ; et croyez-vous qu'il s'en écrive beaucoup du même genre aujourd'hui que la grossièreté dans l'esprit semble le sublime du genre !

Mais, puisque me voici dans les lettres, en voilà une d'un autre genre qui me tombe sous la main par hasard et que j'ai bien envie de vous citer comme contraste. D'abord elle n'est pas écrite par un artiste à une jolie femme, mais par un académicien à M. Gannal, embaumeur ; ce qui est déjà un assez grand contraste, ce me semble !

M. Gannal était un *artiste* si amoureux de son art, qu'il consacrait à se rappeler au souvenir des vivants le temps qu'il n'employait pas à embaumer les morts, — sans doute pour leur conseiller d'en finir au plus tôt avec la vie. — Or, il paraît que M. Viennet, qui aspire non à l'immortalité d'un Pharaon mais à celle d'un académicien, reçut plusieurs de ces appels de l'embaumeur. Cette insistance le mit si fort en colère qu'il y répliqua par la lettre ci-jointe :

« Vos cartes m'ennuient, monsieur. En voici « quatre que je reçois depuis deux jours.

« Une, comme pair de France.

« Une seconde, en qualité d'académicien.

« Une troisième, comme chevalier de la Légion « d'honneur.

« Une quatrième enfin, comme tout le monde.

« Mais vous comptez en vain sur quatre cadavres « à embaumer; il n'y en aura qu'un, et il n'est pas « près d'être livrable, petit profit, du reste, dont je « vous déshériterai par mon testament.

« Merci donc de votre obligeance.

« VIENNET. »

Et vous voyez que M. Viennet eut bien raison de se fâcher ainsi de la demande prématurée qui lui était faite, puisque, Dieu merci ! il vit encore.

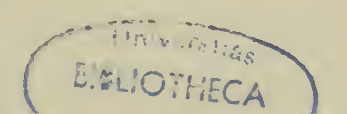
Avec M. Viennet m'apparaît M. Vatout, autre littérateur qui, lui aussi, venait dans le salon de la rue de Vendôme.

C'était un excellent homme que M. Vatout. On le disait fort aimé de Louis-Philippe et on ajoutait que cette affection était toute *naturelle;* ce qui pouvait être vrai, car il existait une très-grande ressemblance entre lui et ce roi. L'esprit de M. Vatout était de bon aloi, mais un peu... comment dirai-je?

un peu *Cambronne ;* aussi la chanson qu'il préférait entre toutes celles de son crû, était celle écrite sur le maire d'Eu ; Louis-Philippe d'ailleurs semblait un peu de son avis, car il la fredonnait souvent d'une voix royalement fausse.

Par sa bonhomie vraie qui s'alliait bien à sa figure et par sa franche gaîté qui, toute grossière qu'elle fût, ne manquait pas non plus de finesse, M. Vatout s'était fait beaucoup d'amis et même désarmait ses ennemis à l'occasion. Ainsi, un certain jour, il rencontra chez la comtesse Odonnel M. Jules Lecomte, ce journaliste spirituel et barbare s'il en fût, qui depuis longtemps le poursuivait de ses épigrammes les plus venimeuses, sans le connaître en aucune sorte.

On n'avait pas, chez la comtesse, l'habitude que nous ont donnée les Anglais de présenter les gens les uns aux autres, car cette coutume n'existait pas jadis dans la bonne compagnie. M. Vatout et M. Jules Lecomte se saluèrent donc comme on se salue sur un terrain ami, puis, entre ces deux hommes d'esprit, la conversation s'anima d'abord et peu à peu toucha aux questions les plus importantes ; chacun, par la sympathie des idées, se trouvait entraîné à dire sa pensée avec une franchise dont ils étaient



eux-mêmes surpris, M. Jules Lecomte surtout.

C'était une de ces conversations où les hommes se jugent autant par ce qu'ils disent que par ce qu'ils ne disent pas.

Après une grande heure employée à cette brillante escarmouche, à laquelle Madame Odonnel se mêlait souvent en femme d'esprit, M. Vatout se retira. A peine avait-il fermé la porte que M. Jules Lecomte s'exprima sur son compte en personne enchantée.

— Voilà, par ma foi, un homme qui me plaît infiniment, dit il. Toutes ses idées sont les miennes; il est rempli d'esprit, de tact et de finesse. Comment se nomme-t-il, madame la comtesse?

— Il s'appelle M. Vatout, fit celle-ci en souriant.

— Quoi! c'est là M. Vatout dont j'ai raconté tant de choses? s'écria vivement le journaliste en se mettant à rire; puis il ajouta assez cyniquement:

— Eh bien! ce n'est pas du tout comme cela que je me l'étais figuré d'après le portrait... que j'avais fait de lui.

Et voilà pourtant comment, trop souvent, on écrit l'histoire!

M. Vatout aimait l'aristocratie et la recherchait autant que cela lui était possible; mais, par exemple, il ne la flattait pas! Il allait jusqu'à dire en plein sa-

lon de la duchesse de Montmorency chez laquelle il était reçu, et malgré toutes les doléances qui tombaient des lèvres de plusieurs grandes dames sur la bourgeoisie du roi d'alors:

— Que voulez-vous, mesdames, aujourd'hui les bonnes *actions* ont remplacé les belles manières, et cela vaut mieux. Tenez, mon roi-citoyen convient plus à mes mœurs que votre roi-gentilhomme; car le vaisseau de l'Etat n'est plus un superbe navire, aux blanches voiles et au gréement léger, mais un lourd bateau à vapeur chargé de pommes de terre, qui roule au lieu de voguer, à qui l'élégance du capitaine importe fort peu, pourvu que le charbon brûle et que les patates cuisent.

Et ces dames de rire, pensant *in petto* que M. Vatout pouvait bien avoir touché juste.

Il racontait des choses très-plaisantes sur le *légitimisme* de beaucoup de gens et surtout sur celui d'une certaine marquise de P... chez laquelle un certain jour il avait été pour voir passer le bœuf gras; comme il trouvait que l'animal ne lui paraissait pas mériter les honneurs du triomphe, il en fit tout naturellement la remarque à la marquise; celle-ci s'écria, les yeux brillants:

— Que voulez-vous, mon cher M. Vatout, c'est

toujours comme ça depuis 1830! depuis le départ de Charles X on n'a pas vu un seul bœuf gras.

— Ah! marquise... marquise... ne faisons pas de politique! exclama-t-il avec le plus franc des éclats de rire.

Il racontait aussi que le roi Louis-Philippe, depuis la mort du duc d'Orléans, avait l'idée très-nettement arrêtée qu'un régent serait contraire à la consolidation de sa dynastie sur le trône; aussi cherchait-il à se donner des preuves que sa santé résistait au temps.

C'est pourquoi quand, par hasard, il se trouvait au milieu des maçons, son plus grand plaisir était de faire quelque périlleuse ascension sur un échafaudage ou sur une poutre branlante, afin de montrer son adresse et la sûreté de son pas; puis, enchanté de lui-même quand il avait réussi ce petit tour de force, il ne manquait pas de sourire en disant avec satisfaction :

— Allons! Décidément, il n'y aura pas de régence.

Un jour, on réparait le château de Neuilly, Louis-Philippe avait grimpé au faîte du toit pour examiner les travaux, quand il aperçut un député de Lyon qui allait monter les marches du perron. Le roi fit entendre alors un *hem!* si formidable

que le député leva brusquement la tête et demeura tout ébahi à la vue du roi qui le saluait de la main en lui criant d'une voix sonore :

— Vous le voyez, je suis aussi ingambe que quand j'avais vingt ans ; aussi, vous pouvez dire à ma bonne ville de Lyon qu'il n'y aura pas de régence.

On assure que cette idée fixe a suivi Louis-Philippe en exil ; car, à Claremont, on l'entendait quelquefois murmurer tristement :

— J'avais bien raison de penser qu'il n'y aurait pas de régence !.... Et de ce moment il se vit perdu.

Plus tard encore, quand les médecins lui eurent déclaré, sur sa demande, que les palliatifs de la science étaient désormais impuissants devant la marche rapide de sa maladie, le roi fit un léger signe de tête qui voulait dire : « C'est bien ! je vais m'arranger pour mourir. Car, je l'avais bien dit, il n'y aura pas de régence...

Alors, comme s'il eût calculé, avec sa pensée toujours ferme et prompte, combien de temps l'organisme épuisé devait fonctionner encore, il voulut employer le restant de ses forces à régler des affaires importantes, réservant pour sa famille éplorée les derniers battements du cœur, le suprême rayonnement de l'âme !

Assis dans un large fauteuil, le corps enveloppé d'une robe de chambre en tissu léger des Indes, — cadeau qu'on venait de lui faire, et dont il s'était vêtu de préférence parce qu'elle fatiguait moins son corps brisé, — Louis-Philippe dictait à Marie-Amélie un codicile à son testament.

L'arrêt des médecins n'était plus un mystère pour les hôtes de Claremont ; les amis et les serviteurs de ce roi, tombant de l'exil dans la mort, allaient et venaient dans le château ; l'étiquette en était bannie ; princes, courtisans et valets étaient mêlés, confondus, en proie à la douleur et aux larmes.

Le général Dumas, aide-de-camp de Louis-Philippe, entra sans se faire annoncer et sans bruit dans la chambre à coucher de l'auguste mourant ; la reine, assise devant une table, tournait le dos au général ; mais le roi, voyant faire à ce dernier un brusque mouvement de retraite, lui dit :

— Restez donc, mon cher Dumas, j'ai bien besoin de vous ; nous avons à travailler ensemble. Les médecins, ajouta-t-il en souriant, viennent de signer mon bail avec l'éternité !

Puis, se tournant vers la reine, froide et blanche comme une morte

— Hâte-toi, Amélie! fit-il, ces dispositions dernières sont d'une grande importance.

Le codicile qu'il dictait à la reine renfermait des legs au profit de MM. d'Houtetot, Dumas, de Rumigny, de Chabannes, et des souvenirs pour MM. de Montmorency, Dupin aîné ; enfin à ceux qu'il pensait lui demeurer fidèles.

Au moment de signer, le roi sortit sa main droite qu'il tenait enveloppée dans sa robe de chambre.

— Oh! oh! fit-il en remuant ses doigts raidis, mes mains sont déjà froides...

— Et maintenant, à nous deux, mon cher Dumas. Nous avons à ajouter une page dernière à mes mémoires. Prenez tous les papiers, là, dans l'armoire à gauche.

Le général prit un trousseau de clés; mais sa main tremblait si fort, et ses yeux dans lesquels roulaient deux grosses larmes y voyaient si mal, que l'aide-de-camp resta debout devant l'armoire, cherchant inutilement la clé qui devait l'ouvrir.

— Décidément, murmura le vieux roi, moi seul n'ai point perdu la tête, et c'est heureux!

— Voyons, venez ici, maladroit... ajouta-t-il moitié riant, moitié grondant.

Puis, mettant sans hésitation la main sur la clé

introuvable, il la prit entre le pouce et l'index, l'agita avec un mouvement de satisfaction, en disant à M. Dumas: la voici.

Le général s'assit à la place qu'occupait la reine. Louis-Philippe lui dicta, sans hésiter, sans courir après l'idée qu'il voulait rendre, la conclusion de ses *Mémoires*, trouvant toujours le mot propre, et revenant même, pour la rectifier, sur une expression qui lui avait échappé dans la rapidité de l'improvisation. Cette expression, qu'il trouvait un peu crue, lui semblait exagérer sa pensée.

Il signa d'une main encore ferme la page que son secrétaire venait d'écrire.

Ce dernier soin accompli, le roi, l'homme politique, avait cessé d'être ; le père de famille, seul, allait se trouver en face de la mort.

—Et maintenant, fit-il à haute voix, avec la sérénité du philosophe et la résignation du chrétien, comme le dit ma bonne Amélie : je vais où Dieu m'appelle !

Il se coucha alors, et il expira trois quarts d'heure après, sans que les luttes de l'agonie troublassent un moment cette vive intelligence. Il mourut entouré des siens, tenant, dans sa main gauche, les deux mains unies de la duchesse d'Orléans et du comte de Paris, et dans la droite, celle de la reine.

Roi et père, jusque sur le seuil de l'éternité, sa dernière pensée appartint à l'avenir de la France son dernier regard de tendresse, à sa famille abîmée de douleur!...

Madame Dosnes, alors qu'elle n'avait pas encore marié sa fille à M. Thiers, venait aux soirées de la place Saint-Georges, non comme jolie femme, — madame Dosnes n'a jamais été jolie, — mais comme financière. Elle était fille de madame Mattéron dont le mari avait fait une très-grande fortune dans le commerce de châles: elle resta toujours sans la moindre éducation; ainsi elle écrivait: «*Gé bezoin d'avene pour més gevot*» et parlait à l'avenant; aussi si mademoiselle Dosnes et madame Charlemagne, ses deux filles, estimaient fort les écus de madame leur mère, elles en redoutaient beaucoup l'orthographe et les discours; d'autant que madame Dosnes posait en femme bel esprit ce qui contrastait on ne peut plus avec semblables choses.

Quant à M. Thiers, jeune alors et superbe, il avait pour l'équitation une certaine prétention dont s'amusaient beaucoup les petits journaux du temps; preuve ce passage que je veux vous citer:

» Jata est le cheval de M. Thiers comme Xanthus fut le cheval d'Achille, comme Bucéphale était le

coursier d'Alexandre-le-Grand, comme Bayard était la monture des quatre fils Aymond, comme Rossinante a été la haquenée de don Quichotte.

« Jata, qui a la taille d'une levrette, affecte la couleur café au lait; il a figuré pour la première fois entre les jambes de son maître à la date du 1er mars; à cette époque, madame Dosnes le nourrissait avec du sucre, M. Boilay, du *Constitutionnel,* l'appelait mon cousin, et le docteur Louis Véron lui faisait de fréquentes visites. »

« Jata comprenait tous ces honneurs et se montrait très-fier quand il avait le président du conseil sur sa croupe. Un jour, une émeute de charpentiers ayant éclaté sur le boulevard Saint-Martin, M. Thiers voulut absolument parcourir à cheval le champ du tumulte. Il monta donc sur Jata et parcourut la chaussée jusqu'au théâtre de la porte Saint-Martin, entre deux haies de cent mille curieux. Mais, à la vue de ce petit homme planté à califourchon sur un cheval plus petit que lui encore, un rire homérique retentit dans la foule. On n'eut pas besoin des trois sommations légales, ni de coups de fusil : l'émeute était désarmée. »

Vous le voyez « *comme avec irrévérence parlaient des dieux ces marrauds.* » Ce qui n'empêchait pas

Mars Ier, comme on appelait alors M. Thiers,—parce qu'il était président du conseil des ministres nommé le 1er mars, — d'être le plus heureux des hommes, bonheur qu'il a su toujours conserver, du reste, avec beaucoup de sagesse et de philosophie.

Aussi il habite toujours son charmant petit hôtel de la place Saint-Georges, demeure artistement coquette, dont les salons élégants, gracieux, petits, sont remplis de statuettes, de tableaux, de bronzes, de coffrets, d'objets cosmopolites d'art et de fantaisie qui leur donnent l'aspect d'un musée.

Madame Dosne et Madame Thiers font les honneurs de ces salons, où M. Thiers cause, parle, discute avec une vivacité d'éloquence qui ne le quitte jamais; on pourrait dire avec exactitude qu'il cause moins qu'il ne discoure. Il se crée facilement des occasions de tribune, mais du moins, il ne *pose* jamais; son parler est facile, attachant, lucide; il est un véritable enjoleur qu'on écoute, quoiqu'on en aitdit, avec intérêt, et chez qu l'esprit prend l'allure du bon sens avec une sagacité incomparable.

Un jour qu'il y avait soirée priée et dansante à l'hôtel Saint-Georges, en 1840, un jeune invité s'échappa des salons vers une heure du matin. Comme il descendait avec précipitation les escaliers

qui mènent au jardin, il se heurta contre un garçon du café Tortoni porteur d'un plateau couvert de glaces.

Je vous laisse à penser le carnage de chocolat, de vanille, de citron, de fraise et de framboise qu'il y eut. Tout roula sur les marches... tout fut perdu...

— Monsieur, s'écria alors le garçon glacier en fureur, en voilà pour cinquante francs de fricassé et je ne peux pas supporter cette perte-là !...

— C'est bien ! Je paierai... fit le jeune homme en portant la main vers sa poche; mais il la retira promptement en disant avec embarras :

— Mon Dieu, je n'ai pas d'argent sur moi... mais, demain matin sans faute, je vous enverrai ce qui vous revient.

— Ce n'est pas demain... c'est tout de suite, Monsieur, qu'il me le faut ! s'écria le garçon en s'emparant de la basque de l'habit du jeune homme, empruntez-en à vos amis... ou je ne vous lâche pas.

— Mais comment voulez-vous que j'emprunte si vous me tenez ainsi prisonnier ? fit celui-ci en souriant d'un air fin.

— C'est vrai ! dit le garçon en lâchant l'habit du jeune homme qui, au lieu de remonter dans les sa-

lons, s'élança dans la rue, monta dans sa voiture et disparut.

— Allons ! je suis floué ! se dit le pauvre glacier avec un gros soupir : et dire que chez M. Thiers on reçoit des gueux pareils !...

Mais, le lendemain, ce garçon changea complètement de langage quand un grand laquais portant une livrée bleue et or, étant venu demander celui qui avait brisé les glaces à l'hôtel Saint-Georges, on lui remit un billet de 500 francs de la part du maladroit qui s'appelait Ferdinand-Philippe d'Orléans.

On voyait aussi aux soirées de la place Saint-Georges madame la duchesse d'Abrantès, madame de Laborde, la comtesse d'Oraison, dame d'honneur de la duchesse de Nemours, la comtesse de Peyssat, la dame de la cour de Louis-Philippe qui lisait le mieux. On racontait même à ce sujet une assez piquante anecdote.

M. Alexandre Soumet ayant présenté à madame la duchesse d'Orléans sa *divine Epopée*, cette princesse invita le poëte à une de ses réunions ; au milieu de la soirée, on annonça que la lectrice de la princesse allait lire un fragment de vers, et chacun applaudit en songeant au talent de la jeune comtesse ; mais, qui fut surpris et émer-

veillé ? ce fut M. Soumet, qui tomba de son haut en entendant son poëme récité par madame de Peyssat.

— Madame, lui dit avec galanterie l'auteur d'*Une fête de Néron*, jamais je n'ai eu autant de plaisir à entendre lire...

— Cela se comprend; reprit malignement la lectrice.

— Pourquoi cela, madame la comtesse? fit Soumet en s'inclinant..

— Parceque c'est sans doute la première fois que vous écoutez la lecture de vos vers, répondit très-courtoisement l'aimable comtesse.

La baronne de Rothschild, la comtesse d'Appony, enfin toutes les femmes haut placées sur l'échelle politique fréquentaient aussi les salons de M. Thiers, qui donnait rarement à dîner, parce qu'il mange peu et vite et déteste rester longtemps à table. Une fois par mois cependant, le premier, il y avait régulièrement une invitée, et cette invitée c'était la mère Grégorine.

Or, savez-vous ce qu'était la mère Grégorine?

C'était l'ancienne maîtresse d'un petit hôtel garni situé tout près de l'École de Droit, où habitait M. Thiers quand il était étudiant. Au moment où l'auteur du *Consulat et de l'Empire* allait quitter

Paris faute d'avoir assez d'argent pour y vivre, cette brave femme le retint chez elle, le nourrit et le logea tout une année, disant qu'elle comptait sur l'avenir pour acquitter la dette du présent : or, l'avenir l'a acquittée avec usure, car, non-seulement la mère Grégorine a reçu une excellente pension de son ancien obligé, mais encore, tous les premiers du mois, elle dîne à l'hôtel Saint-Georges, non à l'office, s'il vous plait, malgré la simplicité de son costume et de ses manières, mais à la table du maître où elle cause tout à son aise et d'où elle ne se lève jamais sans qu'on lui dise « au revoir. »

Mais, quoique de la place Saint-Georges à la place Vendôme il y ait assez loin, dans un élan nous y voilà rendus et nous y entrons en même temps qu'une certaine marquise qu'une aventure toute récente venait de rendre la fable de Paris.

Cette marquise, *noble comme le roi,* avait, depuis peu de temps, marié sa fille au fils d'un négociant pourvu de cent mille livres de rentes. Le faubourg Saint-Germain avait bien crié au scandale, mais la marquise déclara à ses *bonnes amies* qu'elle ne se croyait pas déshonorée pour si peu, puisque sous Louis XIV, raconte Saint-Simon, les trois filles d'un marchand de Nantes avaient bien épousé deux ducs

et un marquis parce qu'elles avaient chacune huit millions de dot. Bref, le noble faubourg finit par se calmer et beaucoup de ces dames consentirent à assister au mariage.

Quelques moments avant la cérémonie, et comme tout le monde était assemblé dans le salon, un laquais vient prier la marquise de vouloir bien sortir un moment pour parler à son maître d'hôtel.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit la noble dame à *Mezzovoce* et avec assez d'embarras, car elle devait à ce maître d'hôtel une somme très-forte, — quinze mille francs, je crois, — et elle craignait quelque équipée de sa part.

— Je suis forcé de dire à madame la marquise, insista le laquais, également à voix basse, que si elle ne vient pas, tout manquera....

— Ah! mon Dieu! exclame la pauvre femme; puis se levant et s'excusant auprès de ses amis de devoir s'éloigner un petit instant, elle suit le domestique.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? fit-elle avec une grande dignité quand elle fut en présence de ce maître d'hôtel indiscret.

— Il y a, madame la marquise, répondit celui-ci en s'inclinant respectueusement, que je vous prie de

vouloir bien me payer ce que vous me devez, si vous voulez que le déjeûner commandé soit servi.

— Plaisantez-vous !... s'écria la grande dame attérée : comment ! vous auriez l'insolence de faire manquer mon déjeûner... un déjeûner de noces... mais, est-ce que j'ai de l'argent en ce moment ?...

— C'est à prendre ou à laisser, madame la marquise, répliqua l'inflexible créancier; payez-moi, et vous serez servie ; sinon, non.

La pauvre marquise, voyant que le *manant* ferait comme il disait, prit aussitôt son parti en brave, elle rentra dans le salon et marcha résolument vers son futur gendre qui, assis à côté de sa belle fiancée, attendait impatiemment que l'on commençât la cérémonie qui devait les unir.

A la vue de la marquise pâle, et émue malgré son assurance, il sentit son cœur se serrer, pressentant un malheur ; mais il fut soulagé aussitôt en l'entendant lui dire avec un merveilleux aplomb :

— Vous voyez une femme on ne peut plus contrariée ; j'ai perdu la clef de mon secrétaire ; or j'ai immédiatement besoin de quinze mille francs, voulez-vous être assez bon pour courir chez vous les prendre, vous m'obligeriez infiniment.

Le jeune homme devina un grand embarras sous

cette demande, partit comme un éclair, revint de même; pendant ce temps la marquise, tint tête aux assistants qui ne comprenaient rien à ces retards.

Enfin on partit pour l'église ; le maître d'hôtel avait été payé, le déjeûner fut superbe: malheureusement l'aventure s'ébruita, courut Paris, et les méchantes langues s'en donnèrent à cœur joie sur le compte de la pauvre marquise qui, disaient-elles, avait eu comme madame de Sottenville, le bonheur de trouver un Georges Dandin pour gendre.

Cette noble dame, était, disait-on, une assez proche parente de M. le marquis de Boissy, qui ne fut pas le dernier à se moquer d'elle; mais aussi de qui ne se moquerait pas M. le marquis de Boissy?...

Le pauvre duc Pasquier en fut la preuve ; il était pourtant son cousin : comme on s'amusait jadis de cette guerre à coups de langues, qui se faisait entre eux ! guerre dans laquelle, il faut le dire, le marquis n'avait jamais le dernier; à preuve cette anecdote que je crois assez peu connue.

M. le duc Pasquier, quand il présidait la chambre des pairs, étant fort âgé alors, était affligé d'une petite infirmité très-fâcheuse pour ses voisins, car cette infirmité consistait à laisser s'échapper, sans

s'en apercevoir, des petits zéphirs indiscrets.

Or, un jour que M. de Boissy descendait de la tribune, il fit un faux pas et faillit tomber.

— Allons! il faudra qu'on mette ici des garde-fous, fit le duc en souriant d'une façon narquoise.

— On ferait bien mieux d'y mettre des parapets, répliqua vivement le marquis.

Et tous les pairs, malgré leur gravité, de partir d'un éclat de rire homérique.

Mais ce n'est pas seulement au duc que M. de Boissy savait tenir tête, c'est encore aux princes; si ce qu'on raconte de lui est vrai.

Il aurait assisté, dit-on, à un bal costumé de la cour, vêtu d'un habit de marquis Louis XV, ayant appartenu à son grand père, — car les marquis de Boissy sont véritablement nobles de père en fils, depuis fort longtemps.

Un prince du sang s'avança vers lui, et lui dit peu courtoisement :

— Vous avez là un drôle de costume, monsieur!

— C'est un vêtement qui a appartenu à mon grand'père, monseigneur, fit le marquis en s'inclinant.

Puis il ajouta finement :

— Mais si toutes les personnes qui sont ici avaient

endossé comme moi un habit de leur aïeul, je doute que mon costume eut paru le plus drôle à Votre Altesse...

Quant au duc Pasquier, l'homme qui fut si heureux dans sa carrière politique, puisque, comme paillasse, *sautant pour tout le monde*, il avait toujours eu l'adresse de tomber sur une faveur nouvelle, il entraînait fort peu de sympathie. Égoïste et madré, il ne rendait jamais de service mais vous servait de l'eau bénite de cour à profusion ; ce n'était point un orateur, c'était un diseur adroit, spirituel, fin et élégant. Ce n'était pas un homme d'état, quoiqu'il en sût prendre le jargon de manière à tromper le plus fin ; mais c'était un homme adroit, et pendant les quatre-vingt-quatorze ans de sa carrière, il a su le prouver à tout le monde.

On a fait sur lui une foule d'épigrammes dont il était le premier à rire; ainsi, il trouva celle-ci sur son fauteuil le jour de sa réception à l'Académie; ce qui ne le troubla pas le moins du monde.

Pasquier, dans notre Académie,
Avait juré d'être reçu.
C'est le seul serment de sa vie
Qui par lui ait été tenu.

On accusa un des immortels de la chose, cepen-

dant le nouvel élu ne chercha jamais à savoir qui ce pouvait être.

Mais, laissons ces souvenirs quasi politiques pour en chercher de plus gais.

La marquise avec laquelle nous faisons notre rentrée chez madame Boscari de Villeplaine avait pour cavalier le major Fraser, un des hommes les plus étranges que l'on ait connus à Paris depuis bien longtemps, et sur lequel il y a une foule de choses à dire ; mais comme je ne vous dirais pas cette *foule de choses* aussi bien que mon ami Nestor Roqueplan, j'aime beaucoup mieux lui céder la place en copiant ce qu'il a écrit sur le pauvre major dont il était l'ami.

« Le major Fraser n'appartient pas à l'histoire ! Il s'était démis du rôle qu'y avaient joué ses ancêtres. Ce n'était donc pas un personnage ; mais seulement une figure dont la singularité mystérieuse a vivement intrigué notre génération.

« Peu de gens, en effet, connaissaient ses mœurs, son esprit et son domicile ; modeste et réservé, il se montrait pourtant à la foule sous des aspects qui semblaient chercher à la frapper.

« C'était un cheval bizarre qu'il montait, un pari étrange qu'il exécutait, il portait un pantalon

impraticable, ne ressemblant à rien et qu'il coupait toujours lui-même, disait-on.

« Depuis 1827 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire pendant près de quarante ans, il a tranché sur le fond de notre population par une originalité qu'il est peut-être intéressant de relever aujourd'hui que l'individu s'absorbe dans la masse et que le temps approche où les originaux, que personne ne comprend plus, seront traités comme les malfaiteurs.

« Plusieurs légendes ont circulé sur le compte du major Fraser. Les uns le disaient déserteur, espion de je ne sais quelle puissance; les autres le déclaraient affilié à n'importe quelle société secrète ; diverses origines lui ont été attribuées. Mais, pour être vraie, son histoire n'en est pas moins intéressante.

« Son arrière grand-père, l'Ecossais Simon Fraser, lord Lovat, fut décapité à l'âge de quatre-vingts ans par ordre de Georges II, mais je ne sais sous quel prétexte ; la famille Fraser quitta l'Angleterre aussitôt et vint en France où elle prit du service. En 1790, le père de notre héros émigrait, s'établissait à Lisbonne et s'y mariait. De ce mariage sont issus plusieurs enfants : deux filles, l'une aujourd'hui madame la marquise de Bum-

belle, l'autre madame la marquise de Gargallo, de Naples, un fils qui fut secrétaire d'ambassade en Autriche, et le major Henri Ecskines Fraser, celui dont nous parlons.

« Le livre anglais qu'on appelle le *Peerage and Baronetage* contient la généalogie du major Fraser et donne ses armes dont la devise est: *je suis prêt.* On retrouve dans cet écusson, à côté des *cinq faits* de la famille, les trois couronnes antiques que Simon Fraser fut autorisé à porter pour avoir sauvé trois fois la vie à Robert Bruce à la bataille de Methvin, la bande dentelée de Frenton, le franc-quartier gironné de huit de la famille Argyll, et pour cimier une tête de daim.

« Henri Ecskines Fraser, né en Portugal, où il eut pour marraine la ville de Badajoz, y fut élevé jusqu'à l'âge de onze ans. A cette époque il perdit son père, peu après sa mère, et eut pour tuteur monsieur de Lebseltern, déjà tuteur du prince Félix de Schwartzemberg. Les deux pupilles furent, au bout d'un an, envoyés en Russie pour y être admis au corps des cadets, et se prirent d'une amitié si vive et si vraie qu'elle a duré toujours malgré les dissemblances d'opinion et de position qui s'élevèrent entre eux.

« Le major qui, par sa distinction originelle et originale, son élégance à lui, la finesse de sa taille et la souplesse de ses allures, avait su conserver une apparence de jeunesse très-prolongée, nous a raconté, il y a bien longtemps, qu'il avait assisté à la bataille de Leipzig et fait son entrée à Paris dans les rangs de l'armée Russe ; mais, plus tard, il ne parlait plus de cette histoire qui fixait son âge et contrariait ses calculs.

« Je n'en ai pas moins conservé le souvenir des peintures qu'il me fit de Paris à cette époque si cruellement mémorable, des impressions qu'il en avait reçues et d'un combat au sabre qu'il eut à minuit, rue de Valois près le Palais-Royal, vis à vis le n° 113, avec un sous-officier de ces fameux cosaques du Don qui ont laissé une si triste réputation chez nous, lequel cosaque lui disputait la conquête d'une nymphe du voisinage.

« — Cet homme était d'une taille effrayante et il aurait avalé, d'une seule bouchée, vingt cadets comme moi, disait le major Fraser ; mais, moitié ivresse, moitié respect de la hiérarchie militaire, il me laissa lui entailler la figure sans parer le coup et me fit la flatteuse politesse de tomber par terre avec un fracas retentissant.

« En 1827 Fraser revint de Russie en France, démissionnaire, avec une pension, le titre de major, et se montra aux Parisiens dans les accoutrements les plus excentriques.

Il vivait exactement entre la rue Lafitte et la rue de la Chaussée-d'Antin, entre Tortoni et le café de Foy ; occupant dans l'hôtel du marquis d'Hertfort un appartement dont le mobilier ne répondait pas au prix de la location ; un lit en fer, une carte de géographie, une peau d'ours, quelques livres, une riche collection de bottes et un petit baril de vin de Chypre garni d'un robinet à la disposition des visiteurs. C'était tout.

« Un jour que son lit était cassé, il acheta à prix réduit à un certain comte une bière dont celui-ci avait fait hommage à un de ses amis mourant, mais qui en était revenu. Et le major, qui avait des cauchemars, assurait que c'était la meilleure manière de se coucher, car on se trouvait ainsi très-bien emboîté et à l'abri des soubresauts et des chûtes nocturnes.

« Un jour lord Seymour, grand amateur de paris, paria avec le major qu'il ne pourrait pas, en trente-six heures, je crois, aller à Bruxelles et en revenir, à cheval sur un bidet de poste ; Fraser tint

le pari et le gagna. Une autrefois, il s'agissait d'aller à Compiègne, par le même moyen, et d'en revenir tous les jours, pendant six jours de suite ; chose encore acceptée et exécutée comme la première.

« C'était alors la mode de ces choses qu'on trouverait aujourd'hui des extravagances. C'était l'époque, où, au Jockey-Club, douze jeunes gens se trouvant réunis à table firent une poule réglée ainsi : — Chacun des assistants qui se marierait devrait donner dix mille francs. — Ce qui eut lieu : au bout de dix ans, un seul étant resté célibataire, les cent dix mille francs apportés successivement par chacun des joueurs lui furent comptés.

« Les archives du Jockey-Club fourmillent de paris singuliers engagés à cette même époque. Ainsi le comte de C.. V... paria que, monté sur un délicieux cheval anglais qu'il aimait beaucoup, il sauterait par dessus la table du Club toute servie ; mais madame de C... V..., informée de cet extravagant engagement, alla pendant la nuit dans l'écurie où était le cheval qui devait servir à l'accomplissement de cette belle prouesse et lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet.

« Un autre pariait que s'il se mariait il n'éprou-

verait aucune infortune conjugale pendant trois ans. Mais celui-là perdit son pari ; car avant dix-huit mois il fut obligé de se retirer en Russie pour éviter le ridicule.

« Deux sportsmen parièrent contre qui voudrait tenir qu'ils feraient monter leurs chevaux dans la salle de billard du Jockey-Club et joueraient à cheval une partie. Pari qui fut tenu et gagné.

« Au milieu de ces frivolités où il risquait son cou à chaque instant, le major Fraser donnait — qui le croirait? — le plus grand soin à la culture de son esprit : une rare et forte instruction historique, un goût remarquable pour le latin, une mémoire à réciter de suite et sans hésiter six odes d'Horace, le rattachèrent et le lièrent aux littérateurs de ce temps.

« Alfred de Musset me disait un jour : — Je ne peux pas faire mes choux gras du major Fraser parce qu'il est trop maigre ; mais que de moëlle !... »

« Quand Etienne Bequet et Romieu avaient un peu ou beaucoup trop bu ils allaient invariablement chercher Fraser qui, par complaisance ou par conviction, se mettait à leur unisson, et le trio savourait alors le plus singulier mélange de latinisme ou de grécisme à l'eau-de-vie. Et que de fois, à

jeûn, Jules Janin a échangé de l'Horace avec le major !

« Membre de tous les cercles de Paris, du Jockey-Club dont il était l'un des fondateurs, de l'*Union des arts, des Chemins de fer,* le bon Fraser n'apparaissait jamais devant une table de jeu. C'était dans les salons de lecture et dans les groupes de causeurs qu'on le rencontrait; lisant ou parlant dans toutes les langues de l'Europe qu'il maniait avec une pureté inouie, sans en excepter le Portugais ; et il avait payé bien cher pour le savoir, car, étant au service de don Miguel, il avait eu l'épaule fracassée par un éclat de biscaïen.

« Au bout de cette vie d'aventures, de mystères et d'éclats, de sports insensés et d'études transcendantes, de simplicité dans les manières et de bizarreries dans le costume, le major Fraser avait pris goût aux affaires industrielles, et, au moment où il mourut, succombant à une fièvre dont il avait pris le germe en Portugal, il était administrateur dans plusieurs lignes de chemin de fer. »

C'était en outre le plus excellent des hommes, ne refusant jamais un service, et vous obligeant avec tant de bonne grâce qu'on semblait lui avoir rendu

service à lui-même en lui procurant l'occasion de vous obliger.

Un de ses amis, le comte de C... V..., dont parle Nestor Roqueplan dans son article, avait eu une singulière aventure où il lui fut d'un grand secours.

Ce comte, qui était alors jeune et assez léger, avait eu maille à partir avec madame la comtesse, sa noble moitié, qui était jalouse; si bien que, de part et d'autre les amis envenimant la chose, il s'en suivit un procès dans lequel madame de C... V... demandait une séparation de corps et de biens.

Les avocats de madame avaient des preuves terribles contre monsieur. La chose était donc grave, d'autant que la fortune était fort mal partagée, puisque la première avait presque tout et le second presque rien.

Donc, le jugement allait être rendu contre le mari sans doute, quand on apprit que la comtesse venait d'être enlevée par lui.

La veille même du jour où devait être prononcé le jugement, en sortant vers la brune d'une maison qu'elle avait choisie pour refuge, la comtesse monta dans sa voiture, où elle trouva un homme enveloppé d'un grand manteau qui lui jeta un voile fort épais sur la tête pour étouffer ses cris; puis les chevaux

partirent avec la rapidité de la foudre et ne s'arrêtèrent que dehors Paris devant une maison très-isolée. Alors son ravisseur, aidé du cocher, l'emporta dans une salle à manger où un excellent dîner se trouvait servi : à l'éclat des lumières qui éclairaient cette salle, elle reconnut dans l'un le comte de C... V... son époux, dans l'autre, le faux cocher, le major Fraser.

Elle voulut se fâcher; mais elle finit par rire et tout se raccommoda.

C'était pourtant une femme vraiment charmante que la comtesse de C... V... et d'une finesse d'esprit remarquable. Ainsi, je ne sais à quelle occasion, un certain M. de B... se prit un jour de querelle avec son mari, querelle que le comte, dans un moment de vivacité, paya en coups de cravache, mais dont il n'était rien résulté autre chose; ce qui fit quelque peu scandale dans le monde, on le comprend.

Mais, comme M. de B... était fort riche et que, quand on est riche, on se croit tout permis, il laissa dire et n'en continua pas moins à faire le beau aux Champs-Elysées et au bois, monté sur un cheval superbe, portant une cravache du plus grand prix.

Ce qui faisait dire à la comtesse de C... V...

— Ce pauvre M. de B.. est comme saint Laurent; on le voit toujours tenant à la main l'instrument de son supplice...

A cette occasion, je me risque à avancer ici un fait qui va sans doute indigner contre moi toutes mes jeunes lectrices : c'est qu'autrefois les femmes du monde avaient beaucoup plus d'esprit qu'elles n'en ont aujourd'hui, et j'ajoute, comme preuve, que lors qu'on veut citer un bon mot on va maintenant le chercher dans les coulisses ou chez les *Madames* déclassées, tandis que, jadis, on les prenait tout simplement dans les salons.

Cela vient-il de ce que les femmes s'occupaient alors infiniment moins de leur toilette et qu'on s'occupait beaucoup plus d'elles? Je ne sais; mais tout en ignorant la cause de ce fait, je le constate avec tristesse, mais rien de plus.

Ainsi, sans sortir du salon de la place Vendôme, je vous montrerai madame J... une petite femme toute blonde, toute blanche et toute rose qui en revendrait à toutes les *Dorines* modernes, quoiqu'elle fût la femme d'un grave magistrat.

Un jour, entr'autres, elle alla pour convier à dîner une de ses amies qu'elle trouva plongée jusqu'au cou

dans les diables noirs et qui refusa l'invitation sous prétexte qu'elle était beaucoup trop triste pour vouloir prendre la moindre distraction.

— Venez toujours, ma chère, venez, lui dit-elle d'une voix insinuante, nous pleurerons au dessert.

Et vous comprenez qu'un bon éclat de rire chassa les diables noirs de la dame quand elle reçut cette réponse.

Une autre fois, — c'était après 1848, — on venait d'adopter le mot *rétrospectif* pour toutes choses; on disait les revues rétrospectives, les histoires rétrospectives, les opinions rétrospectives, etc., etc. La jeune femme dont je vous parle était, un matin, occupée avec une de ses amies à cacheter des lettres de faire part, je crois, quand tout-à-coup madame J... lui arrêta le bras en s'écriant :

— Que faites-vous, grand Dieu?...

— Eh bien ! je cachète la lettre que j'adresse à votre oncle, le général comte D...

— Avec un pain à cacheter jaune ! pensez-vous à ce que vous faites, malheureuse !... exclama de nouveau madame J...

— Mais, puisque sa femme est morte, qu'est-ce que cela fait ? répliqua en souriant celle à qui était adressée la réprimande.

— A la bonne heure, fit gravement madame J..., mais il est homme à prendre cela pour un pain à cacheter rétrospectif et à se fâcher.

Et les deux amies de rire comme deux folles.

Une autre dame du même salon, dame toute blonde et toute rose aussi, avait épousé par inclination un charmant capitaine d'artillerie qu'elle suivait en garnison.

Un jour, — c'était à Strasbourg, je crois, — comme elle traversait l'escalier qui séparait son appartement, elle vit monter quatre à quatre et venir vers elle un élégant officier de la même arme que son mari, lequel s'arrêta tout essoufflé en lui demandant :

— Le capitaine est-il chez lui ?

— Non monsieur, répondit celle-ci assez étonnée de ce qu'on lui parlait comme à une femme de chambre.

— Eh bien ! remettez-lui cette carte, je vous prie, dit le jeune homme en tirant de sa poche une petite carte satinée qu'il tendit vers madame ***

Celle-ci y jeta les yeux et y vit écrit S... duc D... ; alors elle se prit à dire avec un fin sourire :

— Veuillez, monsieur le duc, ajouter encore une autre carte à celle-ci ; il y en aura ainsi une pour moi...

Le jeune officier, qui était malgré tout un homme de tact et d'esprit, comprit la leçon qui lui était donnée si finement, s'excusa franchement, voulut absolument que madame *** consentît à le recevoir comme preuve de son pardon, et ils devinrent les meilleurs amis du monde.

Vous le voyez, tout cela était de l'esprit de bon aloi; et pourtant l'instruction des femmes, mais non leur éducation, était beaucoup moins soignée qu'aujourd'hui. Au commencement même de ce siècle, beaucoup savaient à peine l'orthographe, et pourtant les hommes étaient toujours auprès d'elles; tandis que maintenant qu'elles parlent l'anglais, l'italien, l'allemand, qu'elles improvisent en français, qu'elles lisent les livres les plus sérieux, les hommes les laissent pour se réunir dans des endroits où elles ne peuvent pas aller, prouvant ainsi aux femmes qu'ils ne leur demandent pas de partager leurs travaux, mais de les en distraire; en un mot, que l'instruction chez elles c'est le luxe, tandis que le nécessaire c'est la grâce, la gentillesse et l'amabilité que rien ne remplace.

Voilà ce que disait sans cesse la vieille baronne de V..., qu'une de mes amies prétendait être une femme de la cour de Marie-Antoinette oubliée par

le bon Dieu dans une armoire. Elle avait pris très-franchement son parti de vieillir et ne se croyait pas obligée d'expier par une pruderie malveillante les plaisirs qui, au dire de quelques personnes sans charité, avaient brillé d'un éclat un peu profane ; elle n'était d'aucune confrérie, on ne la voyait à la messe que le dimanche, et le nom de son confesseur restait inconnu ; aussi passait-elle pour un esprit fort dans la société un peu collet-monté où son nom et son rang l'avaient classée ; c'est pourquoi elle se trouvait très-heureuse quand elle faisait quelque fugue sur un terrain neutre comme celui du salon de la place Vendôme.

Elle avait une façon tout à fait à elle d'arranger les choses.

— Il y a dans le monde, disait-elle, deux espèces qui se font la guerre sans repos ni trève, qui se haïssent, qui se méprisent et qui se feront la guerre éternellement, malgré les lois, les chartes et les libertés : eh bien, savez-vous quels sont ces éternels rivaux ?

— Ce sont les bons et les mauvais ? disait l'une.

— Les grands et les petits ? disait une autre.

— Les forts et les faibles ? s'écriait celle-ci.

— Les dupes et les fripons ? exclamait celle-là.

— Du tout, du tout, faisait la baronne grave-

ment : ce sont ceux qui se lavent les mains, et ceux qui ne se les lavent pas. Toute la question de l'avenir est là.

Elle avait une belle-fille charmante et qu'elle amenait toujours avec elle ; ce qui était une preuve de son esprit, disait le docteur Véron, lequel en ce moment était un très-petit personnage car il était, devinez quoi ?... il était le Médecin inspecteur des tableaux du Louvre.

Et ce que je vous dis là n'est point un conte, mais bel et bien une histoire véritable.

Sous la Restauration, il obtint ses entrées au Musée et à l'Opéra, en qualité de *Médecin inspecteur des tableaux du Louvre* ; je ne sais pas s'il leur tâtait le pouls avec un plumeau, car je ne l'ai jamais vu dans l'exercice de ses nobles fonctions, mais ce qu'il y a de certain, dit-on, puisque ce peut être constaté par le livre des entrées de l'Opéra, livre conservé aux archives du théâtre, c'est que M. Véron s'y trouve inscrit tout au long avec le singulier titre que je viens de vous dire.

Mais, revenons à la belle-fille de la baronne.

C'était une charmante jeune femme, bonne au delà du possible, quoi qu'elle fût la fille de la comtesse d'Apremont. On ne pouvait mieux comparer sa

mère qu'à ces fées malfaisantes qui, dans les contes bleus, ensorcèlent toujours les princes nouveaux-nés, car elle ne se plaisait qu'au mal. « Telle mère, telle fille, » dit-on souvent; mais ici c'était tout le contraire; et le comte de Viel Castel, leur cousin, prétendait que l'enfant devait avoir été changée en nourrice...

Voulez-vous que je vous raconte un trait pris au hasard dans la vie de la jeune baronne de V.... pour vous prouver la bonté de son cœur?

Un jour de décembre, on allait tirer dans l'hôtel du comte de Castellanne, une grande loterie d'objets d'art, de bijoux, de choses de grand prix enfin, organisée pour je ne sais quelle infortune; les billets étaient à vingt francs et on en avait placé partout.

Comme la voiture de la jeune baronne venait de s'arrêter devant l'hôtel Castellane, une pauvre malheureuse, regardant avec des yeux attristés passer devant elle les belles jeunes femmes richement vêtues pour lesquelles le tirage au sort était une fête, attira ses regards autant par son air maladif que par le maigre baby qu'elle tenait entre ses bras et sur lequel elle laissait tomber de temps en temps un sourire plein de larmes.

— Mon Dieu, ma bonne femme, est-ce que cet enfant est à vous? demanda la baronne avec une émotion pleine d'intérêt.

— Oui madame, répondit la pauvresse, toute surprise de voir qu'une aussi belle dame daignait l'interroger.

— Alors comment pouvez-vous l'exposer ainsi au froid dans un âge aussi tendre? fit l'excellente femme.

— Hélas! madame, c'est que je ne peux le chauffer nulle part, puisqu'il n'y a pas de feu chez nous, dit la pauvre femme avec embarras.

La baronne comprit aussitôt qu'elle avait devant elle une de ces misères honteuses, muettes et isolées, qui sont si cruelles, et son cœur généreux se sentit ému du doux sentiment de la charité. Elle porta vivement la main à sa poche pour y prendre sa bourse, mais hélas! elle l'avait oubliée : d'abord elle resta un moment attérée et s'écria avec une impatience d'enfant :

— Mon Dieu!... mon Dieu!... je n'ai pas sur moi une obole.

— Je ne demande pas l'aumône, madame, fit la pauvre femme avec une humble et triste dignité.

— Mais je veux vous donner, moi, sinon pour vous, au moins pour votre enfant, dit la jeune baronne avec un sourire de douce sympathie... Ah! mais j'y pense, ajouta-t-elle gaiement ; et si c'est une singulière idée, elle ne peut pas être mauvaise puisqu'elle me vient du cœur ; tenez prenez ceci : et elle tendait un papier à la pauvre femme qui la regardait toute surprise en disant :

— Qu'est-ce donc que cela, madame?

— C'est mon billet pour la loterie qui va se tirer tout à l'heure. Dieu, qui nous voit, vous bénira peut-être en vous faisant gagner un gros lot, répondit la baronne.

Et prenant la pauvre femme par la main elle la fit entrer avec elle dans l'aristocratique demeure du comte de Castellanne et la plaça au milieu de la foule élégante qui l'encombrait en ce moment.

Le tirage commença bientôt et ce fut une suite d'émotions difficiles à exprimer, car il y là avait plusieurs lots dignes d'être enviés même par les plus riches; aussi tous les cœurs battaient d'anxiété, toutes les oreilles étaient attentives, et, à mesure que chaque numéro était prononcé, on voyait sortir des groupes une figure rieuse et empourprée, toute joyeuse de son bonheur. C'était à la fois le spectacle

le plus charmant et le plus amusant qu'il fût possible de désirer.

Tout à coup, un grave silence d'attente régna sur toute l'assemblée; il s'agissait du gros lot : c'était un bracelet enrichi de diamants et d'un grand prix donné par une princesse étrangère; puis, à l'appel du numéro, un léger tumulte eut lieu et on vit de jolies dames pousser en avant une pauvre créature, misérablement vêtue et toute honteuse de se trouver en si belle compagnie.

— Mais allez donc.... allez donc.... lui disait-on en riant.

— Où voulez-vous que j'aille, mesdames?... répondait celle-ci en reculant au lieu d'avancer.

— Chercher ce que vous avez gagné.... répliquait-on ; ne voyez-vous pas que le numéro appelé est entre vos mains ?

La naïve créature ne pouvait s'en douter... elle ne savait pas lire.

Au bout de quelques instants elle revient toute tremblante, sans savoir encore si c'était de joie ou de terreur, tenant entre ses mains le riche bijou qu'on venait de lui remettre.

La baronne l'accueillit en souriant, car c'était sa protégée; le billet de la charité avait eu le gros lot.

— Cette fois l'aveugle fortune a été intelligente, disait la charmante femme au comble de la joie, et sans songer que ce riche bracelet lui serait tombé en partage si elle n'avait pas donné son billet.

— Elle a peut-être, pour vous voir, levé un coin de son bandeau, lui dit fort galamment le comte de Castellanne qui, une fois la principale loterie tirée, permit de remettre encore en loterie le bracelet que venait de gagner la pauvre femme ; cela lui fournit une somme assez ronde pour lui permettre de prendre un petit établissement dans lequel elle prospéra.

Ce fut Madame Martin (du Nord) la femme du ministre de la justice, qui cette fois le gagna.

— C'est peut-être la première fois, dit un courtisan, assez haut pour être entendu de Madame Martin, que la justice et la fortune se trouvent d'accord.

Le mot est joli !... que vous en semble? — aussi valut-il une place de juge-de-paix à son auteur. Qu'on dise encore que l'esprit ne sert à rien qu'à faire des sottises !...

M. le comte Horace de Viel Castel, était, comme je vous l'ai dit, un des proches parents de la baronne et l'accompagnait souvent aux soirées de la place Vendôme où il était toujours accueilli avec joie,

car c'était un homme charmant que le comte! Moitié artiste, moitié gentilhomme, il avait pris les qualités de ces deux classes ; il dessinait à merveille, il sculptait à ravir, il faisait des missels aussi beaux que ceux faits par les Bénédictins au moyen-âge. Sa mère, fille de la sœur du grand tribun, la marquise de Ripaire, était la propre nièce de Mirabeau ; par son mariage, il s'était allié à la maison de Praslin, sur la famille desquels je lui ai entendu raconter ce fait assez peu connu.

Madame la duchesse douairière de Praslin était une sainte martyre ; perclue de ses membres et aveugle, elle habitait, avec une dame de compagnie qui lui était très-dévouée, un grand hôtel du faubourg Saint-Germain et ne vivait que pour Dieu et pour son fils qu'elle adorait. Quand arriva la terrible catastrophe que chacun connait, on comprit que la connaissance de la vérité la tuerait sur le coup. Il était très-facile de la lui cacher puisqu'elle ne sortait jamais et ne recevait absolument personne autre que quelques vieux amis et quelques parents fort proches.

On lui annonça alors la mort de sa belle-fille et de son fils comme une chose cruelle, mais naturelle, lui disant que l'un et l'autre avaient succombé à une

attaque de choléra en deux ou trois jours. Elle les pleura donc sans amertume et conserva l'espérance de les revoir au ciel ; ce qui rendit sa mort heureuse puisqu'elle mourut dans son erreur.

M. de Viel Castel était dans le monde un observateur dangereux, car il se mettait sans cesse à la recherche de ces drames imprudents qui se jouent dans la confusion d'une soirée et qui échappent au vulgaire, mais que dépistent toujours avec une perspicacité infaillible les vieilles filles, les demoiselles bossues, les dames qui ne sont pas belles, celles-là surtout qui ne le sont plus, en un mot toutes les femmes mises à la réforme par la passion, et par conséquent embrigadées de force dans la gendarmerie de la vertu, comme disait si plaisamment Charles de Bernard.

Mais ce n'était pas pour les raconter, ni pour en bavarder que M. de Viel Castel cherchait les drames dans le monde, c'était pour les écrire, ce qui était bien plus grave encore! Heureusement que ses portraits n'étaient pas ressemblants, et le faubourg Saint Germain lui-même, dont il faisait partie pourtant, n'a pas mieux été représenté par lui que le reste. Si vous entrez dans un des salons dont parlent ses livres vous y trouvez le monde tel qu'il est partout;

ce sont des femmes oisives et futiles, et des jeunes gens plus futiles et plus oisifs encore ; mais rien d'exceptionnel ni de caractéristique.

Pourtant, ayant la prétention de se poser en peintre ordinaire du noble faubourg, il fallait étudier son modèle sur nature et non prendre, un peu à droite, un peu à gauche, tout ce qui lui tombait sous la main.

Madame de Viel Castel portait noblement, elle aussi, les perles aristocratiques de sa race et elle a donné un touchant exemple d'amour filial qui mérite d'être cité.

Sa mère fit une maladie si grave qu'on n'attendait plus que son dernier soupir ; la pauvre enfant, au désespoir, se jeta à genoux, et fit vœu, si Dieu consentait à lui rendre sa mère, de renoncer pour toujours aux plaisirs de son âge en n'allant jamais, ni au bal, ni au théâtre. La chère malade fut guérie et, bien que Dieu la lui ait reprise depuis, elle continue à tenir religieusement sa parole.

La seule chose, je crois, dont monsieur de Viel Castel avait horreur, lui si bon et si doux d'ordinaire, c'était de ces phrases toutes faites que l'on vous sert à tout propos. Il leur faisait une guerre à outrance ;

et quand il entendait dire, ce qui se répète sans cesse, que l'*esprit court les rues*.

— Il court donc bien vite qu'on l'attrape si rarement ! répliquait-il avec humeur.

Et il avait bien raison ! Demandez plutôt à ceux qui en achètent et surtout à ceux qui en vendent.

Une femme, alors célèbre, mais qui aujourd'hui est oubliée, — tout passe si vite en France ! — madame de Marchangy, se montrait quelquefois aussi dans le salon de la place Vendôme, mais trop rarement au gré de ceux qui la rencontraient; il est impossible d'être plus gracieusement aimable, plus bienveillante et plus spirituellement bonne que ne l'était la noble madame de Marchangy. C'est son mari, alors avocat général, que Béranger se permit de tourner en ridicule dans une de ses chansons, sans se préoccuper si celui dont il faisait ainsi litière était un homme de talent, de mérite et doué d'un cœur noble et généreux. Son nom, entouré de vénération par l'estime publique, fut une gloire dans la magistrature et dans les lettres aussi, car le comte de Marchangy était auteur; on lui doit *Tristan le voyageur* et la *Gaule poëtique*, deux ouvrages qui eurent un succès immense lors de leur apparition.

« *Toutes les femmes sont nées poëtes,* » disait Alfred de Vigny et sans doute monsieur de Marchangy avait reconnu cette vérité chez la sienne car il n'écrivait jamais rien sans la consulter ; on dit même qu'elle fut quelque peu la collaboratrice, non du magistrat, mais de l'auteur. Elle ne s'en flatta jamais et on lui en sut un gré extrême, car ce qu'on redoute le plus chez les femmes c'est l'azur de leurs bas : or, madame de Marchangy avait doublement à se faire pardonner par des rivales, son talent d'abord , puis la passion profonde qu'elle avait inspirée à Millevoye, le poëte aux doux accents.

Heureusement, elle n'était pas jolie ; c'est ce qui l'aida sans doute à conquérir la bienveillance générale ; car, à peine eut-elle ouvert sa maison qu'elle devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait à Paris de gens distingués par la naissance, le rang et l'esprit : ses réunions ressemblaient un peu, moins l'exagération et l'afféterie, à celles de l'hôtel Rambouillet ; c'étaient des bureaux d'esprit, dont le jugement était respecté dans un grand nombre de salons comme les décrets d'une cour suprême.

L'aimable comtesse avait un seul tort, celui de se faire escorter partout par une certaine cousine, femme sans reproche et sans peur, qui se regardait

aussitôt comme la reine des salons qu'elle voulait bien honorer de sa présence; c'était une femme de quarante ans qui en avançait trente et se posait en Minerve au physique et au moral.

Elle avait épousé un grand seigneur russe assez proche parent de madame la comtesse de Circourt et avait fini par trouver, je ne sais comment, le moyen de se faire reconnaître dans un certain monde comme l'arbitre du goût, le juge des réputations, en un mot pour la vertu à la mode.

Sa parente, madame de Circourt, appartenait à une maison noble de Russie, les Klustine et, par inclination, épousa le comte de Circourt, dont tout le monde connaît l'érudition inépuisable et la parfaite affabilité. Victime d'un terrible accident, il y a quelque dix ans, elle ne pouvait plus se mouvoir et devait attendre chez elle des amis qui ne lui ont jamais fait défaut et dont les rangs, au contraire, grossissaient incessamment. Depuis nombre d'années elle avait tous les jours un cercle également choisi, quoique sans cesse renouvelé, qu'elle charmait par une grâce exquise, une causerie toujours aimable, un accueil sympathique, un mot affectueux sans pouvoir faire d'autre mouvement que tendre la main à ceux qui entraient : elle voyait ainsi passer

tout ce que la société parisienne renfermait de membres distingués. C'était un salon neutre, d'où la politique était bannie, où l'on causait avec une entière indépendance, une sécurité absolue, où toutes les fractions sociales se ressemblaient. Peu d'étrangers venaient à Paris sans se faire présenter chez madame la comtesse de Circourt qui, depuis la mort de son amie, madame Swetchine, avait hérité d'une grande partie des intimes de ce dernier salon

Madame de Circourt était instruite sans être savante : elle lisait prodigieusement, mais seulement les livres qu'on lui offrait; elle en causait d'une façon charmante, et très-souvent tout se taisait dans ce petit salon sobrement orné, doucement éclairé, rempli de fleurs, pour bien écouter la voix un peu affaiblie de la comtesse qui appréciait avec un tact exquis les hommes et leurs œuvres.

Mais, que nous voilà loin du salon de la place Vendôme, où il est grand temps que nous revenions un peu car la réunion y est brillante et animée ! Mêlons-nous au premier groupe. C'est la comtesse de Flahault, non notre charmant auteur français, mais sa belle-fille, lady Margaret Elphenstone, qui tient le dé de la conversation ; et quoi qu'anglaise, elle le fait marcher à ravir.

Lady Margaret qui n'avait pas hérité de la haine que l'amiral Keit, son père, avait pour Bonaparte, et dont il donna tant de preuves durant sa vie politique et militaire, causa au noble lord un des plus grands chagrins domestiques qu'un père puisse éprouver, en se mariant sans son consentement à un aide-de-camp de l'Empereur. Lady Margaret avait vingt-sept ans quand le général de Flahault vint chercher un asile en Angleterre, brillant de la double auréole de la gloire et de la proscription.

M. de Flahault, simple gentilhomme français, était le fils de cette charmante femme de beaucoup d'esprit qui, sous le nom de madame de Flahault et de madame de Souza, a composé de petits romans pleins de grâce, d'esprit et de sentiment ; elle était fort amie de M. de Talleyrand, et l'on peut presque dire que le jeune Charles de Flahault a fait ses premiers exercices de cavalerie à califourchon sur la béquille du grand diplomate

Quelques années après il prit du service, fut aide-de-camp de Murat, et, plus tard, du prince de Neufchâtel. Si la carrière de M. de Flahault n'a pas été éclatante, elle a du moins été honorable, et quelques actions assez brillantes justifient son titre de général de division et de grand-officier de la

Légion-d'honneur. Ses fonctions d'aide-de-camp de l'Empereur lui ont valu une sorte de réputation militaire dans l'armée, et sa longue commensalité chez M. de Talleyrand le fait passer dans le corps diplomatique pour un homme politique.

Mais, pour arriver au voyage que M. de Flahault fit en Angleterre et qui fut l'occasion de son mariage avec l'héritière de la pairie d'Elphenstone, il est indispensable de dire que l'aide-de-camp de Napoléon suivit, en 1814, la nouvelle fortune de M. de Talleyrand et adhéra à la déchéance de son ancien maître ; il répudia sa baronnie de l'Empire pour reprendre sa couronne de comte de l'ancien régime, et il plaça à sa boutonnière la croix de Saint-Louis, à côté de ses décorations impériales. Les Cent-Jours le revirent auprès de l'Empereur qui oublia son ingratitude, et le nomma pair en 1815. Après la seconde Restauration, M. de Flahault dut à M de Talleyrand de ne pas être sur la liste des 22 ; on mit à sa place le colonel Marbot. M. de Flahault quitta cependant la France et alla grossir le nombre des fidèles qui se groupaient au château de Prégny, en Suisse, autour de la reine Hortense qui était le ministre dirigeant de ce petit Coblentz bonapartiste. Il suivit la reine de Hollande à Aix, en Savoie, où

le roi de Sardaigne lui fit l'honneur de le croire dangereux, et lui rendit le service de l'éloigner de ses états. C'est à cette époque que M. de Flahault se retira en Angleterre, où il parvint à se soustraire aux conséquences de l'*allien-bill* en se faisant naturaliser Anglais, après avoir placé quelques fonds dans la banque d'Ecosse, usant ainsi du bénéfice d'une ancienne loi presque tombée en désuétude et que le Parlement se hâta bien vite d'abroger pour n'en être plus la dupe.

L'opposition bonapartiste anglaise adopta M. de Flahault comme un des martyrs de la Restauration; lady Holland se fit son Mentor, et la Minerve britannique ouvrit à ce nouveau Télémaque les portes des bals aristocratiques d'Almack, où commença cette séduction puissante qui devait amener une pairesse d'Angleterre à la cour de Louis-Philippe. Lady Margaret ne put pas plus résister à M. de Flahault, que lady Hamilton n'avait résisté au chevalier de Grammont, et lady Barymore au duc de Lauzun : il y a une fascination irrésistible qu'exerce l'œil d'un gentilhomme français sur le cœur d'une Anglaise, fascination qui se termine toujours par la perte de son âme. L'incendie fit des progrès rapides dans le cœur de lady Margaret: les filles mûres pour

le mariage, dont parle Virgile, sont encore plus incandescentes que les veuves mêmes; aussi, malgré les répugnances paternelles, la majorité venant en aide au contrat et constatant que lady Margaret-Mercer Elphenstone était, comme la dame de Vertallure, *fille de tous ses droits usante et jouissante,* le mariage fut conclu en dépit de l'opposition du vieil amiral. Par rancune, lord Keit déshérita sa fille et ne lui laissa que le schelling que la loi oblige le père à laisser à l'enfant exhérédé, et qui doit lui servir, selon le proverbe anglais, à acheter une corde pour se pendre de regret, ce qui justifie la devise un peu obscure des armes de la famille d'Elphenstone : *Cause caused it.*

Lady Margaret, devenue comtesse de Flahault, se crut obligée de devenir en même temps une femme politique ; elle passait pour très-active, très-remuante et très-habile dans les intrigues de salon ; elle jouissait d'une réputation de femme d'esprit dans le Grosvenor-Square, dans St-James-Square, et surtout à Carlton-House ; alors elle se jeta à corps perdu dans les relations diplomatiques, devint l'amie intime de madame de Lieven, alors femme de l'ambassadeur de Russie à Londres, et de la comtesse Bourke, femme du ministre de Danemark.

Elle admit aussi dans son petit sanhédrin politique lady Oxford et madame Hutsckinson.

La haine des Bourbons n'était pas implacable; aussi M. de Flahault eut-il la permission de rentrer en France avec sa femme, qui fut admise dans le société intime de l'hôtel de la rue Saint-Florentin. M. de Flahault avait renoncé à être un homme politique, Madame de Flahaut se chargea de ce rôle : elle entretint des correspondances très-actives avec Madame de Lieven, et retrouva à Paris son amie, la comtesse Bourke. Elle fut réduite, les dernières années de la Restauration, à une vie de coterie, d'opposition, et la révolution de Juillet la trouva toute disposée à meubler un des fauteuils du Palais-Royal, où elle fut accueillie avec empressement.

Madame de Flahault qui n'a jamais eu la prétention d'être une jolie femme, a mérité la réputation de femme d'esprit : les personnes de sa société ont eu à se plaindre de l'amertume de ses plaisanteries, des traits malins de sa conversation et des caprices de son imagination; mais seulement avant 1830, car depuis elle avait renoncé dans la nouvelle cour à ces petites perfidies de la Restauration ; si bien qu'elle fut citée pour la bonté de son caractère, la tolérance de ses opinions, l'indulgence de ses juge-

ments : alors elle trouvait tout parfait, hommes et choses ; si bien que la reine Marie-Amélie l'avait surnommée familièrement la *bonne dame Marguerite.*

Madame Boscari de Villeplaine, en femme d'esprit, donnait fort bien la réplique à toutes ces aimables causeuses ; aussi les soirées intimes eussent-elles été aussi suivies que les soirées priées si la maîtresse de la maison eut consenti à ouvrir toutes grandes ses portes ; mais elle résista toujours et sut conserver à son intimité ce charme du petit nombre qui, dans un certain monde, donne tant de prix à une soirée.

Mais l'âge et les infirmités arrivèrent, alors Madame Boscari supprima les grandes réceptions ; puis, un jour, les portes de l'hôtel de la place Vendôme se fermèrent complètement. La mort y était entrée...

LE SALON

DE MADAME ORFILA

LE SALON

DE MADAME ORFILA

Le salon de madame Orfila, qui vient de se fermer il y a peu de mois seulement, est resté ouvert et suivi sous trois règnes différents ; sous celui de Charles X, sous celui de Louis-Philippe et sous le dernier Empire. Pour un artiste, s'y faire entendre était regardé comme un brevet de capacité, aussi chacun à l'envi sollicitait-il cette faveur que tous n'obtenaient pas, car le caprice dirigeait quelque fois les arrêts de la maîtresse de ce salon célèbre.

Madame Orfila était une petite femme brune, sèche, trottant menu, grouillante et remuante ; il lui fallait du bruit et du plaisir à tout prix. Fort recherchée dans le monde à cause de son beau

talent, elle formait, avec la comtesse de Sparre et la comtesse Merlin, le plus délicieux trio chantant qu'on pût entendre ; elle commença d'abord par aller tous les soirs dans le monde; puis, peu à peu, elle arriva avec beaucoup d'adresse à attirer le monde chez elle, ce qui n'était pas chose facile, demeurant rue Saint-André-des-Arts. Mais quand la vogue s'en mêle, rien n'y fait; et, se faire inviter chez madame Orfila devint une vraie toquade.

Elle jouait la comédie à ravir ; aussi, tant qu'elle resta jeune ou à peu près, jouait-on souvent la comédie chez elle ; ce goût était alors une nouveauté et causait un sensible plaisir aux invités assez heureux pour être admis ces jours-là.

Je me souviens d'avoir vu jouer à madame Orfila le rôle de madame *Pinchon*, dans *le Mariage de raison*, de Scribe; et Jenny Vertpré, qui avait créé ce rôle au Gymnase avec un immense succès, ne le jouait pas mieux. Il est vrai que madame Orfila avait demandé des leçons à cette charmante actrice et qu'elle parvint à l'imiter à ravir.

D'abord le salon Orfila fut un peu aristocratique; car le faubourg Saint-Germain, *qui se trouvait à sa porte*, ne dédaigna pas de se montrer chez elle parce qu'on y entendait de l'excellente musique ;

elle dût aussi cette sorte de faveur à sa liaison avec madame la comtesse d'Appony, l'ambassadrice d'Autriche alors, femme qui savait unir la grâce de l'esprit à la gravité d'une position importante, et qui conduisait toujours avec elle, comme satellites, le comte de Modène, le baron de Meyendorff, enfin une pléïade de gentilshommes rapportant chez nous l'esprit français que les émigrés avaient emporté chez eux.

Mais, malheureusement pour elle, madame Orfila ne prit pas le deuil de Charles X, quand ce roi mourut en exil; alors elle fut mise à l'index dans le noble faubourg qu'elle ne put jamais plus ramener.

Et elle eut doublement tort, puisqu'il devint tout à fait de genre de prendre ce deuil, même de l'autre côté de la Seine; car lorsque ce pauvre roi fut mort on commença à lui rendre justice et on comprit que ses fautes, si sévèrement punies, tenaient bien plus à ses qualités qui n'étaient plus de notre époque, qu'à ses défauts. Mais ce prince était resté trop longtemps loin de France pour savoir que chez nous les vertus sont comme les habits ; pour plaire elles doivent être à la mode.

Le bon Charles X avait la stupidité de vouloir régner, sous prétexte qu'il était roi, et jamais on

ne put lui faire comprendre que, comme Sganarelle, la révolution avait changé tout cela. C'est-à-dire qu'au lieu que ce soit le peuple qui dut tâcher de lui plaire, c'était lui qui devait s'efforcer de plaire au peuple, puisque, au lieu de pouvoir envoyer ses sujets turbulents à la Bastille, le monarque pouvait être mis à la porte par ces mêmes sujets, si ceux-ci n'en étaient pas contents.

Ce qui faisait qu'une femme d'esprit appelait l'Angleterre « la Bastille des rois. »

Ce fut sans doute pour plaire à la camarilla de Louis-Philippe que madame Orfila imita la cour de ce roi qui ne prit pas le deuil non plus, et cela bien contrairement au désir de Marie-Amélie qui fit tous ses efforts pour qu'il en fût autrement. Aussi, Dieu sait ce que cette pauvre reine souffrit de la levée de boucliers qui eut lieu contre le roi son époux à cette occasion.

Que voulez-vous ! il y a toujours un peu de la femme, même sous la sainte ; et, quoique Napolitaine, elle était devenue assez Française pour tenir beaucoup à la politique des salons.

Madame Orfila fit semblant de rire de la reculade de l'aristocratie, mais elle en souffrit, et pour se consoler se lança plus que jamais dans la société

des artistes. Excellente musicienne elle-même, elle jugeait l'art mieux que personne. C'est elle qui fit sur les pianistes cette définition plaisante, que l'on a prêtée à madame de Girardin parce que l'on ne prête qu'aux riches :

Thalberg est un roi.

Litz est un prophète.

Chopin est un poëte.

Hertz est un avocat.

Kalkbrenner est un ménestrel.

Dœhler est un pianiste.

Madame Pleyel est une sybille.

Du reste, madame Orfila ne se gênait pas beaucoup avec ses hôtes. Quand elle voulait aller soit aux Tuileries, soit à quelque autre soirée, elle leur disait en souriant à la façon de Polichinelle :

— Je ne peux vous garder que jusqu'à minuit, mes enfants, après cela je suis prise ; dépêchons-nous donc de nous amuser.

Et on s'amusait en effet, ce qui faisait que chacun voulait y venir.

Quant à monsieur Orfila, qui, tout en étant un fort bon musicien, était surtout un homme de science, il s'occupait très-peu des invités de sa femme ; pourvu qu'il eut son whist il était content.

Il avait même été dans son jeune temps un des principaux élèves du sage Poppo, un des violonistes les plus célèbres de la fin du dernier siècle.

Se trouvant à Paris en 1793, ce même Poppo fut appelé au Comité de salut public comme suspect, et on lui fit subir l'interrogatoire suivant :

— Votre nom ?

— Poppo.

— Votre profession ?

— Je joue du violon.

— Que faisiez-vous du temps du tyran ?

— Je jouais du violon.

— Que faites-vous maintenant ?

— Je joue du violon.

— Et que ferez-vous pour la Nation ?

— Je jouerai du violon.

Et, chose extraordinaire, Poppo fut acquitté.

N'avais-je pas raison de l'appeler *sage*, lui dont l'art était toute la vie et qui s'y consacrait entièrement. Certes, les révolutions ne seraient pas dangereuses, ou pour mieux dire, il n'y aurait pas de révolutions si chacun, à son exemple, ne songeait qu'à faire son affaire sans aspirer à faire celles de l'État.

Monsieur Orfila était bon, et je crois que le seul

homme pour lequel il eut de la haine fut Raspail. Aussi celui-ci, qui le lui rendait bien, quand il fut appelé dans le procès Lafarge, démentit de point en point tout ce que monsieur Orfila avait affirmé, et le pauvre docteur devenait furieux quand il entendait chanter la complainte qu'on fit sur ce procès célèbre, et dans laquelle il était dit, bien plutôt pour servir la rime que pour rendre justice à la raison.

« Et quand Raspail arriva
« Monsieur Orfila, fila... »

Madame Orfila avait commencé à rouvrir son salon vers la fin de la Restauration, au moment où les anciens noms et les anciennes familles brillaient du plus vif éclat, grâce au milliard de l'indemnité ; mais le salon de la rue Saint-André des-Arts ne devint véritablement lui-même que sous le gouvernement de Juillet, et encore vers la fin, alors que la maîtresse du logis commença à moins aller dans le monde et qu'elle ouvrit les portes de sa maison, aussi bien à Passy durant l'été que pendant l'hiver dans le quartier latin.

Il vint un moment surtout où les *lions* l'adoptèrent, parce qu'il était dirigé alors par le prince Beljoïoso, mélomane s'il en fut. C'était du reste le

temps où les Italiens s'étaient réfugiés à l'Odéon, et il était devenu du meilleur genre de se montrer dans le salon Orfila.

Le prince Beljoïoso, dont on a tant parlé de toutes façons, était un charmant homme, comme physique et comme manières ; il joignait les grâces italiennes à l'esprit français et chantait comme un véritable artiste. A cette époque il partageait avec lord Seymour le privilége de faire beaucoup parler de lui, et comme c'était aussi l'époque où les mystifications étaient à la mode, ce fut le prince piémontais qui, avec le comte D... son seïde, en fit une telle à ce pauvre monsieur Duponchel qu'elle occupa toutes les langues au moins durant une semaine.

Monsieur Duponchel était alors le directeur de l'Opéra : à ce moment, mademoiselle Taglioni, qui avait eu des difficultés avec l'administration et qui recevait les offres les plus brillantes de la Russie, venait de rompre son engagement, au grand mécontentement du public et en particulier de *la loge infernale,* loge toute-puissante qui se composait de tous les *lions* et de tous les *lionceaux* ayant alors une réputation quelconque d'élégance.

Or, avant de partir, la célèbre danseuse voulut donner une représentation d'adieu, à son bénéfice,

tout naturellement ; tout Paris s'efforça d'y assister, même la reine Marie-Amélie, par extraordinaire; et ce fut la dernière fois que la pauvre femme se montra au théâtre ; car cette soirée se termina pour elle de la façon la plus tragique et lui frappa profondément l'esprit. Voilà ce qui eut lieu.

Au moment où la sylphide fut acclamée par le public avec enthousiasme, une voix sortit de la loge infernale en proférant ce cri sanguinaire : la tête de Duponchel ! la tête de Duponchel !

C'était, vous l'avouerez, une plaisanterie d'assez mauvais goût : Marie-Amélie en fut si vivement impressionnée qu'elle faillit s'évanouir et dût quitter la salle au plus vite. Un des nombreux assassins du roi, — car sous Louis-Philippe on ne parlait que des gens qui voulaient le tuer — un des assassins du roi, dis-je, ayant été condamné à mort la veille ou peu de jours avant, cette plaisanterie de tête coupée à côté de cette autre qui devait être tranchée sérieusement avait toute bouleversé et toute effrayé la pauvre reine.

On vint donc prier l'avant-scène, aussi tyrannique que puissante, de cesser ces démonstrations qui avaient eu de si tristes conséquences ; ces Messieurs cédèrent, mais en se promettant de prendre

leur revanche sur Duponchel ; ce qu'ils firent en effet.

Le lendemain, vers onze heures, des employés des pompes funèbres vinrent tendre de draperies funèbres la façade de l'Opéra qui donne sur la rue Drouot ; c'était là que demeurait le directeur. Puis, après avoir dressé le catafalque entouré de cierges qu'ils allumèrent, ces employés funèbres entrèrent dans la cour pour s'informer où ils devaient prendre le corps du défunt.

En ce moment-là, monsieur Duponchel sortait justement de chez lui et ce fut à lui qu'ils s'adressèrent.

— Voulez-vous bien nous dire, monsieur, où nous devons prendre le corps ? lui demandèrent-ils respectueusement.

— Quel corps ? fit monsieur Duponchel qui, montant alors un ballet nouveau, ne pensait qu'à ses escadrons de danseuses.

— Le corps de monsieur Duponchel, que l'on doit enterrer à midi, firent sur le même ton les valets de la mort.

— On doit m'enterrer à midi ! s'écrie monsieur Duponchel en bondissant d'horreur.

Les hommes des pompes funèbres crurent qu'ils

avaient affaire à un fou, et voulurent s'éloigner ; mais le directeur les retint vivement.

— Voyons, expliquez-vous, dit-il, qui venez-vous chercher pour enterrer ?

— Eh bien ! ne vous fâchez pas, mon brave homme ; c'est pas vous, c'est monsieur Duponchel, le directeur de l'Opéra qui est défunt, répondit l'un d'eux de sa voix la plus douce.

— Mais, malheureux ! Monsieur Duponchel... le directeur de l'Opéra... c'est moi ! s'écria plus fort encore le pauvre homme d'une voix haletante.

A ce moment, un ami de Duponchel arriva et resta stupéfait en le voyant.

— Comment !... c'est toi !... balbutia-t-il, tu n'es donc pas mort...

En parlant ainsi il déploya une grande lettre de faire-part, bordée de noir, qui avait été déposée chez son concierge le matin même pour le prier d'assister au convoi, service et enterrement de monsieur Duponchel, directeur de l'Opéra...

Pendant cette explication, la cour s'était à peu près remplie de gens vêtus de noir qui venaient également pour rendre les derniers devoirs au défunt bien vivant, qui n'avait pas la moindre envie de partir pour l'autre monde.

Monsieur Duponchel était homme d'esprit aussi, il devina promptement d'où venait cette méchante plaisanterie et prit le parti d'en rire ; chose qui, tout naturellement, mit les rieurs de son côté. Il en fut bien récompensé, car le lendemain, comme on le croyait défunt, tous les journaux qui, jusque-là lui avaient été le plus hostiles, l'encensèrent à l'envi ; sans doute pour ne pas faire mentir ce vieux proverbe : « jour de mort, jour de louanges. »

Le prince Beljoïoso, dilettante grand seigneur, ou grand seigneur dilettante, comme vous voudrez, venait souvent aux soirées de madame Orfila, accompagnant presque toujours une belle et noble dame séparée de son mari et qui chantait d'une façon ravissante : elle avait eu un moment l'idée de s'engager à l'Opéra, non pour l'argent, mais pour l'honneur; car elle était fort riche, quoique fille d'un pauvre fou enfermé à Charenton.

On racontait sur le père de cette dame une fort triste, et disait-on, très-véridique histoire que voici ; mais permettez-moi de faire comme l'Intimé, c'est-à-dire de remonter au déluge, puisque le commencement de cette histoire date d'avant la Révolution de 89.

Le marquis de X... fut frappé dans son bonheur domestique d'une atteinte plus cruelle pour lui que

la perte de son rang et de sa fortune. Il avait une femme qu'il aimait passionnément ; la marquise fut saisie dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté par une maladie mortelle qui l'enleva au bout de quelques jours à la tendresse de son inconsolable époux.

Mais ce n'était pas tout, et une cruelle révélation était venue ajouter son amertume à la douleur du marquis.

Au moment de mourir, la marquise implora son pardon pour une faute qui, jusqu'alors, était restée ensevelie dans un profond secret; et le marquis apprit par cette confession suprême que l'épouse dont il n'avait jamais soupçonné la vertu avait, dans un moment d'erreur et de vertige, trahi la foi conjugale.

Ce fut pour lui un coup de foudre. Il se laissa cependant attendrir par les larmes et les prières de la mourante, et lui accorda le pardon que sollicitaient son repentir et son désespoir.

Puis il voulut savoir quel était l'homme qui l'avait mortellement offensé. La marquise le supplia de renoncer à une vengeance qui pouvait lui être fatale; elle refusa de lui livrer le nom qu'il demandait et persista obstinément dans ce refus jusqu'à ce qu'elle eût obtenu du marquis qu'il ne

provoquerait pas le coupable et sous aucun prétexte ne se battrait avec lui.

Contraint d'accepter cette condition, le marquis prit l'engagement qui lui était imposé. Alors la marquise lui nomma son cousin, le chevalier de Lancy.

Les émotions de cette scène avaient épuisé les dernières forces de la mourante, elle expira aussitôt après que le nom du chevalier se fut échappé de ses lèvres.

Fidèle à sa parole, le marquis ne provoqua pas le chevalier, mais il ne renonça point pour cela au désir et à la résolution de se venger. Le duel lui était interdit, mais il pensa qu'il y avait d'autres moyens de vengeance et que les événements qui s'accomplissaient en ce temps-là pouvaient lui fournir une occasion avidement cherchée.

Les proscriptions étaient alors dans toute leur fougue et allaient grand train. Le marquis, actif et ardent à se renseigner, apprit que le chevalier proscrit n'était pas sorti de Paris où il se tenait caché. Lui-même n'avait échappé jusque-là que par miracle à l'attention du Comité de Salut Public; mais il était impossible que ce rare bonheur se prolongeât indéfiniment. Tôt ou tard, le marquis devait

être enveloppé dans le sort commun à toutes les personnes de sa caste. La prudence lui conseillait de prendre la fuite pendant qu'une issue lui était encore ouverte. Mais, quelque fût le péril, le marquis ne voulait pas quitter la ville dans laquelle restait l'homme que sa haine avait juré d'atteindre et de frapper.

Cependant, pour surveiller le chevalier, il fallait non-seulement ne pas quitter Paris, mais encore s'y maintenir en toute liberté d'action. S'il arrivait que le marquis fût noté comme suspect, arrêté et emprisonné, adieu sa vengeance! Il devait donc, avant tout, pourvoir à sa sûreté personnelle en s'arrangeant de façon à demeurer à Paris sans trouble et sans accident.

Feindre d'embrasser le parti révolutionnaire, se jeter dans les clubs et se poser en démagogue, était un moyen qui avait quelques chances de succès mais qui répugnait trop à son honneur scrupuleux et passionné de gentilhomme.

Un autre expédient, aventureux et bizarre, s'offrit à son esprit.

Dans les premiers jours qui avaient suivi les aveux et la mort de sa femme, le marquis, sous le coup d'une violente commotion morale, avait été en

proie à un désordre d'idées qui présentait tous les signes de l'aliénation mentale. On l'avait cru fou. Puis l'agitation s'était calmée, l'âme s'était raffermie, et le marquis avait recouvré la plénitude de sa raison. Le souvenir de cette folie passagère lui fournit l'expédient qu'il cherchait.

— On ne proscrit pas les fous, pensa-t-il ; un homme réduit à l'état de démence et d'imbécillité ne saurait être suspect, et, s'il ne fait pas de mal, on le laissera tranquille... Je serai fou !

Le marquis composa son rôle de la manière la plus favorable à ses projets. Sa folie simulée devait à la fois le protéger et le servir.

Il se coiffa d'une énorme et grotesque perruque, il s'affubla d'un vieil habit de cour aux dorures flétries, et il s'en alla par la ville, semant de facétieux propos, lançant des quolibets bouffons et saugrenus, se livrant aux excentricités les plus divertissantes.

Son succès fut immense ; il devint bientôt l'acteur favori de la rue, la joie des carrefours, l'idole burlesque de la multitude.

La police, que tout inquiétait en ces temps calamiteux, ouvrit l'œil sur ce singulier personnage, et apprit qu'elle avait affaire à un ex-noble devenu

fou par le chagrin que lui avait causé la mort de sa femme.

Mais comme sa folie était inoffensive, comme ses divagations n'avaient jamais trait à la politique, enfin, comme la populace l'avait pris sous son patronage souverain, on laissa le fou continuer ses exercices en plein vent.

Les autorités républicaines n'étaient pas fâchées, d'ailleurs, de voir un membre de l'ancienne aristocratie, un ci-devant marquis, donner à la foule le spectacle de sa dégradation et lui servir de jouet et de risée.

Dans ses courses vagabondes à travers Paris, dans les scènes comiques qu'il jouait si joyeusement, le marquis était sans cesse occupé du chevalier, et tout entier à ses recherches acharnées.

Le soir, lorsqu'il rentrait exténué de fatigue dans son modeste logis :

— Encore une journée perdue ! disait-il ; mais patience ! je finirai bien par découvrir sa retraite ou par le rencontrer, car il ne peut pas toujours rester enfermé, et il sort quelquefois.

Un jour, en effet, guidé par certains indices qui l'avaient mis sur la trace de l'homme qu'il cherchait

si obstinément, le marquis se trouva face à face avec lui dans la rue Saint-Honoré.

Le chevalier était parfaitement déguisé sous le costume d'un ouvrier. Ses cheveux que la teinture avait fait passer du blond au noir, sa barbe qu'il avait laissée croître, et une balafre artistement peinte sur son visage, le rendaient méconnaissable à tout autre qu'à un ennemi que la haine armait d'un regard de lynx.

Aussitôt qu'il l'eut aperçu, le marquis s'élança vers le chevalier et lui sauta au cou, en s'écriant :

— Eh ! bonjour, mon ami ! Que je suis donc aise de te voir, mon cher chevalier de Lancy !

Stupéfait de cette embrassade, effrayé d'entendre son nom jeté aux échos, le chevalier voulut se dégager et fuir ; mais le marquis l'avait pris par les deux bras et le tenait bien.

— Laissez-moi ! balbutia le proscrit... vous vous trompez... je ne vous connais pas.

— Tu ne me reconnais pas, moi, ton ami, ton parent ! moi, le marquis de X...

— Le marquis de X...! Oui, je vous reconnais maintenant... Mais, laissez-moi !...

Un cercle de curieux s'était formé, croyant que le fou jouait une de ses scènes comiques habituelles.

— Je t'ai reconnu tout de suite, moi, reprit-il, malgré ton costume, ta barbe, tes cheveux teints et ta fausse balafre.

— Mais, vous voulez donc me perdre? dit à demi-voix le chevalier.

— Te perdre! au contraire, puisque je te retrouve. Oh! je ne te lâcherai pas; je te garde! je veux te mener dîner avec moi, mon cher chevalier de Lancy!

— Parlez donc plus bas! Êtes-vous fou, de crier ainsi mon nom!

— Bon! tu m'appelles fou, toi aussi! Ah! je n'attendais pas cette injure de ta part, chevalier de Lancy!

Par un violent effort, le chevalier dégagea un de ses bras, et appliqua rudement sa main sur la bouche du marquis. Celui-ci riposta par un coup de poing.

— Bravo! crièrent les spectateurs en éclatant de rire.

La lutte continua un moment, le chevalier cherchant toujours à se dégager de l'étreinte du marquis et à lui fermer la bouche, tandis que le marquis s'écriait de sa voix retentissante :

— Mais, c'est toi qui es fou, chevalier de Lancy!

Comment! je te fais amitié, et tu me réponds par des gourmades! Pourquoi traiter de la sorte un homme qui t'invite à dîner? Tu as donc perdu la tête, chevalier de Lancy?

Le nom du chevalier, ainsi publié, ne pouvait manquer de produire son effet. Des agents de la force publique s'emparèrent des deux combattants et les conduisirent chez le commissaire de la section.

L'explication fut courte et eut le résultat prévu. On relâcha le fou et on mena le chevalier en prison.

Ce soir-là, le marquis rentra gaiement chez lui. Il n'avait pas perdu sa journée; il allait recueillir le fruit de ses travaux.

Le chevalier comparut pour la forme devant le tribunal révolutionnaire; il fut jugé lestement, et c'est un pléonasme d'ajouter qu'il fut condamné à mort.

Depuis l'arrestation du proscrit enfermé au Luxembourg, le marquis restait jour et nuit aposté aux abords de la prison. Il veillait sur le prisonnier.

D'autres aussi pensaient à lui: c'étaient des amis dévoués qui, à prix d'or, préparèrent son évasion.

Le matin du jour fixé pour son supplice, le chevalier, vêtu de l'uniforme d'un soldat, sortit de la prison du Luxembourg.

Toutes les dispositions avaient été prises pour assurer sa fuite hors de Paris et au-delà des frontières. Il se croyait sauvé.

Mais, à peine avait-il fait vingt pas, qu'il vit paraître devant lui le marquis, les bras ouverts et le sourire aux lèvres.

— Encore ce misérable fou ! dit le chevalier. Est-ce donc la justice divine qui le met sur mon chemin pour s'opposer à mon salut !

— Enchanté de te revoir, mon cher chevalier de Lancy ! s'écria le marquis. J'espère que tu seras de meilleure humeur que l'autre jour. Donne-moi la revanche du dîner que tu as refusé, et accepte le déjeûner que je t'offre ce matin.

— Par grâce, marquis, reprit le chevalier à voix basse, taisez-vous et laissez-moi passer, je vous en conjure ! Il y va de ma vie ! Je suis condamné à mort. Entendez-vous et comprenez-vous cela ? Je viens de m'évader de ma prison. Si vous me laissez passer, si vous vous taisez, je suis sauvé ; si vous me retenez, si vous criez mon nom, vous me tuez !

— Quelle diable d'histoire me contes-tu là, che-

valier de Lancy ? Tu es ivre, j'imagine ! Où donc as-tu soupé cette nuit ?

— Voyons, marquis, ayez un éclair de raison ! c'est la vie que je vous demande !... la vie !

— Parbleu ! vivons gaiement, c'est ma devise, et commençons par aller déjeûner. Je ne te quitte pas, d'abord ! Si tu marches, je te suis, si tu cours, je cours après toi, en criant : Allons déjeûner, chevalier de Lancy !

Quelques personnes s'attroupaient autour des deux interlocuteurs ; le chevalier prit le bras du marquis en disant :

— Soit ! allons déjeûner, mais faites silence, je vous en supplie !

— A la bonne heure ! tu es charmant ce matin, cher ami ! reprit le marquis en entraînant le chevalier du côté du Luxembourg.

— Mais pas par là ! s'écria le chevalier en s'efforçant de faire retourner le marquis.

— Je connais mon chemin, peut-être ! continua le marquis en poussant vigoureusement sa proie dans la direction fatale qu'il avait prise.

— Malédiction ! c'est à la mort que vous me conduisez !

— Allons donc ! je te mène dans un petit res-

taurant très-coquet dont tu me diras de bonnes nouvelles, chevalier de Lancy !

Déjà l'on avait découvert l'évasion du prisonnier. Le Luxembourg était en rumeur. Des géôliers et des gardes s'élançaient hors des portes à la poursuite du fugitif. Ils ne le cherchèrent pas longtemps. Le marquis, toujours riant et toujours criant, le tenait à leur disposition.

On le réintégra dans sa cellule, et, quelques heures après, il montait dans la lugubre charrette qui, chaque jour, faisait le trajet de la prison à l'échafaud.

Le marquis se tenait sur son passage. Il lui devait un dernier adieu.

— Où courez-vous donc en cet équipage, chevalier de Lancy? lui cria-t-il. Sans doute vous allez en bonne fortune chez votre maîtresse la marquise de X...

A ces mots, le chevalier tressaillit et jeta des yeux effarés sur le marquis. Le regard haineux et terrible de l'ennemi triomphant lui révéla toute la vérité. Il comprit que la folie dont il était victime cachait une ruse sinistre, et que c'était la vengeance d'un époux outragé qui l'avait deux fois livré à ses bourreaux.

L'œuvre accomplie, le marquis resta fou pour sa propre sûreté. Lorsque la Révolution fut finie, il voulut reprendre sa raison, mais il frémit à l'idée que c'était divulguer son odieuse conduite et se perdre ainsi d'honneur et de réputation.

Dans les dernières heures qu'il avait passées en prison, le chevalier de Lancy avait écrit la relation de ses cruelles aventures et de ses deux fatales rencontres avec le marquis.

Par une générosité touchante, l'infortuné chevalier abjurait tout ressentiment envers son meurtrier :

« Je ne puis que lui pardonner, disait-il. Le
» pauvre homme n'avait pas la conscience du mal
» qu'il m'a fait. Il était fou ! »

Les héritiers du marquis, rentrés en France, trouvèrent dans la folie de leur parent un motif d'entrer tout de suite en possession de ses biens que les griffes révolutionnaires avaient épargnés.

Le marquis essaya de se défendre, mais la notoriété publique et le testament du chevalier de Lancy constataient trop fortement sa démence. Il perdit sa cause, et ses adversaires le firent enfermer à Charenton.

Il lui fallut subir cette expiation, qu'il accepta

bientôt avec l'insouciance d'un esprit abattu et la résignation d'une âme brisée.

Le marquis de X... passa de longues années à Charenton, et y mourut dans une extrême vieillesse.

Au déclin de sa vie, ses monologues de vieillard et quelques confidences faites à ses compagnons révélèrent l'histoire très-authentique que je viens de vous dire.

Mario, alors encore marquis de Caudia, accompagnait aussi très-souvent le prince Beljoïoso dont il était le compatriote et l'ami. Le salon de madame Orfila fut un des marche-pieds qui le fit monter au théâtre, où il a su conquérir une si belle place, quoiqu'il soit souvent bien inférieur à lui-même ; car, à côté de ses triomphes, il y avait déjà des moments où il se montrait si fort au-dessous du beau qu'on se demandait si c'était bien le même homme qu'on avait applaudi avec enthousiasme la veille, souvent même quelques instants auparavant. Ce fut dans une de ces occasions que le prince Beljoïoso, qui se trouvait à Londres en même temps que lui et qui avait assisté la veille au soir à une représentation où il fut moins que médiocre, vint le trouver dans sa loge après la pièce achevée, et lui dit en riant :

— Mon cher Mario, tu me dois cinquante francs.

— Bah ! fit celui-ci d'un air tout surpris.

— Mais certainement, répliqua le prince ; j'ai payé ma stalle cinquante francs, parce que ton nom sur l'affiche a fait hausser à ce point le prix des places, et tu ne m'en as pas donné pour deux sous.

Mario avoua qu'il avait chanté comme une pantoufle, mais ne remboursa pas l'argent qui lui était réclamé; seulement, à quelques jours de là, le prince reçut du ténor une stalle avec ce billet :

« Viens ce soir, tu seras payé, je te le jure ! »

Le soir en effet, Mario fut plus que sublime, il fut divin. Il avait une voix pleine, suave ; il avait de la passion ; il avait en un mot ce charme qu'on ne peut expliquer mais que l'on subit avec un immense plaisir. Aussi le prince Beljoïoso fut-il ravi. Il se trouva remboursé plus qu'au centuple; bien certainement il aurait payé sa stalle du meilleur de son or à l'artiste, s'il n'eût pas été son ami.

De Mario à la diva Marie Malibran il n'y a que l'accord, car elle aussi ravissait son public, seulement elle était toujours elle-même ; qui l'avait entendue une fois pouvait la juger, ce qui lui a donné de bonne heure une réputation Européenne. Toutes les salles lyriques du monde se la dis-

putaient : mais elle préférait Paris à tout autre pays.

— On ne sait bien applaudir que là, disait-elle, et j'aime mieux ces bravos que les écus.

Madame Malibran faisait non-seulement partie des soirées du salon de madame Orfila, mais encore elle faisait partie des intimes de la maison. Ainsi un jour que M. Orfila traitait en gala les doyens de la Faculté, elle arriva inopinément demander à dîner à sa femme, et la jeune artiste s'amusa beaucoup à l'idée de figurer au milieu de tous ces savants à barbe blanche.

On se place à table, la voilà assise entre M. Récamier, au moins sexagénaire, et un autre gros bonnet de la cour d'Esculape plus que septuagénaire; elle fut si charmante d'enjouement, de verve et de bonnes grâces que les fronts sillonnés des graves docteurs de la Faculté s'épanouirent ; en un mot, la gaité brilla dans tous les yeux, comme si tous ces yeux n'avaient eu que vingt ans.

Marie Malibran portait à son corsage un joli bouquet de violettes ; après le diner, M. Récamier vint vers elle et lui dit :

— Les vieillards qui vous entourent emporte-

raient un bien doux souvenir de cette soirée, si vous vouliez leur partager les fleurs de votre bouquet.

Marie se prit à sourire ; puis, détachant aussitôt son bouquet de sa ceinture, elle offrit à chacun une petite touffe de violettes pour orner leur boutonnière, conjointement aux divers rubans qui s'y trouvaient.

Madame Malibran était simple et bonne ; mais son imagination ardente la portait à une vie agitée et aventureuse ; aussi le luxe lui était-il odieux ; elle l'appelait un tyran.

Souvent elle voyageait seule, sans domestiques, sans femme de chambre même, et elle savait s'en passer malgré ses toilettes de théâtre, c'était l'activité faite femme. Elle trouvait toujours assez de temps pour préparer ses robes et ses parures, se coiffer et se décoiffer seule, prétendant que ses cheveux arrangés par elle étaient plus seyant à sa figure, pour apprendre des rôles, répéter le matin, jouer le soir : malgré cela il lui restait encore quelques heures à donner à ses plaisirs et à courir la campagne lorsqu'elle était en voyage.

Une après-diner, elle se trouvait alors à Naples, et ne devait pas paraître le soir à *San Carlo* ; la

comtesse de Lagrange et plusieurs autres familles françaises au milieu desquelles elle était accueillie dans l'intimité avaient organisé une cavalcade d'ânes pour aller à Castellamare, et madame Malibran était de cette partie.

On partit joyeusement, la soirée était belle et rafraîchie par la brise de mer, les ânes marchaient fièrement et on les laissait faire sans chercher à les conduire. On arriva ainsi vers un certain point de la route où se trouvait un poteau sur lequel le prince de Capoue avait fait afficher une défense entraînant une peine correctionnelle contre les imprudents qui oseraient s'engager dans les mystérieux sentiers de la *Villa Cassiana.*

Sans faire nulle attention à la défense, la cavalcade continua à chevaucher gaiement sur le terrain défendu. Tout-à-coup, une compagnie de sbires, aux chapeaux barriolés de nos brigands de mélodrames, armés jusqu'aux dents et ressemblant bien plus à des bandits qu'à des gardiens de l'ordre public, se présenta tout-à-coup devant la bande joyeuse qu'elle somma grossièrement de mettre pied à terre.

En vain nos très-nobles compatriotes invoquèrent leurs noms, leurs titres, leur qualité d'étrangers

et leur ignorance de la langue italienne, les sbires restèrent inflexibles et ils allaient contraindre l'aristocratique société à mettre pied à terre pour les suivre chez le podestat quand Marie Malibran, armée pour toute défense d'une petite branche d'oranger à l'aide de laquelle elle activait sa monture, et toujours assise sur son âne avec la même fierté que si elle eut été sur le premier trône du monde, se mit à entonner un chant si large, si plein, si suave et si touchant que les chapeaux et les carabines tombèrent à ses pieds comme par magie.

On aurait dit les trois têtes de Cerbère se courbant avec respect pour rendre hommage à Orphée. Aussi la consigne fut-elle oubliée, et la cavalcade put reprendre sa promenade sans encombre.

Cette simplicité de la grande artiste faisait un contraste bien frappant avec le ridicule orgueil de Litz qui se rencontrait souvent avec elle chez madame Orfila ; car chacun sait que, si le Napoléon du piano avait dans son jeu quelque chose qui entraînait et qui électrisait, il était doué d'un amour-propre tellement exagéré qu'on avait toutes les peines du monde à lui pardonner son talent.

Voilà un exemple de sa susceptible vanité pris entre mille.

Litz venait d'exécuter plusieurs de ses morceaux les plus vantés devant S. M. le roi de Prusse.

— Monsieur le duc, dit le roi à un chambellan de service, voici un bijou que je vous prie de porter, de ma part, à M. Litz, comme un gage de ma satisfaction.

Le chambellan obéit; notre pianiste prit la bague et remarqua que le fournisseur, par inadvertance, sans doute, avait laissé le prix dessus.

— Monsieur le chambellan, dit le pianiste, rapportez, avec mes remerciments, cette bague à votre maître. Elle est d'un trop grand prix pour moi ; je ne l'eusse acceptée qu'en ignorant sa valeur.

Le roi de Prusse, dont on connaît le caractère aimable et spirituel, ne se fâcha pas de cet élan d'amour-propre blessé. Il reprit la bague et n'en continua pas moins à applaudir l'exécutant.

Puis, quelques jours après, la grande plaque de son ordre fut accordée à trois hommes éminents, M. Guizot, M. de Metternich et... Litz le pianiste.

On raconte aussi sur le séjour de Litz en Espagne une anecdote qui n'est pas sans intérêt.

Le théâtre de Madrid était dirigé par M. Salamanca, banquier millionnaire, qui perdait avec connaissance de cause 300,000 francs par an à son métier d'impressario. Litz n'alla pas lui rendre visite, quoique engagé par lui, et une grande froideur régna entre l'artiste et son directeur.

Un soir que Litz se promenait en fumant dans la cour de l'Opéra, il s'écria très-haut :

— En vérité, il n'y a pas un bon cigare dans Madrid.

M. Salamanca, qui l'entendit, répondit aussitôt.

— Vous avez raison, on ne fume que des cigarettes.

— Et moi qui les déteste ! fit-il avec humeur.

— Eh bien, j'ai chez moi des cigares et je vous en enverrai, répliqua aimablement M. Salamanca.

En promettant cela, l'opulent directeur était de très-bonne foi ; mais, absorbé par les opérations de la Bourse et les variations de la politique espagnole, il oublia sa promesse.

Litz fut étrangement piqué ; cependant il ne dit mot.

Seulement, au moment de partir, quand il fut monté dans sa chaise de poste, il envoya à M. Salamanca cinq cents cigares dans une riche boîte en palissandre.

En recevant cet ironique cadeau, le souvenir de sa promesse revint au directeur millionnaire.

— Où est M. Litz? dit-il.

— Il est parti pour Paris, lui fut-il répondu.

— Depuis quand ?

— Depuis douze heures.

— C'est bien.

Et il écrivit aussitôt au ministre de l'intérieur pour qu'il eut à mettre à sa disposition un courrier de cabinet.

Vingt-quatre heures après son départ, Litz fut dépassé par une voiture du gouvernement espagnol qui lui barra le passage.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le musicien.

— C'est une malle que vous avez oubliée, lui répondit-on.

— Une malle, à moi? s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, monsieur, la voilà, fit-on.

Et on sortit du coffre de la voiture de Madrid

une malle immense qui portait le nom de *Frank Litz*.

Puis le courrier tourna bride et repartit aussitôt.

Litz, intrigué, ouvrit l'énorme malle... elle contenait dix mille cigares et la carte de visite de M. Salamanca.

Litz aimait peu les autres artistes et en était peu aimé surtout; car son immense amour-propre les blessait d'abord et les irritait bientôt.

Meyerbeer surtout avait de la peine à lui pardonner son talent en raison de son orgueil. Pourtant Meyerbeer était homme de goût autant qu'homme de talent; ainsi il ne se contentait pas de créer une belle œuvre, il voulait encore créer, en quelque sorte, les artistes chargés de la faire valoir : résolu, tenace, persévérant, la voix plus ou moins belle d'un chanteur ne lui suffisait pas, il voulait faire *chanter* aussi son intelligence et pour cela il se mit en quête, ayant le temps et l'argent nécessaires pour pouvoir attendre. Un jour l'un de ses amis lui parla de Levasseur, garçon d'esprit et de talent, mais tristement laissé à l'écart par le directeur des *Bouffes :* Meyerbeer voulut l'entendre; Levasseur lui plut,

sa voix de basse lui parut rude encore, mais fort belle; il le prit sous sa direction, et en fit un *Bertram* et un *Marcel* qui n'ont jamais été remplacés ; de même de Nourit et de mademoiselle Falcon ; et ces trois interprètes admirables de ses œuvres, le grand maëstro les aimait comme les enfants de son cœur ; de près comme de loin il s'en occupait sans cesse ; ils étaient entrés avec lui dans le temple de la gloire, aussi ne les séparait-il pas de ses succès ; et personne ne s'entendait comme lui aux petits soins, aux prévenances, en un mot à ces mille gâteries auxquelles se montrent si sensibles les artistes quelque haut placés qu'ils soient.

Par exemple, s'il aimait nos artistes, Meyerbeer redoutait notre public parisien.

« Les allemands, disait-il, se laissent émouvoir par une harmonie qui parle à leur cœur ; les italiens aiment la musique, quelle qu'elle soit et sans se rendre compte pourquoi elle est belle et comment il se fait qu'elle leur plaise. Mais en France c'est tout le contraire; avant de s'avouer que ce qu'on entend est beau, on se demande *pourquoi* cela est beau ? et en attendant qu'on se l'explique, on reste froid ; en un mot, à Paris, tout le monde analyse et raisonne, mais personne ne *sent*.

Meyerbeer était plus vaniteux qu'orgueilleux, et les décorations ainsi que tout ce qui est *gloriole* avaient un charme sans égal à ses yeux. Il collectionnait *con amore* tous les ordres qui lui avaient été conférés par les divers souverains de l'Europe et en parlait en savant; il connaissait leur origine, tous les faits historiques qui s'y rattachaient; et ce n'est pas lui qui aurait confondu jamais une décoration qu'on prodigue avec telle autre dont on est avare.

Personne n'ignore combien Meyerbeer était craintif pour tout ce qui tenait à la critique ; il avait, sans repos ni trêve, une inquiétude maladive, fiévreuse, que même ses plus grands succès ne parvenaient pas à guérir. Ce n'était pas de lui qu'il doutait, mais de l'opinion publique, et c'était souvent par des réflexions acerbes qu'il se vengeait d'elle.

Un jour que Rossini lui faisait compliment du succès justement mérité que venait d'avoir son *Etoile du Nord,* il répondit tristement :

— Bah ! on a applaudi, c'est vrai ; mais croyez-vous que j'ai fait autant de plaisir au public que lui en a fait la ronde des filles de marbre par exemple ?...

— Ah ! mon cher, vous êtes aussi trop ambi-

tieux, s'écria en riant la spirituel père du *Barbier*, et votre part est assez belle sans aller encore chercher celle des autres.

Meyerbeer était riche, ce qui lui donnait le privilége de ne produire qu'à son heure et lui permettait d'émouvoir l'opinion publique par l'attente, d'aviser, d'irriter, de passionner la curiosité par des promesses éternellement différées. On a prétendu qu'il payait sa gloire en comblant de cadeaux tous ceux qui pouvaient peu ou point chanter ses louanges au public : cela serait qu'on devrait pardonner cette petite faiblesse à ce grand homme; parce que cette faiblesse provenait d'un défaut bien rare chez les auteurs illustres ou non, d'une modestie exagérée : le pauvre Meyerbeer doutait toujours de lui ; et le jour de la première représentation de *Robert le Diable* les applaudissements enthousiastes de la salle entière ne le rassuraient pas complètement sur la valeur de son œuvre, car il murmurait encore :

« J'avais rêvé mieux ! et je crois que je pouvais mieux!... »

Quoiqu'on en aie pu dire, Meyerbeer et Halévy étaient de forts bons amis autant que d'excellents

camarades ; chacun d'eux savait apprécier, louer même le talent de son rival ; et parce qu'ils étaient Israélites tous deux, ils se pardonnaient leurs succès réciproques.

Halévy était d'ailleurs un excellent homme : on a tant vanté son mérite musical que je n'ose plus en rien dire, mais je veux vous citer de lui, comme homme d'esprit, une ou deux anecdotes puisées dans un sac très-bien rempli.

Voici la première, où il est question de sa femme.

La pauvre madame Halévy était passionnée pour le jeu en général et le lansquenet en particulier. Pour se livrer sans scrupule à sa passion favorite, elle avait fait de son salon une sorte d'académie bourgeoise, où quelques dames du monde, ses amies intimes, lui servaient de partenaires. Mais lorsque le pauvre Halévy, homme aux habitudes laborieuses, faisait une moue significative en voyant le lansquenet se prolonger jusqu'à une heure matinale, sa femme, le caressant de la main et du regard, lui disait d'une voix câline :

— Prends du repos, mon ami, je vais te gagner de l'argent...

Et il s'en allait ; mais malheureusement le salon était contigu à la chambre à coucher, de sorte que

les péripéties du jeu, se traduisant en murmures sonores, venaient souvent troubler le sommeil ou le travail de notre musicien.

Pendant une nuit d'hiver, le mari infortuné avait un travail pressé à terminer pour l'Opéra-Comique. Mais, comment faire? les joueuses menaçaient de ne lever la séance que fort avant dans la matinée.

Tandis que ses yeux erraient du parquet au plafond, pour y trouver une idée de salut, son bon génie voulut qu'ils s'arrêtassent sur sa bibliothèque et y lussent ces deux mots en lettres d'or : LE SCHÉRIFF. titre d'un opéra-comique fort maltraité du public, quoiqu'il méritât un bien autre accueil.

— Je suis sauvé ! s'écria-t-il avec joie.

Alors notre compositeur appelle discrètement son domestique, lui donne quelques instructions à voix basse, revient s'asseoir près de sa lampe de travail et laisse marcher sa plume.

Un quart-d'heure s'écoule. Tout-à-coup la sonnette de l'appartement s'agite avec violence, une voix forte et accentuée prononce la formule sacramentelle de l'autorité :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Qu'on juge de l'effroi de nos joueuses ! elles coururent s'entasser à la hâte dans la chambre à cou-

cher, comme un troupeau poursuivi par le loup, tandis que le maître de la maison, riant sous cape du succès de sa ruse, s'en alla parlementer avec le prétendu commissaire de police.

Inutile d'ajouter que celui-ci consentit à se retirer, à la condition que les longues séances du lansquenet seraient définitivemcnt supprimées.

Et la morale de ceci est que *le Schériff*, si lourdement tombé à l'Opéra-Comique, obtint, ce soir-là, rue de Larochefoucault, un succès dont notre musicien se félicita tous les jours.

Je n'essaierai pas, je vous le répète, de vous apprendre ce qu'était Halévy comme compositeur, car ce serait supposer que vous n'avez jamais entendu ni la *Juive*, ni l'*Éclair*, ni les *Mousquetaires de la Reine*, etc., etc. Je ne vous apprendrai probablement rien non plus en vous disant qu'Halévy était un écrivain d'infiniment de valeur et qu'il avait autant d'esprit, quand il cessait d'être sérieux, qu'il avait de génie, à l'occasion. Mais j'aime à le redire, malheureusement ses conversations si fines et si spirituelles se sont envolées; seulement, ceux qui les ont entendues se les rappellent, et quelques-uns des traits de son

esprit ont été écrits. En voici un, c'est un billet en vers :

Samedi soir.

Si vous osez demain braver de février
Et le froid et la bise,
Si vous pouvez demain un moment oublier
Aglaure et Cidalise,

. . . .

Quittez pour un instant le passage Saulnier
Et la cité Trévise,
Et dirigez vos pas vers la rue Ollivier,
Que Laffite divise.

C'est là que près d'un riche et fécond encrier,
Notre Scribe improvise,
Et c'est là qu'exerçant son facile gosier,
Dorus-Gras vocalise.

Mais n'allez pas si loin, passer sans louvoyer
Devant la sainte église
Qui s'élève aux confins de ce jeune quartier
Qu'une Vierge baptise.

Là, montez vers le nord, et vous verrez briller,
Pour blason et devise,
Et la Rochefoucauld, la Bruyère et Fléchier;
C'est la terre promise.

Terre d'or et d'amour, que viennent émailler
Florentine et Louise,
Mais terre sainte aussi, noble et sacré foyer,
Et que l'art fertilise.

Entrez dans ma maison et parlez au portier,
Parlez avec franchise ;
Puis gravissez, ami, le second escalier,
Sonnez à votre guise.

Joseph vous ouvrira; suivez l'étroit sentier,
Et sans nulle remise,
A six heures un quart, mon toit hospitalier
Verra la nappe mise.

. . . .

Vous trouverez Girard, dont l'œil sait débrouiller
Notre muse incomprise,
Et qui voit, chaque soir, à son archet altier
La mesure soumise.

En vérité on ne peut pas mieux dire et c'est si bien aiguisé que cela peut servir de pendant à la réponse que fit M. de Lamartine au père de *Pandore,* quand le spirituel chansonnier Nadaud, qui avait d'abord accepté une invitation à dîner chez lui, s'excusa de ne pouvoir venir en disant qu'il devait dîner ce même jour-là chez la princesse Mathilde.

Vous rappelez-vous cette spirituelle épigramme ?

Si oui, vous la relirez avec plaisir, j'en suis convaincue ; si non, vous serez bien aise de la connaître; je suis donc certaine de tomber juste. Aussi je ne résiste pas à mon désir de la citer :

« Que chez le vaincu de Pharsale
« A dîner je sois attendu :

« Le vin est bleu, la nappe est sale,
« Je n'irai pas chez le vaincu.
« Mais que la cousine d'Auguste
« M'appelle en sa noble maison,
« Trop heureux j'accours à l'heure juste :
« Chansonnier vous avez raison.

C'était là une petite vengeance de bonne guerre et le poète parodiait avec une grâce charmante la chansonnette si populaire des deux gendarmes, se terminant toujours par ces mots : « Brigadier vous avez raison. »

C'est d'Halévy aussi ce mot si spirituel qu'on attribua fort à tort à Alexandre Dumas fils.

A l'orchestre de l'Opéra-Comique où il était allé un soir que l'on jouait *le Pardon de Ploërmel,* il entend, pendant l'entr'acte, un monsieur demander à son voisin, en montrant l'humble galerie nichée à côté du plafond.

— Pourquoi, diable, appelle-t-on cela le paradis? on doit y être pourtant fort mal !...

— Ma foi ! je n'en sais rien... répondit l'autre en haussant les épaules comme pour faire comprendre que cela ne le regardait pas.

— Pardon, messieurs, je vais vous le dire, moi, fit Halévy en se mêlant à la conversation. On appelle cet endroit le paradis parce qu'on y mange des pommes : à preuve.

Et en souriant il montrait un gros gamin qui en dévorait une à belles dents.

Ses bons mots étaient aussi très-piquants au besoin.

Un jour qu'il se trouvait dans un grand dîner avec un certain monsieur, fort intrigant par caractère, partant fort peu estimé des honnêtes gens, Halévy ayant vu qu'il portait sur son habit une décoration nouvelle, sorte de crachat très-brillant, demanda à son voisin, et cela d'une voix assez haute pour être entendu de tous, quel était l'ordre que portait ce monsieur...

— C'est une décoratien espagnole; lui répondit celui-ci avec un léger sourire.

— Ah! fit Halévy, et comment diable monsieur... l'a-t-il gagnée?

— Dame! je n'en sais rien, répliqua le voisin avec un léger embarras, car tous les yeux et toutes les oreilles semblaient braqués vers eux; je crois qu'il a été envoyé en commission près de la reine Isabelle...

— Ah! bien! bien! je comprends, fit alors le maëstro gaiement, c'est une plaque de commissionnaire.

Et tout le monde de rire, même le susdit mon-

sieur, qui trouva cela plus prudent que de se fâcher.

Comme Charles Nodier, Halévy aimait beaucoup Polichinelle, et durant de longues heures il allait s'asseoir devant la baraque où se jouait cette comédie toujours la même, entre Polichinelle, le diable et le chat.

— Vous devez être très-fatigué de faire ainsi vos petits *quiq-quiq* dit-il un jour à l'homme de la baraque après que la représentation fut finie.

— Non, répondit celui-ci ; grâce à ma *pratique,* ça va tout seul.

Et il montre un petit objet qu'il mettait sur sa langue, le fait manœuvrer, l'essuie, et va le remettre dans sa poche quand le maëstro lui arrête le bras.

— Voyons? dit-il.

Il prend l'objet, le tourne, le retourne, l'essuie de rechef, puis le met à son tour sur sa langue pour l'essayer.

— C'est vrai! dit-il triomphalement, après une foule de *quiq-quiq* d'une très-belle venue, ça va tout seul ; mais, par exemple, ça doit être dangereux, car il serait très-facile de l'avaler.

— C'est vrai qu'on l'avale ! réplique tranquillement le brave homme ; mais ça ne fait pas de mal,

allez! car, moi qui vous parle, je l'ai déjà avalé plusieurs fois et toujours je l'ai rendu.

Halévy ôta précipitamment l'instrument de sa bouche, le rendit à l'homme et se sauva à toutes jambes.

— Je ne suis pas riche, disait-il le même jour à un ami auquel il racontait sa mésaventure; mais je donnerais 500 francs de bon cœur pour ne pas avoir confondu la *pratique* avec l'*habitude*.

Halévy protégeait une petite dame qu'il présentait partout comme une personne donnant les plus grandes espérances comme cantatrice quoiqu'elle n'eut qu'un très-mince filet de voix, dont, j'en conviens, elle tirait parti à merveille. Ruinée par les désastres de la Révolution de 1830, elle avait perdu son mari de bonne heure et donnait des leçons de chant pour pouvoir élever ses enfants.

Tout cela était fort honorable, d'autant qu'elle tenait à une famille riche, qui lui aurait sans doute tendu la main si elle leur eut présenté la sienne; mais, trop fière pour demander, elle gagnait; ce qui valait mieux ainsi. Elle était petite-nièce ou petite-cousine d'un ancien dignitaire du premier Empire, sur lequel j'ai entendu raconter une assez plaisante anecdote :

M. Cauchon —d'autres écrivent Cochon—avait jadis amené son fils dans un collége de Paris pour qu'il y fit son éducation ; le principal, au départ du papa, présenta l'enfant à ses maîtres et à ses camarades sous le nom du pays d'où il arrivait, n'osant pas lui donner le sien propre.

Lorsque le père vint, quelques mois après, pour voir son fils et qu'il le demanda au maître de cour, il fut fort surpris d'apprendre qu'il n'y avait pas d'enfant de ce nom au collége ; il crie, proteste, fait appeler le principal entre les mains duquel il a déposé sa progéniture et aussitôt qu'il le voit lui réclame son enfant avec angoisse.

— Tranquillisez-vous monsieur, il est chez nous, lui répondit celui-ci avec un certain embarras; seulement c'est son nom qui est inconnu, parce que, craignant les méchantes plaisanteries de ses camarades, je me suis permis la petite supercherie de l'appeler du nom de son pays...

— Comment, monsieur, vous vous êtes permis de changer le nom de mon fils ! s'écria le père avec indignation; sachez que mon grand-père était un Cauchon, que mon père était un Cauchon, que je suis un Cauchon et que mon fils doit être et sera un Cauchon !...

Il n'y avait rien à répliquer à ces nobles paroles, et le principal rendit à son élève un nom qu'il sut rendre célèbre sous le premier Empire, où il fut fait comte et sénateur. Il avait déjà été ministre de la police sous le Directoire.

La jeune Teresa accompagnée de sa petite sœur Maria Milanollo, fit ses débuts à Paris dans le salon de madame Orfila où toutes deux furent saluées des plus chaleureux bravos : petites, mignonnes, gentilles, modestes, les pauvres enfants, dont voici la simple histoire, surent promptement conquérir les sympathies dont elles avaient bien besoin :

Si, vers 1832, un voyageur se fut arrêté à Sévigliano, jolie petite ville Piémontaise, et s'il eut pénétré dans la modeste maisonnette qui se montrait à peu près la dernière sur la route, il se fut trouvé dans une famille d'artisans digne d'un réel intérêt.

Elle se composait d'un homme d'une trentaine d'années, occupé activement à un travail manuel, d'une jeune femme filant au fuseau avec la dextérité et la grâce que devait avoir la reine Berthe et de deux jolies petites filles dont l'aînée, âgée de quatre ans à peine, exerçait ses doigts mignons sur un vieux violon à peu près démonté et dont, nonobstant, elle tirait des sons d'une justesse

remarquable. Son père la regardait de temps en temps en souriant tandis que deux larmes perlaient des yeux de la mère.

— Teresinetta sera une grande artiste!.... disait le brave homme avec joie.

— Oui, mais pour cela, il faudra qu'elle nous quitte!... murmurait tristement la fileuse.

Quand la petite fille eut six ans, on songea à lui donner un maître de musique; mais, comme ses parents étaient pauvres, ils s'adressèrent à l'organiste du pays, qui essaya de tromper l'enfant sur sa vocation musicale; en la faisant solfier pendant un an ou deux: il s'efforça d'en faire une cantatrice, pensant que l'avenir offert par le violon à une femme était plus que douteux; mais la petite Teresa sut résister à toutes les séductions, et force fut de lui donner l'instrument dont elle parlait sans cesse et rêvait nuit et jour.

L'organiste alors, voyant qu'il ne saurait plus diriger l'enfant, eut la générosité de l'adresser à un de ses confrères de Milan attaché à la chapelle du roi.

Milanollo vint donc avec sa fille à Turin, où les deux premiers violonistes de la chapelle du roi de Sardaigne, éblouis du précoce talent de cette petite

fille de huit ans, se disputèrent l'honneur de lui donner quelques leçons. Teresa resta dans cette ville plusieurs mois, et la quitta pour Marseille, où elle arriva avec sa sœur en 1835, vers la fin du mois d'août, comme elle touchait à sa neuvième année. Ce fut là que la jeune virtuose reçut ses premières couronnes. En passant par Paris, vers cette époque, Teresa fut présentée à Lafont, qui s'émut à la vue de cette organisation merveilleuse dont il comprit toute la richesse; non-seulement il voulut en faire son élève de choix et d'affection, mais encore il la conduisit avec lui en Belgique et en Hollande pour y donner des concerts. Là, Teresa partagea tous les honneurs, toutes les gloires du maître dont elle ne se sépara que pour aller à Londres. Elle y resta quinze mois et y excita un enthousiasme sans exemple. Le talent de Teresa était déjà tel que Mori, le célèbre violoniste, tint à honneur de jouer avec elle la seconde partie de la grande symphonie de Kreutzer.

Plus tard, Maria rejoignit sa sœur, et toutes deux recommencèrent à travers l'Europe leurs pérégrinations d'où elles rapportèrent des écus et des lauriers, deux choses qui, aujourd'hui. marchent ensemble.

Une grande artiste qui depuis trente ans est morte, mais qui vit toujours dans les souvenirs, mademoiselle Falcon — qui n'a jamais été remplacée à l'Opéra, quoique on ait pu dire — accompagnait souvent aux soirées de madame Orfila, Marie Malibran dont elle était l'amie. Ces soirs là étaient de véritables jours de fête, car, avec une grâce parfaite, toutes deux rivalisaient de complaisance pour chanter tout ce qu'on leur demandait.

Qui n'a pas entendu mademoiselle Falcon dans *la Juive,* ne peut pas connaître jusqu'à quel dégré de perfection une grande artiste sait porter un rôle! Belle, noble, distinguée, dramatique, en un mot sympathique en tous genres, mademoiselle Falcon était l'idole des habitués de l'Opéra quand, tout à coup, on apprit qu'elle avait perdu sa voix ; cette nouvelle fut un véritable deuil pour tous les salons parisiens ; on ne parlait que de cela, et les journaux qui, très-souvent suivent l'impulsion plutôt que de la donner, étaient trop heureux de trouver à remplir leurs colonnes d'un sujet qu'ils savaient être intéressant à leurs lecteurs.

L'un racontait un moyen nouveau, singulier, qui avait produit les plus heureux résultats en *rendant*

la voix à une jeune fille qui *n'en avait jamais eue.*

Un autre parlait d'une cloche, d'un dôme de verre sous lequel mademoiselle Falcon retrouvait tous ses moyens, tous ses effets, toutes ses roulades ; ce qui prouvait, ajoutait-il, que la grande artiste finirait par chanter sans cloche comme devant, *quand elle serait guérie.*

Mais voilà qu'un beau matin on annonce que mademoiselle Falcon a retrouvé sa voix et que, tel jour, aura lieu une représentation à son bénéfice, dans laquelle elle chantera le second acte de *la Juive* et le quatrième acte des *Huguenots.*

A cette nouvelle, la salle de l'Opéra fut envahie, le prix des places était doublé, triplé ; malgré cela on s'arrachait les coupons ; des stalles se payèrent jusqu'à 150 francs et de fort grandes dames se montrèrent trop heureuses de trouver à se placer au paradis. On croyait à un miracle, à une résurrection. Enfin, la Falcon parut, et la salle toute entière se leva pour la saluer et l'acclamer. L'émotion qu'elle éprouva lui fut-elle nuisible ? hélas ! à peine eut-elle ouvert la bouche que chacun reconnaissait tristement que le temps des prodiges était passé.

Quelques notes sortaient encore pures, éclatantes de ce gosier déshérité, mais on voyait que c'était par hasard seulement, car les autres étaient désespérantes; aussi tous les cœurs se sentaient-ils douloureusement serrés, d'autant qu'on voyait bien que la grande artiste ne se faisait plus elle-même aucune illusion; elle luttait avec énergie et courage mais sans espoir, et une immense douleur se lisait sur toute sa personne.

Pendant longtemps elle eut la force de paraître ferme et calme et d'assister sans faiblir au spectacle de sa propre agonie; mais enfin l'émotion générale la gagna, ses larmes se firent jour, et son désespoir éclata en sanglots convulsifs; alors la scène devint déchirante, toutes les femmes en pleurs lui jetaient leurs bouquets et leurs mouchoirs, pendant que les hommes applaudissaient à tout rompre pour redonner encore un peu de courage à cette grande artiste dont le beau talent mourait devant eux.

Penchée sur l'épaule de Duprez, la Falcon resta quelques instants abîmée dans sa douleur; mais, voulant continuer la lutte jusqu'au bout, elle chercha à continuer son rôle; hélas! ces derniers efforts étaient au dessus de ses forces, elle tomba évanouie.

Alors les applaudissements et les larmes redoublèrent pour saluer cette immense infortune, et la toile ayant été baissée on termina cette soirée commencée comme une fête mais qui était devenue une soirée de deuil où deux mille spectateurs purent constater avec douleur la perte irréparable que l'art avait faite.

A dater de ce soir là, mademoiselle Falcon ne reparut plus sur aucune scène, mais plusieurs salons eurent le bonheur de la recevoir, et celui de madame Orfila fut privilégié entre tous. Alors, quand elle se sentait en voix, la grande artiste chantait quelques parties de ses anciens rôles, et tous les auditeurs enthousiasmés lui juraient qu'elle avait retrouvé tous ses moyens, qu'elle n'avait qu'à se montrer pour reprendre sa place. Elle eut le bon esprit de ne pas se laisser aveugler par ces flatteries sorties du cœur, mais dont elle connaissait trop bien la fausseté en comprenant toute la différence qu'il y avait pour elle à chanter un ou deux morceaux, à ses jours et à ses heures, dans un salon, ou à aller affronter les fatigues de la scène dans une vaste salle et durant des heures entières.

Elle resta donc humblement dans la retraite et survécut à sa gloire.

Mais, passons à un sujet plus gai.

C'était le moment où la reprise du *Déserteur* avait mis Mocker complétement à la mode; tous les salons se le disputaient pour lui faire chanter sa jolie chanson « *Je ne déserterai jamais,* » que personne n'a jamais dite comme lui; aussi madame Orfila voulut-elle faire comme tout le monde, elle invita Mocker.

Il vint avec empressement et se fit applaudir là comme il l'était partout ; ce qui le flatta sensiblement, car il venait de chanter devant un public d'artistes et de connaisseurs.

Ce fut en sortant de chez madame Orfila qu'il lui arriva cette aventure dont on parla beaucoup pendant huit jours, — ce qui est bien long à Paris : — mais avant que je vous raconte cette aventure, quelques mots *d'introduction* sont nécessaires.

Je vous l'ai déjà dit, Mocker était alors complètement à la mode, et il circulait tout bas quelques historiettes peu honnêtes dans lesquelles, prétendait-on, il avait joué le rôle de la belle Hélène.

Ceci dit et compris, je commence ma narration.

Comme il sortait de chez madame Orfila, une femme, toute vêtue de noir comme un domino des

bals masqués de l'Opéra d'alors, remet à Mocker une lettre dont elle le prie de lui donner la réponse.

L'artiste sourit, s'approche de la lanterne d'une voiture et lit ce qui suit :

« Vos accents charmants ont touché au cœur
« une personne qui désire les entendre encore;
« si vous consentez à lui accorder ce bonheur, lais-
«. sez-vous conduire, l'amour veillera sur vous !

— Allons !... fit Mocker en passant négligemment sa main dans ses cheveux.

Et en homme chevaleresque et hardi notre *déserteur* monte dans une voiture sans armoiries que la dame noire venait de faire ouvrir devant lui.

Il y était seul.

La voiture roule, roule très-longtemps, et comme l'obscurité ne lui permettait pas de voir le chemin qu'on prenait, il n'imaginait pas du tout où on pouvait le conduire : il commençait un peu à se préoccuper de la longueur de la route quand les chevaux s'arrêtèrent enfin devant une grande maison à la porte de laquelle un domestique, portant un flambeau à plusieurs branches, semblait avoir été placé pour l'attendre.

— Si monsieur veut entrer, dit-il en s'inclinant.

Notre charmant ténor entre en effet et suit son guide qui le conduit en silence dans un délicieux petit salon en forme de tente fait en coutil de soie bleu et blanc, éclairé par une lampe d'argent, où se trouvaient un bon feu et un piano tout ouvert.

— Chantez, caro mio... murmura une douce voix, presque à son oreille.

Mocker bondit et s'élance vers l'endroit d'où venait cette voix, mais il ne trouve personne, le domestique lui-même avait disparu.

Vexé de cette déconvenue, il cherche le long des murs, soulevant les draperies, ne voit qu'une porte qu'il ouvre et retrouve le chemin par lequel il est venu.

— C'est égal, se dit-il, je la forcerai bien à se montrer, cette belle inconnue qui m'a appelé à elle.

Car, maintenant, il ne doute plus qu'il est en bonne fortune.

Donc, pour arriver à son but, il se met au piano et commence à chanter, puis, s'animant par dégrés il passe des mouvements tendres à des élans passionnés ; enfin il lâcha la bride à son génie d'artìste, et fit passer toute son âme dans ses accents.

Au même moment, un pli de la draperie remua auprès de lui.

Mocker qui, tout en chantant, surveillait avec soin autour de lui, bondit comme une panthère vers le rideau délateur, mais il ne saisit rien que l'étoffe de soie de la tenture.

Il ne se tint pas encore pour battu pourtant ; il revint au piano et, comme par inspiration, se mit à chanter d'une voix suave :

« Viens, gentille dame »

Une seconde fois le pli du rideau remua, une seconde fois notre héros s'élança pour saisir le corps qui semblait se mouvoir derrière le rideau et tomba dans les bras... du gros Henri, son camarade à l'Opéra-Comique, tandis que les éclats de rire les plus joyeux saluaient cette chute ; car la porte d'une salle à manger ouverte avait permis à une troupe folâtre d'assister au dénouement.

Mocker, en homme d'esprit, accepta fort bien cette petite mystification que lui avait jouée une actrice alors très en vogue au même théâtre que lui, et soupa fort gaiement.

Hégésippe Moreau, malgré sa sauvagerie et sa malpropreté originaires, voulut aller aussi chez madame Orfila, espérant par là se mettre à la mode, lui et ses chansons ; on n'en avait pas encore

fait un grand homme ! et il cherchait à tout prix à atteindre la célébrité. Il était naturellement méchant, et pensait pouvoir se servir de ce vice pour s'exposer au monde. Quand on a l'instinct satirique, on mord souvent trop fort, mais rarement à faux ; chez Hégésippe, au contraire, le coup de dents était toujours mal porté, avec plus de colère que de force ; aussi ne fit-il presque jamais d'entaille. Ce n'était pas la morsure du lion, c'était le mordillement du chevreau de Virgile. Contre les prêtres mêmes, auxquels il s'en prenait surtout, il manquait de vraie vigueur. Ceux qu'ils élèvent et qui les quittent, — et Moreau était du nombre, — les mordent mieux d'ordinaire. Sa rancune ne le servit pas davantage. Il en avait une bien vive cependant.

A quinze ans on l'avait chassé du séminaire de Fontainebleau. Pourquoi ? Pour une chanson, qui, du reste, le méritait bien ; c'est celle des *Noces de Cana*, qui se trouve dans le recueil de ses œuvres. Elle courait de mains en mains dans la pieuse maison, lorsqu'un saint homme, qui était venu y faire une inspection, l'arrêta au passage, et ayant connu le nom de l'auteur, le fit mettre sans pitié à la porte.

Cet inflexible inspecteur était l'abbé de Lamen-

nais, qui, bien différent de lui-même en 1838, quand mourut Hégésippe, se trouvait avec lui sur le terrain de l'indulgence pour l'impiété et de haine contre l'Eglise !

Après cette aventure, omise par tous les biographes de Moreau, et que je recommande à ceux qui ne manqueront pas de venir encore, le chansonnier, défroqué malgré lui, se fit apprenti dans une imprimerie. Il y rêva, il y chanta, comme au séminaire, comme partout. Son talent n'alla jamais plus loin que la composition élémentaire des affiches de ventes ou de location. Un soir qu'il s'évertuait sur cette besogne banale, en songeant à je ne sais quelle beauté Provinoise dont l'amour lui était inflexible, il s'endormit pour mieux rêver. L'affiche qu'il composait lui servit d'oreiller. Quand il se réveilla, il avait imprimé sur la poitrine, juste à l'endroit du cœur, en gros caractères : *vacant pour cause d'absence !* Il vit là un présage pour la passion qui l'affolait et n'y pensa plus. Il cessa de poursuivre l'amour absent dans ce cœur en vacance.

Un autre jour, Hégésippe partait pour Provins par le coche, quand passe un monsieur qui le reconnaît et le prie de remettre de sa part un

billet de mille francs à l'un des banquiers de la ville. La voiture se met en route et l'inspiration du poëte part du même coup, mais pour aller plus vite. Car en débarquant à Provins, il tenait tout faits, et déjà chantant dans sa tête, cinq ou six couplets de chanson. Il cherche de quoi les transcrire, ne trouve que le billet de banque, et machinalement il griffonne sur son envers.

A la porte du banquier, la conscience lui revient, il veut effacer, mais inutilement, ce qu'il vient d'écrire. Que dira l'homme d'argent? Si c'est un sot, le billet lui semblera tâché, gâté, et il criera ; avec un peu d'esprit, au contraire, il le trouvera *illustré* et remerciera.

C'est ce que fit le banquier en effet; il dit à Moreau, qu'il connaissait de réputation, que le billet avait gagné mille pour mille à la transcription couchée sur son envers, et il promit de le garder comme une relique.

De retour à Paris, Moreau se souvint que, dans la confusion causée par la politesse inattendue de ce banquier spirituel, il avait oublié ses vers sur leur trop riche brouillon ; pour surcroît d'ennui, sa mémoire ne les avait pas conservés. Il fallait donc retourner à Provins ; il s'y décida, mais trop long

temps après. Le banquier, pressé d'argent, et moins fidèle à sa promesse pour le poëte qu'aux nécessités d'une échéance, avait donné la volée au billet et aux vers. Ils étaient partis ainsi sur des ailes trop dorées pour revenir jamais jusqu'au poëte. Il ne les revit plus et les regretta toujours...

La triste fin de ce triste poëte ne me permet pas d'en parler plus longtemps, car il me serait impossible d'en dire des choses aimables ; aussi je le quitte pour vous parler d'un sujet plus attrayant.

Un soir, on faisait un peu de musique *intime* chez madame Orfila, quand le bon Lablache qui était un des hôtes habituels de la maison, arriva donnant le bras à une personne très-grasse, très-fraîche, toute souriante et portant un costume espagnol qui eut paru coquet sur une taille plus mince.

— Alboni !... Alboni !... cria-t-on de toutes parts joyeusement.

En effet, c'était l'excellente prima dona qui avait voulu accompagner chez madame Orfila son tuteur *Bartolo*.

Madame Orfila, enchantée de cette bonne aubaine, s'élança au devant de l'aimable *Rosine* pour lui faire accueil ; mais, avec le tact d'une maîtresse de

maison qui connaît très-bien son rôle, au lieu de la traiter en artiste, elle la reçut en véritable femme du monde et la fit gravement asseoir parmi les auditeurs.

Alboni se prit à sourire, puis elle lui dit avec beaucoup d'amabilité :

— Ne voulez-vous pas que je vous chante quelque chose, madame?...

Madame Orfila et ses hôtes dont c'était au contraire le plus ardent désir, s'écrièrent tous à qui mieux mieux, pour lui prouver quel bonheur on aurait à l'entendre ; alors elle se leva, se mit au piano, et pendant plus de deux grandes heures elle chanta tout ce qu'on voulut, tenant ses auditeurs sous le charme.

Madame de Girardin disait qu'Alboni lui faisait l'effet d'un éléphant qui aurait avalé un rossignol ; pour moi je supprime l'éléphant, et je la compare à une de ces princesses des contes de fées, qui, toutes les fois qu'elles ouvrent la bouche, laissent tomber des diamants et des perles.

Pour continuer ma comparaison, c'est une princesse un peu trop bien portante, j'en conviens, mais dont la bouche est si fraîche et la voix si pure et si

belle, que quand on l'entend on oublie son embonpoint pour admirer.

De plus, Alboni est une individualité à part dans le monde des artistes : non-seulement elle possède la plus belle voix qu'on puisse entendre, mais elle est douée aussi, à ce qu'il paraît, du caractère le plus indépendant, de l'esprit le plus original, et du cœur le plus généreux qu'il y ait au théâtre où, chose fort rare, elle n'a que des amis.

Sa vie, dit-on, est remplie d'aventures qui font autant d'honneur à sa modestie et à sa bienfaisance qu'à son talent ; en voici une que j'ai entendu raconter à un de ses amis et que je vous donne comme véritable.

Après le brillant succès qu'elle obtint à Paris, lors de ses débuts, la prima dona, devenue tout à coup célèbre, sentit le besoin de se reposer un peu de sa gloire ; pour cela, elle alla s'enfermer dans un petit châlet, au fond du Tyrol, dans un endroit bien obscur où son nom était complètement ignoré. Là, entourée d'une pauvre famille à laquelle elle payait une bonne pension, elle mena la vie champêtre dans toute sa naïveté, travaillant et moissonnant avec les paysannes, ne

se distinguant de ses hôtesses que par les libéralités dont elle les comblait.

Ceci durait depuis quelques mois déjà, lorsque le directeur d'un des grands théâtres d'Italie, qui avait connu le succès d'Alboni chez nous et qui voulait l'engager dans sa troupe, se mit un beau jour en route pour aller à Berlin où il la croyait retirée, afin de lui proposer un fort bel engagement.

A cette époque, qui n'est pas encore bien reculée pourtant, les chemins de fer ne fonctionnaient pas comme ils le font aujourd'hui ; aussi le directeur en question se rendait-il à Berlin en chaise de poste; or, passant un soir justement près du châlet où Alboni s'était retirée, il entend retentir au milieu du silence une voix qui semble venir du ciel. Il fait arrêter les chevaux, descend de sa chaise, et, pour mieux entendre, s'approche du châlet d'où venaient ces sons qui le font tomber en extase.

— Bonté divine ! s'écrie-t-il enfin, voilà une véritable fortune pour moi.. Une innocente fille de ces montagnes, douée d'une voix pareille et ignorée !... C'est mon bon ange qui m'a conduit en ce lieu !...

Pour obéir à son bon ange, il frappe à la porte de

la chaumière et s'y présente sous le vieux prétexte d'un accident.

Il se trouve en présence de quatre paysannes, parmi lesquelles il cherche d'abord en vain à découvrir sa chanteuse, tant elles sont semblables de costume ; mais, aussitôt qu'elles parlent, il la reconnaît à son organe métallique et pur.

Alors il lui parle musique, décline sa profession et prie la grosse fille des champs de vouloir bien lui chanter quelque morceau.

Alboni, qui s'amuse de son rôle, ne se fait pas prier et lance sa belle voix à travers les espaces ; mais le fin matois cache son admiration sous une approbation protectrice, et finit par lui offrir, avec l'air de faire un très-grand sacrifice, vingt mille francs pour cinquante représentations.

— C'est trop peu, monsieur, lui répond à sa grande surprise la paysanne, et je ne me déciderai à quitter ce châlet que pour vingt-cinq mille francs.

— Diavolo !... ma grosse fille, s'écria le directeur ; savez-vous que vous me demandez là la moitié de ce que je vais offrir à Berlin à la célèbre Alboni.

— Est-ce que cette Alboni chante mieux que moi ? fit la prima-dona en souriant finement.

— Je ne dis pas cela, cara mia, mais elle est célèbre et vous êtes inconnue.

— Alors, c'est la réputation et non le talent que vous payez, fit Alboni en levant légèrement les épaules. Mais du reste, ajouta-t-elle froidement, c'est à prendre ou à laisser. Je soutiens la mère et les deux filles que vous voyez près de moi, et je ne veux pas les abandonner dans la misère

Le directeur chercha bien à batailler encore ; mais il vit qu'il n'y avait rien à rabattre, et signa un engagement de vingt-cinq mille francs à la signora *Lauretta*, nom qu'Alboni lui avait donné comme sien.

Après cela il continua sa route jusqu'à Berlin, où il ne trouva que l'homme d'affaires de la cantatrice, avec lequel il signa l'engagement de cinquante mille francs pour cinquante représentations qu'il était venu demander.

— Et maintenant, dit l'impressario, où rencontrerai-je l'illustre prima dona, que je désire si vivement entendre.

— Dans le Tyrol, au village de... répondit l'intendant.

Le directeur resta stupéfait. N'était-ce pas justement dans le même village qu'il venait d'admirer la plus belle voix qu'il eut entendue !

Il repart fort intrigué, arrive au village, retourne au châlet, et apprend là que la prima dona et la paysanne ne font qu'une.

— Si vous payez un peu cher les cinquante représentations de l'Alboni, lui dit l'excellente artiste en riant de sa stupeur, avouez que vous avez pour bien bon marché celles de la tyrolienne ; c'est donc au total une très-belle affaire que vous faites ; et moi aussi, du reste, ajouta-t-elle en regardant avec intérêt ses humbles compagnes, car vous allez verser les vingt-cinq mille francs convenus ; je les laisse pour dots à ces jeunes filles et à leur mère ; de cette façon tout le monde sera content,.... même votre public, je l'espère, fit-elle gaiement pour cacher l'émotion qui la gagnait en voyant la reconnaissance que lui témoignaient ses humbles hôtesses.

Mademoiselle Sontag, qui devint madame la comtesse de Rossi, était, plus qu'Alboni, un des hôtes intimes du salon de madame Orfila. Si jamais on avait pu les mettre en présence, elles auraient fait le contraste le plus parfait ; car, autant Alboni possède cette bonne et franche rondeur de caractère qui va si bien à la rotondité de sa personne, autant mademoiselle Sontag était fière et hautaine. Elle se croyait née pour devenir princesse, et pourtant son

origine aurait dû lui donner des idées complètement opposées à celle-là.

Le 15 mai 1805, à Coblentz, une pauvre famille de comédiens ambulants, — c'est-à-dire une famille placée au degré le plus infime et le plus misérable de l'échelle sociale — recevait du ciel une petite fille à laquelle l'avenir offrait, pour toute position, de devenir danseuse de corde en plein air, avaleuse de sabre ou pire encore peut-être.

On raconte que la mère de mademoiselle Sontag ayant été consulter une bohémienne sur le sort qui était réservé à sa petite Henriette, celle-ci, après avoir examiné les astres et la main de l'enfant, posa sur la tête de la petite une couronne qu'elle forma avec quelques oripeaux, et s'inclina respectueusement devant elle sans parler.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?... la sorcière ne répondit pas à cette question et se contenta de s'incliner encore.

Henriette devait-elle être reine de théâtre? ou reine véritable ? Cette dernière supposition était inadmissible, même pour l'ambition d'une mère ; seulement elle comprit que sa fille était destinée à une grande fortune et elle dirigea son éducation vers les succès de théâtre.

Henriette chantait juste ; on lui fit donc apprendre la musique ; et, à six ans, elle débutait à Darmstad dans le rôle de *Salomé* de la *Fille du Danube ;* elle parut charmante au public qui l'accueillit avec intérêt. Trois ans après Weber, chef d'orchestre du théâtre de Prague, qui eut occcasion de l'entendre, voulut la faire engager dans la troupe pour y remplir les rôles d'enfant. Elle s'en acquitta si bien que le roi la fit recevoir au Conservatoire avant l'âge fixé par les règlements. Elle y étudia quatre ans.

Un jour, pendant qu'elle y faisait encore des études, la première cantatrice du théâtre eut une de ces indispositions subites qui font le désespoir des directeurs. Comment la remplacer ainsi au pied levé ? le pauvre impressario en perdait la tête, quand Weber eut l'heureuse idée de lui proposer Henriette ; elle avait alors quinze ans et elle était déjà toute charmante.

Quand on se noie on s'accroche à une herbe, si on ne peut saisir autre chose. Faute de mieux, le directeur accepta la proposition de Weber, et du matin au soir la pauvre fille apprit et joua le rôle de *la princesse de Navarre* dans *Jean de Paris.*

Elle eut un succès d'improvisation merveilleux !

De Prague elle se rendit à Vienne, où madame

Mainvielle-Fodor, qui s'y trouvait et qui la prit en affection, voulut bien achever son éducation musicale. Elle apprit à chanter l'italien avec une aussi grande perfection que l'allemand ; elle était la plus belle, la plus célèbre et la plus applaudie de toutes les cantatrices de l'Europe quand elle nous vint à Paris sous le nom d'Henriette Sontag.

La prima dona et sa mère devaient donc croire alors que la prédiction de la sorcière était parfaitement accomplie ; mais elle ne l'était pas encore !... car, tout-à-coup, le bruit le plus étrange, la nouvelle la plus étourdissante se répandit dans les coulisses et dans les salons diplomatiques. Henriette Sontag, la fille de pauvres saltimbanques de Coblentz, allait épouser, bien légitimement, au pied de l'autel un comte, un ambassadeur, un grand seigneur qui la conduirait à la cour en la faisant descendre des planches du théâtre.

Tout le monde cria à l'invraisemblance et au mensonge. Les ambassadrices à qui on disait chose pareille haussaient les épaules avec dédain et dépit ; même quand le fait fut accompli personne ne voulut y croire. Mais, comme madame la comtesse de Rossi méritait par la noblesse et l'élévation de son caractère le rang où la fortune venait de la

faire monter, elle sut peu à peu si bien ramener à elle les esprits, que tour à tour elle fut reçue, comme ambassadrice, à la cour de Bruxelles, de la Haye, de Berlin et de Vienne, absolument comme si elle était née pour la position qu'elle occupait.

Bien des années se passèrent pour elle dans les triomphes de la grande dame, mais aussi dans les regrets de la cantatrice, disait-on tout bas; car souvent la comtesse de Rossi, comme la marquise de Maintenon, eut pu dire en remarquant l'air ennuyé des carpes dans un bassin de marbre :

— Les pauvres bêtes, elles regrettent leur bourbe!..

Aussi, quand les révolutions eurent détruit la fortune du comte son époux, ce fut presque avec joie qu'elle reprit la couronne de la cantatrice en déposant celle qui portait les neuf perles du blason.

Aussitôt qu'elle reparut et qu'on se fut assuré qu'elle possédait toujours son merveilleux talent, tous les directeurs furent à ses pieds avec des monceaux d'or; alors les grands concerts qu'elle donna, puis un engagement qu'elle accepta au théâtre des Italiens à Paris, lui rendirent la fortune sans lui enlever la considération.

Mais ce retour de madame Sontag sur la scène

avait mis la diplomatie en révolution, car cette entrée si heureuse donnait la fièvre à toutes les anciennes cantatrices retirées du théâtre ; elles voulaient tenter la même épreuve et courir la même chance. Les unes, sous prétexte qu'elles aussi avaient éprouvé des pertes de fortune, les autres parce qu'elles étaient en proie à cette nostalgie dramatique qui s'empare tôt ou tard des artistes exilés de la scène ; enfin, tous les diplomates, comtes et grands seigneurs qui avaient épousé des chanteuses — ce qui arrive souvent — étaient en grand émoi par suite des circonstances nouvelles.

Mais ils en furent heureusement quittes pour la peur et madame Sontag seule nous revint.

Hélas ! la pauvre femme qui trempait de nouveau ses lèvres à la coupe enchantée, n'eut pas le courage d'en détourner la tête ; elle voulut de nouveaux succès, de nouvelles richesses, et pour les conquérir elle accepta un engagement superbe en Améri ue ; elle partit donc joyeuse et ne revint jamais, car la mort l'attendait au rivage.

Paër aussi avait été un des professeurs d'Henriette Sontag dont il resta toujours l'ami, quoique son caractère fut tout d'une pièce.

Égoïste comme un chat, Paër avait la courageuse indépendance du lion ; et quand l'empe-

reur Napoléon Ier daignait lui donner de ces avis que chacun s'était habitué à transformer en oracle, le maëstro se rebiffait, aussi l'Empereur ne l'aimait-il guère et le lui témoignait-il en toute occasion. Ainsi un soir, à la suite d'une première représentation d'une pièce de Paër à laquelle Sa Majesté assistait, elle fit appeler l'artiste et, à la place des compliments auxquels celui-ci s'attendait, elle se prit à lui dire :

— Trop de bruit!.. trop de bruit!.. Votre musique est peut-être belle; mais je ne le crois pas, car elle me fatigue.

— Tant pis pour Votre Majesté, fit l'artiste en s'inclinant profondément.

Madame Orfila, avec laquelle il était fort lié, l'appelait son boule-dogue.

Caustique et fin, ce fut lui qui, ayant reçu un jour d'un bourgeois-gentilhomme enrichi dans les affaires une invitation au bas de laquelle se trouvait ce singulier avis : « On est prié de ne pas venir en bottes » répondit ainsi :

« Les souliers du maëstro Paër, fort enchantés de « l'invitation particulière dont ils sont l'objet par « M***, auront l'honneur de se rendre chez lui ; « mais leur maître, pris d'une attaque de goutte,

« se voit privé de l'honneur de les accompagner. »

Et à l'heure dite, Paër envoya, par un domestique, sa plus belle paire de souliers chez le Turcaret tout confus.

M. le marquis de Pastoret, qui jouait le mélomane quoiqu'il fut très mauvais musicien, manquait rarement une des grandes soirées de la maison Orfila, d'autant que la maîtresse du logis lui faisait la cour, espérant par lui se réconcilier avec le faubourg Saint-Germain dont le marquis était une des autorités, alors qu'il était le secrétaire intime du comte de Chambord.

Il avait tant reçu des Bourbons qu'on pensait qu'il leur serait fidèle !

Ainsi, sous le premier Empire, M. de Pastoret était un petit sous-préfet quand Louis XVIII le nomma maître des requêtes au Conseil d'État, et plus tard enfin gentilhomme de la chambre.

Ce n'était cependant pas un aigle que ce marquis !... à preuve :

Un jour qu'il avait l'honneur de déjeûner avec le roi qui, chacun le sait, avait un penchant très-prononcé vers la gourmandise, Louis XVIII lui demanda comment il trouvait une certaine purée aux marrons qu'on venait de lui servir.

— Sire, répondit monsieur de Pastoret en prenant un petit air de Spartiate, je ne fais jamais attention à ce que je mange.

— Vous avez tort, monsieur, lui répondit vivement le roi ; on doit toujours faire attention à ce qu'on mange et à ce qu'on dit.

Après le déjeûner, Louis XVIII avait toujours l'habitude de faire servir quelques flacons de vins précieux.

— Versez un verre de vin de Tokay à monsieur le marquis de Pastoret, dit-il en saluant courtoisement son convive.

— Pardon, Sire, fit le gentilhomme mal appris, je préférerais un verre de vin de Pacaret...

Tout le monde fut surpris de ce manqne de savoir-vivre ; le roi surtout qui tenait si fort à l'étiquette ; aussi Sa Majesté se prit-elle à dire en souriant d'une façon très-narquoise :

— Eh bien ! versez un verre de Pastoret, pour monsieur le marquis de Pacaret... ah ! pardon,... vin de Pacaret pour le marquis de Pastoret, fit-il en feignant de se reprendre.

On rit beaucoup de cette erreur, et le sobriquet de Pacaret resta au marquis qui ne fut plus convié à la table royale tant que vécut Louis XVIII.

Je vous ai raconté plus loin, je crois, que Jenny Vertpré, madame Carmouche, *la petite Mars* du théâtre de *Madame*, devenu le Gymnase après 1830, avait donné des leçons à madame Orfila lorsque celle-ci voulut jouer le joli petit rôle de *madame Pinchon* chez la comtesse Merlin et chez elle. Or, comme la gentille Jenny était aussi aimable comme femme, qu'elle avait de talent comme actrice, madame Orfila s'en affola et voulait toujours l'avoir chez elle. Néanmoins elle y venait rarement car, sa profession d'abord, puis, après qu'elle eut quitté le théâtre, sa mauvaise santé ne lui permettaient pas de se rendre à toutes les invitations qu'elle recevait.

Jenny Vertpré était fine et pleine d'esprit. Je veux vous en donner pour preuve une petite historiette que je lui ai entendu raconter à elle-même. Elle vous paraîtra peut-être bien vieille, puisqu'elle remonte au temps où les chemins de fer ne conduisaient pas partout ; cependant elle n'a que vingt ans, tout au plus.

La charmante actrice dont je parle avait été condamnée aux eaux de Vichy, de par la Faculté, car il va quelquefois aussi aux eaux des personnes qui sont malades. Quand la saison fut achevée,

elle voulut quitter le pays au plus vite. Pour cela, elle retint une place dans l'espèce de patachon qui, avec ses trois banquettes, rappelait trait pour trait le *coucou* d'autrefois.

Mais, afin d'être le moins mal possible dans cette ignoble voiture, Jenny Vertpré avait loué et payé toute la banquette du fond pour elle seule. Pensant qu'une place payée est une place sacrée, l'actrice arrive presque au moment du départ, quand tous les voyageurs sont déjà montés ; mais la bienheureuse banquette était prise par un monsieur qui s'y carrait avec tout le sans-façon de la possession.

La nuit était noire, et l'obscurité de la cour éclairée seulement par une vieille lanterne ne permettait pas à madame Carmouche de distinguer les traits de l'usurpateur ; aussi se contenta-t-elle de s'écrier avec impatience :

— Monsieur... mais, Monsieur... rendez-moi donc ma place... elle est à moi...

Et le monsieur ne bougeait pas plus qu'un therme.

Madame Carmouche réclama alors l'intermédiaire du maître de la voiture, qui, tout en se confondant en excuses, pria si humblement l'usurpateur de céder la place qui était payée, que celui-ci céda tout

en grommelant et se replongea dans un autre coin de la voiture.

— C'est donc un personnage du pays que ce monsieur, qu'on est si poli avec lui ? se demandait tout bas madame Carmouche : mais bast ! ajouta-t-elle avec insouciance, ma place est à moi, je l'ai payée : serait-ce même le roi, qu'il n'aurait pas le droit de me la prendre.

Vous comprenez que le début peu courtois de l'actrice envers l'étranger ne les avait mis ni l'un ni l'autre en verve d'être aimable; aussi, sans doute pour ne pas se parler, il s'étaient d'abord tourné le dos, puis avaient fini par s'endormir quand un violent cahot les sortit de la torpeur profonde dans laquelle ils étaient plongés.

Les dames poussèrent des cris de pies dénichées ; les hommes descendirent de la patache pour voir qui avait causé cet accident ; et quand on eut découvert qu'il n'était pas grave, la voisine de madame Carmouche se prit à dire à celle-ci en riant :

— Savez vous, madame, quel est le personnage que vous avez si impitoyablement chassé de votre place ?

— Non, ma foi ! fit l'actrice avec une vive curiosité

— Eh bien, c'est M. Cousin, le ministre... rien que ça ! répondit la dame en riant de plus belle.

— Bah! M. Cousin... ce n'est pas possible!... exclama Jenny Vertpré en riant à son tour; mais je vais m'en assurer, ajouta-t-elle, tout en tâtonnant sur la place que le monsieur avait laissée libre, car si c'est M. Cousin, il doit avoir Virgile avec lui... C'est lui !... c'est lui !... s'écria-t-elle tout-à-coup fort gaiement, je tiens un bouquin qui doit être vieux... très-vieux... un ancien... un antique. C'est donc Virgile, alors le ministre n'est pas loin.

En effet, au même moment, M. Cousin remontait dans la patache, aussi les dames se turent; peu d'instants après, les chevaux partirent au galop.

Il faisait alors un petit clair de lune blafard, jetant une lueur pâle et faible sur les objets ; et madame Carmouche qui avait conservé entre ses mains le livre pris sur la banquette, faisant semblant de lire, se met à débiter à haute voix une petite tirade de Virgile qu'elle avait apprise dans l'un de ses rôles — la reine de seize ans — puis, quand elle l'eut achevée, elle referma le livre et se prit à dire, toujours comme dans son rôle :

— Mon Dieu que c'est beau Virgile quand on le

comprend !... et même quand on ne le comprend pas !...

— Comment ! c'est avec la reine de seize ans que j'ai l'honneur de voyager !... exclama en riant M. Cousin dont toute la mauvaise humeur s'était évaporée comme par enchantement.

— Eh oui, monsieur !... répondit madame Carmouche avec cette finesse qui l'a rendue toujours si charmante ; ne m'avez-vous donc pas déjà reconnue à ma manière de mettre les ministres à la porte...

Et tous deux de rire. Dam ! sous le gouvernement de Louis-Philippe, si les ministres étaient excellents on ne les traitait pas par excellence !...

Vous voyez quel était le mélange de gens de talent et de gens d'esprit qui se rencontraient dans le salon de madame Orfila, salon que l'excellente femme tint ouvert jusqu'aux derniers moments de sa vie ; car, alors que la mort l'avait déjà marquée de son sceau fatal, alors qu'elle n'y voyait plus, qu'elle entendait à peine, les artistes se réunissaient encore chez elle.

Elle restait dans un tout petit salon à peine éclairé, avec ses amis les plus intimes, tandis que dans le grand salon tout brillant de toilettes et de

lumières on se pressait à l'envi. Mais un jour, hélas, ces portes hospitalières restèrent closes... la pauvre madame Orfila n'était plus!...

LE SALON

DE PRADIER

LE SALON

DE PRADIER

Pradier était né à Genève : il est peut-être le seul sculpteur qui ait eu pour berceau un pays de hautes montagnes, car il semble que la nature ne peut pas donner le goût de tailler de petits blocs de marbre à ceux qui ont sans cesse sous les yeux ces grands blocs de pierres dont l'aspect est si sublime. Mais Pradier ne fut Suisse que de naissance, et il était tout à fait Français par la tournure gauloise de son esprit, par la finesse et la légéreté de son imagination.

D'autres vous parleront de son admirable talent reconnu par tous, et que les Italiens ont si bien défini en l'appelant le Bellini de la sculpture ; mais

pour moi, je ne veux vous parler que de son salon qui fut fort à la mode sous le règne de Louis-Philippe.

Artistes, gens du monde, savants, littérateurs, aristocratie même et étrangers de distinction, tous semblaient s'y donner rendez-vous. On s'y amusait, et, vous le savez, rien ne plait davantage à Paris que le plaisir.

Madame Pradier faisait avec beaucoup d'amabilité et de grâce les honneurs de ses salons; l'hiver, Quai de la Monnaie; l'été, dans la jolie villa que le célèbre statuaire possédait à Ville-d'Avray : la foule qui se pressait à la porte était nombreuse, aussi combien il s'y est vu d'illustrations en tous genres!...

Sans doute parcequ'il était Suisse d'origine et de naissance, Pradier se croyait républicain aussi. comme, lorsqu'on est jeune, on ne sait pas mettre adroitement une sourdine à ses sentiments, maître Pradier, sous la Restauration, s'était rangé à la tête des étudiants turbulents qui inquiétèrent d'abord le pouvoir qu'ils finirent bientôt par renverser. Il était libéral, comme on disait alors; et les libéraux formaient une classe tout à fait à part dans la société. Ils portaient la coiffure à la Sylla, ils avaient

toujours une pipe à la bouche, ce qui était fort rare à cette époque et, permettez-moi de vous le dire, fort mal porté.

La pipe remplaçait la cocarde de jadis, c'est pourquoi on avait mis une pipe au buste du général Foy, comme une marque de patriotisme.

Ces jeunes libéraux portaient aussi un mouchoir lithographié à la charte, — la lithographie était alors une nouveauté, — des bretelles séditieuses, car elles représentaient le *vieux drapeau* dont elles avaient les trois couleurs proscrites, et, pour achever de vous les dépeindre, je vous dirai qu'ils lisaient le *Constitutionnel,* qui était, à cette époque, le journal de la jeunesse et des conspirateurs.

Comme tout change avec le temps !

Eh bien, c'est, non dans le salon, mais dans l'atelier de ce même Pradier, le libéral si *coquelicot* d'autrefois, que se montra en 1848 une certaine lanterne magique, dont les verres furent peints, par lui-même et dont le poëme fut composé par un de ses amis. Cette lanterne magique se répandit au dehors et eut un grand succès dans le monde réactionnaire d'alors, c'est-à-dire dans tous les salons de bonne compagnie ; c'est pour cela que je me permets de la rappeler à ceux qui la connaissent et de la faire con-

naître à ceux qui n'en ont pas entendu parler.

Écoutez.

« Accourez tous, messieurs et mesdames, citoyens et citoyennes, venez voir la pièce curieuse, la nouvelle lanterne magique. C'est la Montagne en ébulition, en agitation et en action. Si vous êtes contents, nous vous prions d'en faire part à vos amis et connaissances. Seulement, prenez bien garde et ne vous approchez pas sans précaution de tous ces hommes d'état, car il pleut des coups de poing et des soufflets : maintenant que vous voilà avertis, commençons.

PREMIER TABLEAU

« Voyez, premièrement, ce grand homme qui sort de la Montagne et s'élève au-dessus d'elle. Admirez-le ; ses yeux sont fixés vers le firmament et sa main est placée dans son gilet comme s'il voulait défier le ciel et la terre de l'atteindre. Remarquez comme il pose en héros d'autrefois; ne semble-t-il pas attendre que la reconnaissance publique vienne le faire couler en bronze, pour le nicher sur quelque colonne. C'est le roi de la Montagne! c'est un des immortels inventeurs du vertueux Gouvernement Provisoire!

Saluez, messieurs,... saluez, mesdames,... mais surtout regardez le bien, car il est à caindre que ce

grand astre ne soit bientôt éclipsé, et quand vous l'aurez vu, vous en conserverez l'image dans votre souvenir.

« C'est par erreur que ses joues, ses mains et son cœur sont couverts d'une teinte rouge. Ne vous y laissez point prendre, honnêtes citoyens, c'est un reflet de ses amis, car ce grand homme n'est point cruel ; il est au contraire un agneau pour la douceur et la bonté. — Que vous demande-t-il ?... eh ! mon-Dieu, presque rien !... il vous demande, vos plus clairs millions à manger, vos meilleurs vins à boire, vos plus beaux palais à habiter, vos plus vastes forêts pour chasser.

« Pourquoi donc ne mettez-vous pas une meilleur grâce à le satisfaire ?... allons, un bon mouvement ; donnez, donnez toujours, donnez encore, et qu'il n'en soit plus question.

« Remarquez tous ces petits satellits avec des barbes incultes et des chapeaux pointus qui entourent cet homme illustre ; ce sont les commissaires qu'il a lancés sur toute la France, et que la France a la sotte rancune de ne pas lui pardonner, sous le prétexte futile qu'il y en avait parmi eux beaucoup plus de *marqués* que de *marquants*. Regardez comme ils s'agitent dans l'espace pour recon-

quérir la toute-puissance à leur maître, toute puissance qu'ils espèrent partager avec lui.

« Voulez-vous, messieurs et mesdames, voir en quoi la grandeur du roi de la Montagne a été utile au pays ? — attention ! Nous allons le suivre partout où ses graves occupations l'ont conduit durant son pouvoir souverain.

« Regardez bien... où le voyez-vous maintenant? il est, n'est-ce pas, dans la grande salle d'un riche palais entouré par des ouvriers sans ouvrage, par tout un peuple mourant de faim... vous croyez peut-être qu'il s'attendrit sur la misère publique ? qu'il cherche le moyen de la diminuer ou de la vaincre ? Fi, messieurs, notre grand homme a bien mieux à employer son temps ! la preuve c'est que vous le voyez à table, entouré de charmantes bayadères et de gais convives, -- laissons les chanter et rire pendant que le pays souffre et pleure. — Soufflons sur le verre, — attention ! — où le voyez-vous cette fois?...

« Vous le voyez à la chasse à courre dans les bois de Chantilly... et à présent ?... regardez-le... il est dans un beau cabinet du ministère ; il fume au coin de la cheminée en compagnie de jeunes et jolies femmes et à travers les plus joyeux propos, tandis qu'une femme, que des gens méchants ont appelée

la bacchante de la Révolution, le bonnet rouge sur la tête, le cigare à la bouche, rédige de superbes circulaires qui ont failli mettre le feu aux quatre coins de notre pays.

« Il est inutile de le suivre plus longtemps ; ses occupations sont toujours les mêmes, et vous êtes bien convaincus, n'est-ce pas, messieurs et mesdames, que le roi de la Montagne n'est pas un méchant homme ? Si ses amis ont fait du mal, ce n'est point sa faute ; s'il en a fait lui-même, c'est sans le savoir, sans même s'en inquiéter. L'État est bien peu de chose pour lui auprès du plaisir ; donnez-lui donc l'absolution pour ses sottises passées et ne vous en occupez pas davantage car la Montagne s'ouvre, le vent souffle et le héros s'évanouit.

SECOND TABLEAU

« Ecoutez cette musique mélodieuse, messieurs et mesdames, c'est l'air du *menuet d'Exaudet*, joué par les petits violons ordinaires du grand homme qui va paraître, — petits violons qui le précèdent toujours... une... deux.... regardez...

« Voyez-vous ce personnage à la chevelure chinchilla, bien frisé, aux bottes vernies avec des talons rouges, au jabot de dentelles, aux bagues de marquis, à l'habit de paillasse...

« Tambours : battez aux champs ! découvrez-vous messieurs ; mesdames, faites la révérence. Ceci vous représente le héros *National*, le figaro de la République, le Talleyrand d'aujourd'hui.

— Suivons-le dans les diverses phases de sa gloire.

« Regardez d'abord ce beau monument gothique ! c'est l'Hôtel de Ville. Admirez, maintenant, comme notre homme s'y installe ; le voilà qui se proclame au nom de sa propre volonté, maire de Paris, autocrate de la bonne ville.

« Il a une garde, il boit, il mange ; on mange et on boit autour de lui. Monsieur le maire est content !

« Mais, attention ! voilà du tapage ; au lieu de boire et de manger, on crie et on s'ameute. — Monsieur le maire est moins content !

« On attaque l'Hôtel de ville... Monsieur le maire n'est plus content du tout ! — Voyez-le comme il se sauve pâle et tremblant — où se cacher?.. là, dit-il, — et il entre dans un certain endroit qui ne s'avoue jamais, pas plus à l'Hôtel de Ville qu'ailleurs. — Nous ne l'y suivrons pas.

« Le voilà maintenant dans sa chambre ; il réfléchit sur le néant des grandeurs humaines en géné-

ral et sur celui d'un maire de Paris en particulier. Il se décide à changer de condition.

« Suivons-le à l'Assemblée, messieurs et mesdames; là il s'y trouve à son aise et s'arrange pour y rester. — Prenne qui voudra maintenant l'Hôtel de Ville, dit-il avec dignité, je m'en lave les mains.

« Entrez avec lui dans ce magnifique palais; c'est celui du grand Condé : voyez cette petite fille endormie dans ce superbe berceau d'or ; cette petite fille est la descendante de monsieur le maire, ce berceau est celui du comte de Paris, meuble qui ne se trouve pas déplacé dans cette somptueuse demeure, car on y voit entassées toutes les richesses de la monarchie ; jusqu'aux belles porcelaines de Sèvres, réservées jadis pour faire des présents aux têtes couronnées étrangères, mais qui servent aujourd'hui pour les galas ordinaires de Sa Hautesse républicaine.

« Voyez-le donner des fêtes princières, demander l'aumône à l'Assemblée, et faire couler des flots d'or dans les coulisses de l'Opéra.

« Quelquefois marquis, souvent figaro, toujours paillasse, il saute pout tout le monde.

« Regardez-le encore — l'avez-vous assez vu ?... Oui, n'est-ce pas ? tant mieux, puisqu'il s'évapore en fumée.

TROISIÈME TABLEAU

« Présentement, messieurs, mesdames, dans le grand nuage que vomit la Montagne est l'île de la Chimère, autrement dit le pays de la Félicité. Dans ce lieu admirable, le gazon est toujours vert, le temps toujours serein, les hommes toujours sincères et les femmes toujours fidèles.

« Chacun travaille suivant son goût et ses dispositions, aussi tout le monde passe son temps à ne rien faire ; ce qui fait qu'on ne porte pas de vêtements, que les rues sont infectes et les logements inhabitables. Le vin vient sur les vignes en bouteilles cachetées ; les allouettes y sont toutes roties, aussi tous les nez sont bourgeonnés et les ventres rebondis.

« On ne sait pas ce que c'est que l'argent ; les propriétés sont à tout le monde, aussi n'est-ce que par la force du poignet qu'on obtient ce qu'il faut pour manger ; de plus on s'y bat à chaque instant pour avoir le logement de son voisin s'il semble plus commode. Les femmes peuvent avoir plusieurs maris, ce qui fait que les enfants n'ont pas de père ; on n'y trouve que d'honnêtes gens, ce qui fait que chacun cherche à prendre ce que peuvent avoir les

autres. Enfin on est régi par la loi d'amour, ce qui fait que tout le monde se déteste.

« Mais ne quittons pas cet admirable pays, messieurs et mesdames, sans faire connaissance avec les célèbres dieux qui l'ont découvert. Remarquez d'abord, je vous prie, au milieu de ce gros nuage noir tout plein d'étoiles, un dieu orné d'une queue plus longue que celle du renard et terminée par un œil de lynx.

« Tournez vos yeux plus loin ; là-bas dans la plaine, un dieu bouffi, aux longs cheveux, rime quelque églogue ; c'est le grand créateur de la loi d'amour. Malheureusement il ressemble peu à son idole ; en remarquant son costume on peut s'assurer qu'il n'a pas même le droit de s'appeler l'amour propre.

« Plus loin, bien plus loin encore, — car tous ces dieux vivent séparés les uns des autres, puisqu'ils ne se rencontrent que pour se lancer des foudres et des satires, — admirez le grand dieu des dieux. Voyez avec quelle majesté il porte ses lunettes ! Pour lui rien n'a été sacré sur notre pauvre terre ; ni la propriété ni la famille, niaiseries auxquelles nous avons la bêtise de tenir. Aussi a-t-il un grand amour et une immense admiration pour lui-même. Sous son bras il porte la banque du peuple,

et dans sa poche l'argent des actionnaires, pour être jusqu'au bout fidèle à son système que les propriétaires et les capitalistes sont des voleurs. Admirez, messieurs et mesdames, ce dieu en faillite, car jamais vous ne verrez son pareil.

« Il avait engagé les bons habitants de la France à venir essayer cette île de la Chimère, sous prétexte que la société ne sera parfaitement heureuse que quand elle sera basée sur son système.

« — C'est blasée que vous voulez dire, a répliqué un demi-dieu fort spirituel ; nous sommes tous de votre avis.

« Mais, quittons cette île fortunée, messieurs et mesdames, car si nous la regardons plus longtemps nous verrons, déchirant tableau ! tous les habitants se mangeant les uns les autres.

« Heureusement voici la Montagne qui gronde et lance contre elle un tourbillon, tourbillon qui l'emporte et la dissipe comme un léger nuage.

QUATRIÈME TABLEAU

« Mais, quel est ce gros nuage noir qui sort encore des flancs de la Montagne ?... attention !

« Ça se dissipe... ça s'arrange... regardez, vous voyez maintenant une taverne dans Londres, la capitale de l'Angleterre.

« Distinguez-vous, assis devant une table, ces deux hommes dont l'un a la figure juvénile et douce, le corps petit, frêle et délicat, un ensemble enfin qui rappelle ces charmants croquis de Gavarni où on voit une fillette costumée en débardeur?

« L'autre est un véritable colosse, à la figure enluminée, en gilet à grands revers façon Robespierre, au chapeau rappelant 93, en un mot ayant toute la tournure d'un affreux jacobin d'autrefois. Ces deux hommes regrettent et complotent.

« Voulez-vous voir ce qu'ils regrettent?... Commençons par le premier : regardez bien attentivement. — Vous voyez ce magnifique palais bâti par Marie de Médicis, ces appartements somptueux, cette chambre à coucher toute garnie de rubans bleus et de dentelles, dentelles et rubans bleus qui, assure-t-on, allaient fort bien à la figure du petit grand homme ; ces tables servies de fins et délicats repas, avec force gelées, glaces, gâteaux, beignets d'ananas, — car le cuisinier, pour plaire à l'illustre désorganisateur du travail, faisait de l'ananas comme de la muscade, il en mettait partout.

« Toutes ces merveilles princières méritent bien un regret... soyons de bonne foi... Retournons maintenant prendre le grand montagnard... que voulez-

vous !... c'est un autre palais... mais c'est toujours de grands repas, de beaux salons... de belles voitures... Qu'est-ce que cela prouve? ça prouve que les farouches montagnards ont toujours aimé et aimeront toujours les plaisirs des sybarites.

« Et ce ne serait en vérité pas la peine de faire une révolution, si elle ne devait pas servir à leur donner la place, les palais, les privilèges et surtout les millions des princes que l'on chasse!

« Maintenant que vous avez vu les regrets, voulez-vous voir le complot ?... une... deux.., attention !... que distinguez-vons?... un drapeau rouge... des barricades... du sang... du carnage...; vos yeux vous trompent assurément..., regardez mieux encore...

« Mais, tout a disparu... les voici replongés dans le néant.

CINQUIÈME ET DERNIER TABLEAU

Il serait trop long, messieurs et mesdames, de vous faire suivre un à un tous les grands hommes que vomit la Montagne. Je l'entends qui s'agite, jusque dans ses fondements, attention !... elle va se débarrasser, dans une convulsion, de tout ce qu'elle renferme.

Crac... crac... crac... Voici d'abord un grand

général, monté sur un grand cheval, portant un grand sabre en héros qui va-t-en guerre. Dans une de ses poches, voyez un grand rouleau, c'est l'état de siége ; dans l'autre il y en a un semblable, c'est la suppression des journaux. De la main qui ne portepas le sabre, il tient une balance pour peser les forts et les faibles; car c'est un esprit superbe qui sait, avant tout, que le côté des plus forts est toujours le meilleur... le voici, messieurs... parais... disparais !...

« Voyez cet homme pâle et poétique ; c'est un grand génie, une des gloires de la France, on ne lui reproche que sa tête qui, comme une girouette, tourne toujours, même sans vent, ne sachant de quel côté se fixer.

« Fermez-les yeux, mesdames, de crainte des accidents; car voici qu'il vient de paraître un de nos premiers grands hommes qu'il est dangerenx de voir quand on tient à avoir une jolie famille. On a prétendu que sa figure était le reflet de son âme. Non! je ne garantis pas l'authenticité de ce dire... regardez maintenant si vous voulez, mesdames, car il a tout à fait disparu.

« En voila un autre qui tient la lune dans ses mains et sa famille entière dans ses bras ; voyez,

comme ils s'élèvent tous ensemble; non, ce n'est qu'un instant; leur poids les entraîne, les voilà perdus.

« Admirez ce couple charmant, le mari, le chapeau sur le coin de l'oreille et la pipe dans le coin de la bouche, tandis que la femme jette de tendres regards aux passants. Saluez les, messieurs, saluez les, mesdames, car vous n'avez plus qu'un instant à les voir et *c'est eux qu'est les princes du sang.*

« Regardez... ceci vous représente un puissant ministre marchand de bois ; il sait qu'il y a fagots et fagots; aussi, pour rester dans sa sphère, ne s'est il entouré que de bûches.

« Quel est, me demanderez vous, cet homme hideux, quinteux, criard que les chiffonniers portent en triomphe?.. c'est un auteur superbe, l'inventeur du drame socialiste, où il nous prouve qu'il n'y a que les chiffonniers d'honnêtes gens sur la terre ; aussi les chiffonniers reconnaissants lui ont-ils voté une garde et une hotte d'honneur ! Laissez-les passer, messieurs et mesdames, ils n'en ont que pour une minute et vous ne les reverrez plus.

Mais la Montagne redouble de fureur; rangez vous vite, messieurs et mesdames, car la voilà qui vomit une lave brûlante; ce sont tous des hommes à tête de chien, chasseurs patentés et payés par la France.

« Vite, vite, rentrez chez vous ; le vent qui sort de la Montagne est mortel ; fermez vos portes, calfeutrez vos fenêtres, bouchez surtout les urnes où se déposent les bulletins d'élection, car ce vent dangereux se glisse partout et surtout n'oubliez jamais cette sage maxime de l'Ecriture.

« *Qui sème le vent, moissonne des tempêtes.* »

Que tous ces hommes, alors les puissants du jour, sont loin de nous aujourd'hui, et surtout comme ils sont complètement oubliés ! Vous voyez, combien on était peu courtois avec eux au moment où ils triomphaient dans leur gloire, et « comme avec irrévérence se moquaient des dieux les marauds. » Heureusement, ces dieux étaient bons princes ; aussi l'un d'entre eux resta-t-il l'ami de Pradier malgré cette sanglante satire où il n'était point épargné pourtant ! et cet ami n'était autre que M. Crémieux, l'avocat, qui fut, vous le savez, membre du Gouvernement Provisoire en 1848 et qui ne chercha à y faire que du bien. C'est non-seulement l'homme le plus spirituel, mais aussi le meilleur homme de la terre, ce qui n'empêchait pas les journaux de l'opposition d'alors de le déchirer d'une façon atroce.

L'opposition, vous le savez, a toujours été sans pitié; et je me rappelle, à ce sujet, le désespoir de ce pauvre M. Villemain alors qu'il était ministre : car, à cette époque, les ministres étaient fort peu respectés par la presse.

— Les vilains journalistes, disait-il douloureusement, ils vont jusqu'à prétendre que mes filles me ressemblent !

Hélas ! ce n'est point de la beauté qne l'a doué dame Nature, qui, par exemple, s'est rattrapée sur l'esprit et la malice ; ce dont il fait preuve en toute circonstance.

Et comme M. Crémieux, à qui je reviens, n'est pas beau non plus, l'opposition s'emparait sans pitié de sa personne pour la déchirer à belles dents, sans se préoccuper si elle ne tombait pas à faux. A ce propos, je me rappelle un très méchant quatrain qui parut dans un petit journal, *le Lampion*, je crois, et dont le spirituel avocat fut tout le premier à rire; peut-être parce que ce quatrain portait justement sur un péché dont il n'était pas coupable.

« Un bruit que je crois controuvé
« Se répand dans la capitale ;
« On dit que Crémieux s'est lavé.
« Mon Dieu que l'eau doit être sale !

Heureux les chefs d'Etat dont on ne peut attaquer que la débarbouillade !

J'avais été avec une de mes amies, madame Alfred Nettement, faire une visite à son mari qui, au moment du coup d'Etat du 2 décembre, était retenu au château de Vincennes avec d'autres représentants quand, tout à coup, un ce de ces messieurs, placé auprès de la fenêtre, s'écria :

— Voici Crémieux !... voici Crémieux !...

En effet c'était M. Crémieux que l'on transférait de Mazas à Vincennes. A ce nom, tous les représentants se levèrent en donnant toutes les marques d'une vive agitation, car ils étaient peu du bord de M. Crémieux et s'apprêtaient à lui faire une mauvaise réception, quand M. Léo de Laborde, avec sa vivacité toute méridionale, s'élança vers lui au moment où il entrait dans la salle en s'écriant d'une voix furieuse :

— Eh bien Crémieux ! que nous disiez-vous, il y a peu de jours encore « le peuple est une sentinelle invisible qui veille sur l'Assemblée ! »

— Eh bien ! je ne vous ai pas trompé, puisque je vous disais qu'elle était invisible... répliqua M. Crémieux avec un aplomb et un sangfroid des plus superbes.

Vous le savez, l'esprit réussit toujours en France aussi les éclats de rire de tous qui vinrent saluer cette réplique si fine ayant fait rompre la glace, on reçut le nouvel arrivé non comme un ennemi de la veille mais comme un ami malheureux.

Du reste, il riait un peu de tout le spirituel avocat, même des bals de son collégue et ami Marrast qu'il avait été le premier à surnommer « le marquis de la République. » D'ailleurs il n'y avait que fusion et confusion dans ces bals ; ainsi lord Normamby, ambassadeur de la reine Victoria, se trouvait, non-seulement côte à côte mais encore de pair avec le citoyen Flocon, alors ministre ; un pair de France, que je ne veux pas nommer, faisait un wisth ayant pour partenaire un conspirateur qu'il avait naguère condamné à mort et deux autres commissaires du gouvernement, dont l'un n'avait pas de bas dans ses souliers ; ceci est parfaitement historique.

Madame de Lamoricière, qui avait cru devoir assister une fois à l'un de ces bals, venait de s'approcher du buffet aux rafraichissements, car elle mourrait de soif ; mais ce buffet était si scrupuleusement gardé par une foule de républicains costumés à la Robespierre, qu'elle s'en éloigna au plus vite, assaillie par des démangeaisons

inusitées ; aussi, le lendemain, quand elle se retrouva sur son terrain, c'est-à-dire au faubourg Saint Germain chez madame d'Andigné de la Chasse, sa parente, la pauvre madame de Lamoricière disait tristement à ceux qui lui parlaient de la position qu'occupait son mari :

— Hélas ! le général croit servir la France en restant au ministère ; et j'ai beau dire, j'ai beau faire, il ne veut pas quitter le parti des puces. .

Mais, quoi que formant le *parti des puces*, comme disait madame de Lamoricière, messieurs les républicains n'en posaient pas moins en grands seigneurs, ainsi que le prouvent les journaux du temps : et voici entr'autres, ce qui s'écrivait dans la *Chronique de Paris*, au sujet d'un gros bonnet de cette république, redevenu aujourd'hui Gros-Jean comme devant.

« Le citoyen Hetzel, jadis éditeur et devenu, par la grâce de Dieu et de son camarade Bastide, secrétaire général au ministère des affaires étrangères, tranche de l'homme d'état et se prend tout à fait pour un personnage.

« Boutonné dans son habit à la Werther, le chef surmonté d'un feutre en pain de sucre, les facies encadrés d'une barbe couleur de flamme; raide, gourmé, superbe, suant son importance ; en deux

mots, gonflé comme un bedeau qu'on aurait créé marguillier, voilà l'homme.

« Vous figurez-vous Monseigneur Hetzel avec avec Son Excellence Bastide, décidant entre deux verres de bière, la paix ou la guerre européenne, et l'un disant à l'autre d'un petit air satisfait :

« — A propos, Normamby sort de mon cabinet... Je ne lui ai pas dissimulé que nous ne sommes pas contents de Palmerston... »

« M. Guizot, auquel succédaient ces messieurs, et qui avait soixante ans d'âge, trente ans de vie politique et douze à quinze ans de ministère, se faisait un devoir de dire *lord* Normamby, *lord* Palmerston, mais il vrai de dire que M. Guizot était M. Guizot !...

« La marotte de M. Hetzel était de faire faire antichambre, surtout à ses anciens amis; mais mal lui en prit un jour avec Alphonse Karr dont il avait été l'éditeur.

« Il restait entre lui et ce spirituel auteur un reliquat de compte à régler et celui-ci, désespérant de rencontrer le haut fonctionnaire à son magasin, prend le parti d'aller le trouver au ministère. Il se présente, se fait annoncer et un huissier vient lui dire d'attendre. *M. le sécrétaire-général étant pour le moment en affaires.*

« Assez mécontent de la réponse, Alphonse Karr se met à se promener de long en large dans l'antichambre. Le temps marche; un quart d'heure, une demi-heure, une heure même s'écoule, et M. Hetzel reste toujours invisible. Notre auteur s'impatiente, insiste pour entrer, parle haut, enfin se fâche pour tout de bon.

« M. Hetzel accourt alors la lèvre arquée, l'œil olympien, tout prêt à faire jeter à la porte l'impertinent qui ose... mais il reconnait aussitôt à qui il a affaire, défronce le sourcil, s'humanise et de l'air le plus gracieux :

« — Ah ! c'est vous, mon cher Karr, s'écrie-t-il, je suis vraiment désolé de vous avoir fait attendre, car vous pourriez croire que je pose avec vous en grand seigneur !

« — Pas si sot !... interrompit le spirituel auteur des *Guêpes* avec un sérieux sarcastique Editeur, vous étiez pour moi un personnage; les éditeurs ne sont-ils pas les seigneurs suzerains des gens de lettres ? et comme je suis homme de lettres, j'avais donc besoin de vous ; mais à présent, vous voilà pour moi l'égal du premier venu, vous n'êtes plus que la moitié d'un ministre.

Jamais il n'était possible de le prendre sans vert,

Alphonse Karr. Il n'est pas d'esprit plus fin, plus vrai et plus profond que le sien : à tout il a une réplique ; et, chercherait-on pendant des mois entiers, on ne pourrait pas trouver plus juste que ce qui lui arrive du premier jet. Sa conversation pétille ; elle est encore plus spirituelle, si c'est possible, que ses livres. Je me souviens qu'un soir, c'était en 1848, on discutait devant lui sur les deux partis qui se faisaient alors la guerre, — le bonapartisme n'existant pas à cette époque, — ces deux partis étaient les rouges et les blancs. et qui de défendre les uns, qui de porter aux nues les autres. Alphonse Karr ne disait mot et souriait quand, tout-à-coup, comme on lui demandait son avis, il prit une plume et traça ce petit quatrain sur une feuille de papier qui se trouvait sous sa main.

« L'un voudrait pour lui seul les abus conservés,
« L'autre dit qu'à son tour il est temps qu'il y goûte.
« Les blancs sont en un mot des rouges arrivés,
« Et les rouges des blancs en route.

Est-il possible de mieux définir les choses, je vous le demande?

Malheureusement, aujourd'hui, ce charmant auteur a abandonné Paris pour Nice et la plume pour les fleurs; aussi, est-ce tout à fait comme d'un souvenir d'autrefois que je parle de lui, le regardant

comme mort pour les salons d'aujourd'hui où l'on cause si peu, je n'ose pas dire si mal.

Eugénie Foa qui a écrit de si jolis petits livres pour les enfants figurait aussi aux soirées de Pradier. Un soir qu'il y avait un grand bal costumé, elle arriva en habit de bergère, costume bien trop prétentieux pour sa grosse personne, ce qui fit dire à Jules Janin :

— Cette bonne Eugénie me fait pourtant l'effet d'une bergère qui a mangé tous ses moutons...

Et c'était non seulement au bal, mais encore partout, que ce respectable bas-bleu avait des prétentions à la beauté ; aussi on raconte, que vers la fin de sa vie, ayant abjuré la religion juive, elle dit un jour à l'abbé de Ratisbonne de son directeur.

— Est-ce un péché, mon père, que de trouver du plaisir à entendre les hommes me dire que je suis jolie ?

Ce à quoi l'abbé répondit avec finesse :

— Certainement, mon enfant ; car il ne faut jamais encourager le mensonge.

Se non e vero, e ben trovato.

Alphonse Karr, dans une autre occasion, fut plus courtois sinon moins caustique ; car, un jour que madame Foa déplorait devant lui la perte d'un

poisson rouge qu'elle aimait, il improvisa sur le champ le quatrain suivant :

« Aucun homme ne bouge
« Sous ta céleste loi :
« Jusqu'à ton poisson rouge,
« Qu'est mort d'amour pour toi !

C'était coquet, on en conviendra, aussi Eugénie Foa en fut-elle ravie.

Voici, du reste, la façon assez prétentieuse avec laquelle elle racontait qu'elle s'était faite femme de lettres, après s'être séparée de son mari qui était le plus excellent homme et l'homme le plus honorable du monde.

« Revenue chez mon père, dans ma chambrette de jeune fille, avec mon lit tout blanc, ma cheminée surmontée d'une petite glace à trumeau, ma commode couverte de mes jouets d'enfant, ma tapisserie en partie cachée sous des paysages, des fleurs, des têtes de ma façon, il y a même un œil qui n'est pas mal, disent d'aucuns, puis ma petite table à écrire avec mes livres de classes, quelques problèmes résolus à la pointe du canif, sur le bois même de la table, et une petite bible, je me serais crue fort heureuse si je n'avais eu de tristes et amers souvenirs...

« Pour les chasser, j'essayai bien des choses.

« D'abord les concerts, les bals... — Mais le monde m'attristait encore au lieu de me distraire; il faut avoir le cœur gai pour supporter ce bruit qui ne parle qu'aux yeux, — Les visites... A la seconde j'avais des vapeurs! — Courir les marchands... J'achetais mal, et on n'aime pas à faire ce qu'on fait mal. — Aller au spectacle... certes, c'était la seule chose qui m'aurait plu, mais on ne va au spectacle que le soir, et les journées sont si longues!... Que faire donc, mon Dieu?

« Médire?... Deux femmes, non de ma société, mais que je rencontrais parfois, s'en acquittaient si parfaitement qu'elles m'avaient dégoûtée de cet innocent passe-temps. — Causer chiffons?... Un quart d'heure après, je bâillais à me démonter la mâchoire. — Parler pour rien dire? C'était mieux; mais tant de gens s'en mêlaient que, ma parole d'honneur, ça n'en valait pas la peine. — Quoi donc imaginer?...

« Faire la coquette?... écoutez donc... c'était bien joli!... malheureusement ça ne me réussissait pas.

« Ma foi, un matin, seulement pour me désennuyer, — possible aussi comme réminiscence du jeune âge, qui sait? — j'essayai d'écrire... cela m'amusa... je continuai... j'oubliai momentané-

ment mes chagrins... Bref, comme l'esclave qui, pour perdre l'idée de son esclavage, boit de l'opium, s'endort et oublie, moi j'écrivis... »

Elle avait pourtant bien autre chose à penser puisqu'elle était mère...

Rachel qui, elle aussi, aimait fort les soirées costumées, ne manquait jamais une de celles que donnait Pradhier, et toujours elle portait un costume de bohémienne, n'importe de quel pays, mais avec force clinquant et pailletages. Tout était gabegie dans cette femme-là, aussi bien au physique qu'au moral. A mon avis, on a beaucoup surfait son talent! Il est vrai qu'en la voyant, je me souvenais trop de Talma, dont le talent était si grand, si noble et surtout si simple, tandis que Rachel, qui *posait* sans cesse en statue antique, laissait ainsi un peu trop voir *les ficelles* de l'étude, sous l'entraînement de l'artiste.

Rachel, née dans une misérable auberge de Thuringe, était la fille d'un colporteur israélite chargé de nombreux enfants, et son début dans la vie fut de chanter à la porte des cafés avec sa sœur Rébecca, tandis qu'une autre sœur plus jeune faisait la collecte.

Un jour elle fut entendue par Choron; le brave

homme lui trouvant des dispositions à être cantatrice, voulut se charger de son avenir et la fit inscrire à son école sous le nom d'Elisabeth ; celui de Rachel lui semblant trop mécréant pour être porté par une jeune fille destinée à chanter de la musique chrétienne.

Mais après les événements de 1830, l'école de Choron ayant été fermée, la future Melpomène se retrouva Gros Jean comme devant, connaissant fort peu de musique et ne se souciant pas de continuer à travailler cet art pour lequel elle ne se sentait pas née.

Elle était alors toute jeune encore, car elle avait une douzaine d'années au plus, et ce fut un nouveau hazard qui la fit connaître à monsieur Pagnon Saint-Aulaire, sociétaire du Théâtre-Français, qui tenait une école de déclamation où il formait de jeunes élèves en dehors des cours du Conservatoire. Un matin, madame Félix, mère de Rachel, qui était marchande à la toilette et allait de maisons en maisons porter des foulards, des dentelles, s'était fait accompagner de sa fille chez mademoiselle Mars, à laquelle elle allait remettre une pièce de batiste anglaise qu'elle lui avait vendue.

Saint-Aulaire, qui se trouvait alors avec la célèbre Célimène, s'amusa à faire causer l'enfant

pendant que mademoiselle Mars s'entretenait avec la mère et fut frappé en entendant sortir de ce petit être laid et grêle, un timbre de voix si métallique, si vibrant et si propre à la déclamation.

— Que fais-tu, petite ? lui demanda-t-il avec intérêt.

— J'aide maman, monsieur, fit celle-ci toute surprise.

— Je le vois bien, quant à présent; mais, plus tard, à quel état te destines-tu ? reprit le sociétaire du Théâtre-Français.

La petite Rachel le regarda avec de grands yeux tout surpris.

— Eh bien ! voyons ! veux-tu apprendre à jouer la comédie ? fit-il encore.

En entendant ces mots, l'enfant bondit de joie, car la proposition qui lui était faite répondait au désir de toute sa vie.

Saint-Aulaire se chargea donc non-seulement de son éducation théâtrale, mais encore de lui apprendre à lire, car elle était de la plus complète ignorance; aussi devait-il avoir la patience de lui faire apprendre par cœur, en les lui répétant vers à vers, tous les rôles qu'il voulait qu'elle sût.

Et, chose bizarre, celle qui fut une grande tragédienne n'aimait pas la tragédie, tandis que toute sa

vie elle fut passionnée pour la comédie, où elle était plus que médiocre. Ainsi, elle apprenait avec amour les rôles de Dorine, de Marinette ou de Marton, et il fallait lutter énergiquement contre ses goûts et contre son obstination, pour lui mettre dans la mémoire ceux d'Hermione, de Phèdre ou de Camille.

Ce fut encore le hasard qui la conduisit, du Gymnase, où elle avait tristement débuté, au Théâtre-Français dont elle fut la gloire ; car, quoique je ne me sois jamais montrée enthousiaste de cette artiste, je ne prétends pas nier l'immense succès qu'elle eût dans presque tous ses rôles, même quand elle déclama *la Marseillaise,* ce que, pour mon compte, je trouvai du plus mauvais goût !

Rachel avait le cachet de son talent, et avait su se donner le physique de l'emploi ; ce qui montre combien tout était étude en elle. Talma, au contraire, dont le talent semblait couler de source, était en dehors de la scène, tout simplement bonhomme, c'est-à-dire lui-même. Cela me rappelle le mot d'un brave provincial, — car autrefois il y avait des provinciaux.

Celui-ci revenait de Paris, et tout le monde à son retour l'interrogea sur ce qu'il avait vu. Comme il ne parlait pas de Talma, qui était alors la grande

célébrité du jour, on lui demanda s'il n'avait pas vu cet artiste, puisqu'il n'en disait rien.

— Mon Dieu, si, je l'ai vu ! fit-il en secouant la tête d'un air fort dédaigneux, et j'avoue qn'il ne m'a pas impressionné du tout.

— Vous ne l'avez pas vu dans Manlius?... s'écria un des assistants.

— Ni dans Sylla ! exclama un autre.

— Non, je ne l'ai pas vu là-dedans, répondit simplement le bonhomme ; je l'ai vu dans un fiacre, et il ne m'a pas produit le moindre effet...

Mais on n'eût pas pu dire la même chose de Rachel, car, même dans sa voiture, elle posait en statue antique et toujours elle était en scène, au moral aussi bien qu'au physique.

C'est pourquoi tout en étant fort avide par nature elle voulait qu'on la crut généreuse, et promettait sans cesse tout en ne donnant jamais.

Si une de ses amies lui faisait compliment sur un bijou qu'elle portait :

— Je vous en ferai faire un pareil, disait-elle aussitôt, et si je ne vous offre pas celui-ci, c'est qu'il m'a été donné par le prince K...ou le duc X..., je ne puis donc pas m'en séparer ; mais vous ne perdrez rien pour attendre.

Et ces paroles étaient toujours accueillies en riant, car chacune savait ce qu'en valait l'aune.

Si une autre fois on parlait devant elle d'un beau tableau, d'un meuble antique, d'une porcelaine rare, elle s'écriait aussitôt, mais toujours devant le plus de monde possible :

— J'ai cet objet chez moi... et s'il vous fait plaisir, je serai trop heureuse de vous l'offrir... Permettez-moi donc de vous l'envoyer ?...

Il est inutile de dire qu'elle n'envoyait rien ; mais comme, quand elle jouait, sa loge et le foyer étaient toujours remplis de ses admirateurs en gants paille, elle donnait une superbe idée de sa générosité princière ; en un mot, elle jouait son petit *rôlet* dans les coulisses, avant de jouer son grand rôle devant le public.

Dans la tournée qu'elle fit à travers les départements de la France, Rachel, quand elle fut à Montpellier, voulut visiter madame Lafarge ; et ce devait être un curieux spectacle que de voir en présence ces deux grandes comédiennes.

Voici du reste les fragments d'une lettre qu'Hermione écrivait à ce sujet à l'un ou à l'une de ses intimes.

Montpellier.... 1848.

« ... J'ai été hier visiter madame Lafarge dans sa

prison, la maison centrale. Il a fallu solliciter la permission du préfet, M. Riquier de Fay ; et Léon Guillard, qui a été secrétaire du précédent préfet, m'a vite obtenu cette permission. Comme cette trop célèbre recluse ne reçoit pas aisément qui veut la voir, il a fallu nécessairement lui en demander aussi l'autorisation, la faveur;c'est encore Guillard, lequel, étant du pays, la connaissait déjà, qui a été lui soumettre ma requête. Elle a répondu gracieusement qu'elle serait enchantée de me voir, parce que j'étais une de ces femmes, etc., etc.

» Tu comprends bien les suppressions de ma modestie, à laquelle il ne faut pas toujours se fier, car c'est si bon de se dire à soi-même certaines choses... pas toujours très-certaines ; mais, enfin ! j'en étais à madame Lafarge.

» Elle nous a reçus, l'auteur des *Frais de la guerre* et moi, dans le salon du directeur de la maison centrale, préparé à cet effet, comme lorsque l'évêque vient consoler les *afflictorum*. J'ai été frappée, non de sa beauté, car la pauvre femme, — pauvre femme, je le dis, criminelle ou non, — s'en va lentement de la plus cruelle des maladies, la poitrine ! Elle sent dévider sa vie... et jusqu'au bout de l'écheveau, elle verra, elle sentira ; c'est affreux !

Mieux vaudrait une balle dans cette faible poitrine, ou une cheminée sur la tête, par un grand vent !

» Mais comme ce salon donnait trop de solennité à notre entrevue, elle m'a demandé de passer avec elle dans un cabinet voisin, où nous sommes restés seuls tous les trois. J'ai vu qu'elle me regardait avec toute son intelligence et un peu de surprise.

» Le fait est que l'émotion me donnait mes petites et rares pommes d'api, et que j'étais *choquenosophe*. Je l'ai priée de croire que ce n'était pas une vaine curiosité qui m'amenait *chez elle*, et elle m'a interrompue avec beaucoup de goût pour dire qu'elle ne le supposait pas de mon esprit et de mon cœur.

» — Je ne vous ai vue qu'une seule fois ! m'a-t-elle dit, c'était dans *Iphigénie en Aulide*. J'ai bien souvent déploré de ne pas vous connaître tout entière !

» Alors je lui ai offert de venir lui dire tout ce qu'elle voudrait, le songe d'*Athalie*, la déclaration de *Phèdre*, ou tous les deux, si ça lui plaisait. Elle m'a répondu en exclamation : — Ah ! ce serait trop beau !... je n'ose pas... Vous me feriez trop regretter le monde... et je m'arrange les idées pour ne pas regretter la vie !

» Après diverses autres choses très-sympathiques

des deux côtés, et des compliments sur ma jeunesse et ma figure, que je n'ai pu, hélas ! lui rendre, nous nous sommes quittées, elle, voulant m'embrasser.

» Maintenant, si tu veux mon avis sur cette célèbre prisonnière, je te dirai que c'est une femme qui me paraît très-remarquable, d'une conversation très-élégante, s'écoutant complaisamment dire de très-belles choses, et que, dans une organisation de société où les femmes seraient quelque chose, celle-là eût tenu une des premières places, par les sentiments, je ne sais pas, mais bien sûr par la qualité des idées et la manière de les rendre. Léon Guillard, qui l'a vue souvent, pense tout cela comme moi.

» Elle m'a demandé si je connaissais M. Lachaud, son avocat alors. J'ai répondu que je ne l'avais vu qu'une fois. — Tant pis, connaissez-le, me dit-elle avec élan, c'est un grand cœur et un talent qui ira aussi loin qu'on peut aller par la parole ! Je suis sortie de là assez émue, et me disant que si j'avais jamais une grâce à obtenir d'un souverain, ce serait celle de cette pauvre pénitente mariée par les Petites-Affiches, et qui sûrement va mourir, ou de son remords, ou de l'injustice des hommes !...

» Rachel. »

De Rachel à Victor Hugo, le pont est tout élevé ;

car Victor Hugo lui-même daignait assister quelquefois aux soirées de Pradier; mais ce n'était point quand on se costumait, car il aurait cru indigne de lui de se travestir en quoique ce fut. Alors il n'était point encore devenu ni citoyen ni montagnard.

Plus tard, au moment de la révolution de Février, et lors de la glorification de la blouse, il se fit « *un ouvrier de la pensée.* » C'était peu, j'en conviens, mais il voulait par là arriver à mieux; à preuve que, plus tard encore, quand le bon sens public commença à faire justice des travestissements égalitaires, l'ouvrier de la pensée se fit tout simplement *penseur.* Un peu plus tard encore, au moment où le bonapartisme était en faveur, il devint Napoléonien et s'élança tête baissée du haut de la colonne de la place Vendôme sur les bancs de l'Assemblée; malheureusement il y tomba du côté de la Montagne, ce qui était une chute dangereuse.

Je sais bien que lorsque Victor Hugo écrivait les *Orientales,* ce poème composé en plein soleil, un homme de grand esprit, M. de Rémusat, voulant caractériser le poète par une expression imagée et concise, l'appela « le poète du feu. »

Hélas ! si le feu éclaire, il brûle bien souvent aussi !...

Mais il paraît qu'à le voir de près, M. Hugo était beaucoup moins brillant que quand on l'admirait à distance; et je me souviens d'une petite historiette qui amusa beaucoup Paris, il y a une vingtaine d'années à peu près.

Son fils, M. Charles Hugo, dont le nom héréditaire avait alors plus de célébrité que de valeur, s'était épris d'une de nos plus séduisantes actrices, et celle-ci s'amusait de la galanterie de *son chérubin*.

— Vous êtes bien gentil, lui dit-elle un matin, mais je vous trouve un peu trop négligé; votre cravate est mal mise, votre linge n'est jamais frais; enfin, vous manquez de tenue.

Le jouvenceau ne se le fit pas dire deux fois ; de ce moment, il devint très-scrupuleux sur le détail de sa toilette, ce qui ne put pas se faire sans un grand sacrifice ; car chez son père présidait une si grande économie, pour ne pas dire autre chose, qu'il lui était fort difficile de pouvoir soustraire chaque matin une chemise blanche à l'ordre maternel.

Et madame Hugo se plaignit à son illustre époux de la soustraction qui lui était faite.

— Eh bien, accorde lui son linge blanc tous les

jours, dit à cela le grand homme, mais retranche-lui une côtelette à son déjeuner ; ça fera compensation.

Ce qui eut lieu en effet.

A quelque temps de là, dans les mille relations de son existence d'artiste, Victor Hugo, se trouvant en rapport avec la jeune actrice que courtisait son fils, ne tarda pas à subir l'influence de la charmante sirène ; aussi lui dit-il les choses les plus galantes, lui fit-il les offres les plus splendides ; et, dans une lettre toute de flammes, il termine par ces mots :

« Je mets tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que je possède à vos pieds : — Parlez !

Le lendemain il recevait cette réponse :

« Rendez au pauvre Charles sa côtelette, et laissez-lui son linge blanc. C'est tout ce que je vous demande. »

Le frère de sa femme, M. Paul Fouché, qu'Alphonse Karr appelait si plaisamment un hanneton somnambule, à cause de sa distraction permanente et de son bourdonnement continuel, était aussi un des habitués du salon de Pradier, qu'on fut ou non costumé. A ce sujet, il lui arriva la plus plaisante des aventures.

M. Paul Fouché est, au dire de tous ceux qui le connaissent, un homme plein d'esprit, de cœur, et d'une bienveillance aimable qui le fait aimer ; quant

à son talent, il est connu de tout le monde, ainsi que sa figure qui n'est pas précisément belle, et à laquelle une distraction permanente et une myopie désespérante, donnent un aspect des plus étranges.

Or, M. Fouché aime beaucoup le monde, qui l'accueille toujours avec plaisir ; les bals surtout avaient pour lui un charme indicible. C'était un danseur infatigable ; il ne manquait donc aucune des soirées de Pradier, surtout celles *où le costume était de rigueur :* ces soirées étaient en réalité fort belles et très-divertissantes, car chacun voulait l'emporter sur ses amis, par la beauté où l'étrangeté de son costume.

On comprend que l'imagination de M. Paul Fouché ne fut pas une des dernières à se mettre en campagne, afin de rêver et de débattre quel travestissement il doit prendre. C'était le moment où la pièce de *Jocko* était redevenue à la mode, grâce à un célèbre clown anglais, qui était venu donner des représentations à Paris et qui imitait le singe à merveille.

Le beau-frère de M. Victor Hugo pense donc que le costume de singe doit produire un grand effet. Tout imbu de cette idée, il va trouver l'anglais, lui emprunte une tête et une de ses peaux derechange,

prend de lui quelques leçons de grimaces et de gestes ; puis, enchanté du succès qu'il espère avoir, il fait un si joli gâchis dans sa cervelle qu'il brouille les jours et se prépare à jouer son rôle justement un de ces soirs graves où se réunissent seulement quelques amis pour faire un wisth, tout en discutant les derniers préparatifs de la fête.

Le soir qu'il croit donc être celui du bal costumé, M. Paul Fouché va chez son clown pour se faire habiller, grimer et styler par celui-ci ; puis, jetant sur ses épaules un ample manteau qui le couvre tout entier, il monte en fiacre et se fait conduire chez Pradier.

Pendant la route il se prépare à ses effets et répète bien son rôle afin de ne rien oublier.

— D'abord, se dit-il, j'entrerai dans le salon en faisant une cabriole; ensuite je me poserai sur mon séant et je me gratterai l'aisselle tout en tirant la langue, comme me l'a montré mon professeur ; pour le reste, je me livrerai à mon imagination ou du moins à ma mémoire.

Le fiacre s'arrête devant la porte du sculpteur : M. Paul Fouché, si distrait par nature et si préoccupé de son rôle par occasion, ne prend pas garde qu'il n'y a ni lampion, ni éclairage inusité, ni

rien enfin qui annonce une fête et, comme il se l'est promis, il s'élance en cabriolant à travers l'antichambre.

Aux cris poussés par les domestiques, le pauvre distrait croit au commencement de son succès, encouragé par ce premier effet produit, il s'élance derechef et bondit jusqu'au milieu du salon, où il se place dans la position voulue par les instructions du clown.

Qu'on juge de l'effroi des joueurs de wisth à cette apparition!...Madame Pradier, assise près d'une table avec quelques-unes de ses amies, faillit s'évanouir.

A cet effet qu'il était loin de prévoir, notre singe regarde autour de lui avec stupeur, et comme, malgré sa myopie, il saisit l'ensemble du salon, il devine aussitôt sa méprise ; alors il ôte sa tête d'emprunt et offre ses excuses à ses hôtes avec autant de grâce que son costume le lui permettait ; puis il voulut se retirer ; mais tout le monde s'étant mis en gaîté par cette petite aventure, insista si bien auprès de lui pour le garder, qu'il consentît à rester.

Il joua au whist, il dansa, il prit du thé ; à travers tout cela, oubliant peu à peu totalement sa peau de singe, il reprit ses façons d'homme du monde, ses attitudes galantes et empreintes de fatuité ; ce qui

le faisait jouer le personnage le plus grotesque du monde et dont il fut tout le premier à rire.

Maintenant, combien ces souvenirs sont loin ! la révolution de Février a passé sur tout cela ; triste révolution qui n'a laissé que des ruines, triste République qui naquit et s'établit chez nous par un escamotage sans pareil. Ceux qui étaient en bas sont montés en haut ; ceux qui n'étaient rien sont devenus quelque chose. Armand Marrast est allé coucher et donner des fêtes dans le palais des Condé ; le citoyen Caussidière, installé à l'hôtel de la Préfecture de police, s'y est rendu célèbre par ses orgies ; le petit Louis Blanc s'est rapetissé en grimpant pour se grandir sur le fauteuil présidentiel de la Chambre des Pairs ; le citoyen Ledru-Rollin, recevant les inspirations d'une Égérie, choisissait parmi les illustrations républicaines ses fameux commissaires *si extraordinaires*, et lançait sur la France ses brûlantes circulaires, que M. Jules Favre et l'auteur de *la Petite Fadette* écrivaient pour le nouveau ministre de l'intérieur. Mais arrêtons-nous dans cette triste nomenclature que terminera, selon le ton de la musique, la petite anecdote que voici :

Après le départ de Louis-Philippe, les Tuileries, on se le rappelle, tombèrent au pouvoir des malfai-

16.

teurs de Février, et les cajoleries du gouvernement d'alors étaient impuissantes à les en déloger. Ils recevaient les ambassadeurs du Provisoire en agitant la baguette du fusil dans le canon chargé, afin de bien témoigner de leurs projets de résistance.

Chargé d'amener à composition ces dangereux *héros*, M. Crémieux se glisse comme un chat dans la cour du Carrousel et les passe en revue. Il était vêtu d'une grosse castorine couleur noisette; et, si j'ai bonne mémoire, il s'était fait accompagner de M. le commissaire de police Troussard, ex-garde du corps plein de loyauté et de courage ; mais M. Crémieux, peu habitué aux fusils chargés, changea bientôt de gamme.

— Comment ! mes bons enfants, leur dit-il, — l'aspect des canardières l'ayant par enchantement converti à l'avis de ceux qu'il s'était donné la tâche de convaincre, — comment ! vous, qui avez pris les Tuileries, on voudrait vous en chasser ! Restez-y tant qu'il vous plaira.

Mais là où son collègue, M. Crémieux, venait d'échouer, Marc Caussidière, qui se trouvait avec lui, réussit sans coup férir, grâce à un détour fort ingénieux :

— Vous voulez rester aux Tuileries? — dit-il aux bandits républicains, — eh bien! soit. Mais vous permettrez bien que je recherche et que j'arrête les voleurs et les escrocs qui se sont glissés parmi des braves patriotes comme vous. Je vais donc aller prendre à la Préfecture les dossiers de chacun de vous ; attendez-moi un instant...

Et, quand il revint, les Tuileries étaient désertes.

Le duc de Malakoff, qui alors était tout simplement le géuéral Pélissier, et qui se trouvait en ce moment à Paris, ne pouvait parler de cette prise de possession des Tuileries par les *voyous* sans entrer dans une colère épouvantable.

— Qu'on me laisse faire, disait-il, et on en sera bientôt débarrassé.

En dehors de son humeur bouillante, bien connue dans l'armée, le maréchal avait aussi un esprit fin et moqueur qui emportait quelque peu la pièce, à l'occasion.

C'était aussi un charmant causeur et il racontait sur toutes choses des anecdotes pleines d'intérêt. Voici entre autre une historiette qu'il disait sur la visite que M. de Persigny fit jadis à M. le comte de Falloux, il y a à peu près vingt-quatre ans, pendant que tous deux étaient à Londres.

En 1841, M. le comte de Chambord se trouvait à Londres, et beaucoup de légitimistes allaient lui présenter leurs hommages. M. de Falloux fut au nombre des pèlerins de Belgrave-Square—pour employer l'expression consacrée alors ;—il était jeune, dans tout l'éclat d'un talent qui se révélait, et déjà on le considérait à la Chambre, où il venait d'entrer, comme l'un des principaux hommes d'Etat de l'avenir.

Un matin, il voit arriver à son hôtel un compatriote qui lui était inconnu : c'était M. de Persigny, qui vivait à Londres associé à la fortune du prince Louis-Napoléon. Il venait offrir au brillant lieutenant de M. Berryer de l'attacher à la cause du prince Louis, beaucoup plus assurée du succès, disait-il, que celle de la légitimité.

On comprend l'accueil poli mais très-net qu'il reçut. Loin de s'en montrer froissé ou même découragé, M. de Persigny se borna à dire à son interlocuteur :

— Vous êtes incrédule; eh bien! je vous prédis que vous serez le ministre du prince Louis, et je vous demande la faveur d'accepter de moi ce jour-là le portefeuille qui sera le signe officiel de votre dignité.

— Je vous le promets bien volontiers, répondit en

souriant M. de Falloux, qui pensait ne pas s'engager beaucoup ; et on se sépara.

Sept années s'écoulèrent ; le gouvernement de Juillet tomba, la République survint, le prince Louis-Bonaparte fut nommé président le 10 décembre 1848, et le 20 de ce même mois, il nommait son premier ministère dans lequel M. de Falloux occupait celui de l'Instruction publique et des Cultes.

Le soir de ce même jour, le nouveau ministre recevait un paquet soigneusement cacheté : c'était un magnifique portefeuille de maroquin rouge, sur lequel on lisait en lettres d'or : *A M. le comte de Falloux, souvenir de Londres. F. de Persigny.*

L'anecdote est très-authentique, et le portefeuille existe toujours; il est au château que M. de Falloux habite en Anjou.

Quoique d'un caractère absolu, sarcastisque, pointilleux et quelquefois abusif, le duc de Malakoff était poëte à ses heures. Ainsi, quand, en 1857, il alla assister à la fête séculaire de l'école de Sorèze, — il avait établi son *quartier général* au château de Montagnet — voici les stances qu'il inscrivit sur l'album de la châtelaine, madame A. de B..., et que la *Revue de Toulouse* publia :

ADIEU

Montagnet, pur séjour de l'hospitalité,
J'aime tes bois chenus et leur aspect sauvage,
Et ton alpestre tour, Malakoff d'un autre âge,
Et tes ruisseaux, bravant les ardeurs de l'été.

Mais je prèfère encore, à ta verte nature,
L'ange de ce castel, ce front pur et serein,
Semblable au clair miroir d'une onde toujours pure,
Que nul zéphyr ne trouble au soleil du matin.

Ah!... quand on a bu l'onde aux sources parfumées,
Murmurant sur la mousse au pied de ces forêts,
On y sent un Léthé de vertus détournées,
Car on peut s'éloigner... mais oublier... jamais!

Il se trouve peut-être dans ces vers quelques rimes qui ne sont pas très-riches; mais on ne peut donner que ce qu'on a, et je ne crois pas que les écrits du grand Frédéric, qui avait autant de prétention pour sa plume que pour son épée, valussent mieux que ceux du maréchal, qui ne montrait du reste aucune prétention à effacer Victor Hugo.

Voici ce qui fut raconté sur lui, lors de sa mort par un écrivain de talent; récit qui prouve combien le vieux soldat avait de respect pour la religion où il était né.

« C'était au commencement de 1858. Le duc de Malakoff était ambassadeur à Londres. Les Anglais l'appelaient le *Soldier*. M. D..., un de mes amis, et madame ***, femme très-belle et très-aimable, m'avaient recommandé.

« Son Excellence m'invite à déjeûner, en deux lignes gracieuses. J'arrive par un ciel noir, par un soleil jaune et vert-de-gris, par une pluie battante. On m'introduit immédiatement au rez-de-chaussée, dans le vaste cabinet de l'ambassadeur, aux tentures fanées, aux tapis délabrés. Devant un bureau, près d'une fenêtre entr'ouverte sur le parc, je vois deux hommes causant de la manière la plus amicale, l'un en paletot grossier et boutonné jusqu'au menton ; l'autre en soutane noire, à longue queue rélevée, trempé d'eau, crotté jusqu'à l'échine.

« Le Maréchal était heureux, souriant comme un patriarche. Le prêtre caressait de ses mains la tête du soldat et lui prenait par moments le menton avec la gentillesse et la familiarité touchante d'une mère qui retrouve son fils. Ravi de voir et contrit de surprendre une telle effusion, j'allais sortir...

« — Restez, me dit le maréchal.

« Le prêtre prenait précisément congé. Le Maréchal le reconduisit, tête nue, jusque dans la rue. Il pleuvait plus fort que jamais.

« Le Maréchal remplit ses poches de médailles et de chapelets bénits.

« — Voilà, me dit-il, des cadeaux pour la Maréchale que l'abbé Régis, supérieur des Trappistes

d'Afrique, m'apporte de Rome. C'est lui qui sort d'ici. »

Vous le voyez, il ne croyait pas s'humilier en montrant tout le respect qu'il portait à un pauvre prêtre.

Mais voilà longtemps que nous sommes absents du salon de Pradier. Rentrons y au plus vite, la porte nous est justement ouverte par un artiste de talent, Eugène Devéria, qui fut un singulier homme, et dont la destinée fut plus singulière encore.

De très-bonne heure, il montra les plus grandes dispositions pour la peinture; à un âge où, généralement, on n'est encore qu'un écolier en cet art, c'est-à-dire à vingt ans, il exposa un tableau — la naissance d'Henri IV — qui était une belle œuvre et qui eut tout le succès qu'elle méritait; mais hélas! ce succès tua son auteur et le pauvre Devéria fut littéralement assomé sous sa gloire ; car, de ce jour, tout ce qu'il faisait était mesuré à l'aune d'Henri IV, et quoiqu'il fit bien on lui demandait mieux encore.

— Cela ne vaut pas la naissance du Béarnais, disait-on en regardant chacune des toiles qu'il exposait et on leur tournait le dos avec dédain.

On ne voulait de lui que des chefs-d'œuvres et on exigea tant qu'il abandonna la partie, découragé

de ne pouvoir atteindre le sommet du mont qu'on voulait le contraindre à gravir : il jeta ses pinceaux et prit ses crayons avec lesquels il fit les plus délicieux portraits du monde, car, bien certainement, aucun maître n'a fait de plus charmants dessins qu'Eugène Devéria.

Mais tous ses mécomptes lui avaient donné un caractère étrange, et la religion protestante qu'il embrassa et dans laquelle il se jeta avec le mysticisme ardent d'un nouveau converti ne contribuait pas peu à lui donner une bizarrerie qui ne ressemblait à rien.

Ainsi, sans doute pour porter sur lui l'étiquette de sa foi en religion, il était toujours vêtu d'un costume ayant une forme particulière, lequel complété par une coupe toute spéciale des cheveux et de la barbe, rappelait parfaitement le *Marcel* des *Huguenots* ; la Bible qu'il portait avec une certaine affectation sous le bras complétait la ressemblance, et on s'attendait toujours à lui entendre chanter le *Pif paf pouf* de son rôle; du reste, si sa ferveur faisait parade, elle était réelle au fond puisque il ne pactisait jamais avec elle, même à l'occasion d'argent; ce qui est très-rare par le temps qui court.

Après avoir connu Devéria chez Pradier, dans

les premières années du gouvernement de Juillet, je l'ai retrouvé, bien des années après, aux eaux de La Malou. C'était en 1859, il venait tremper dans la piscine ses pauvres mains qui commençaient à être frappées de paralysie; il portait toujours son même costume *Marcel,* et comme j'habitais la cellule à côté de la sienne, je l'entendais matin et soir lire la Bible et chanter des cantiques ; puis le dimanche, tout entier, était employé par lui à cette même occupation.

Or, quoique ses doigts fussent rendus un peu crochus par sa maladie, comme Devéria maniait toujours facilement le crayon, et qu'il n'était pas riche, il avait imaginé de s'indemniser des dépenses qu'il faisait aux eaux en dessinant quelques portraits de baigneuses, parmi lesquelles il s'en trouvait de fort jolies : on accepta avec le plus vif empressement cette offre, d'autant que les portraits n'étaient pas chers, il ne les faisait payer que cent francs, et beaucoup de dames s'inscrivirent sur le carnet du peintre.

Une entre autres devait partir le lundi suivant, et c'était le samedi que son arrangement se faisait. Il fallait quatre heures à l'artiste pour compléter son œuvre; mais, prétendant que l'œil se fatiguait et cessait de bien voir en restant trop long-

temps attaché sur le même objet, il ne donnait à chacun qu'une séance de deux heures, ce qui exigeait par conséquent deux jours pour que le portrait fût achevé.

Or, cette dame, qui devait partir le lundi, le pria de commencer de suite par elle afin qu'elle pût emporter son image.

— Cela ne se peut pas, madame, répondit Devéria, car c'est demain dimanche, et le dimanche je ne travaille pas.

— Oh ! monsieur, mais travailler pour cause majeure, ce n'est pas pécher !... exclama vivement la dame, et je vous paierai double mon portrait pour cette complaisance.

— Cette complaisance je ne l'aurai pas, madame, répliqua sèchement l'artiste.

— Je vous le paierai 500 francs, monsieur, s'écria la dame qui, étant fort riche, n'uet reculé devant aucune somme pour contenter son caprice.

Devéria salua froidement sans répondre et s'éloigna; puis le lendemain qui était dimanche, il chanta encore plus de cantiques qu'à l'ordinaire, sans doute pour se faire payer par le ciel les 500 francs qu'il perdait sur la terre.

Il avait horreur de Paris, et disait toujours qu'il n'y

viendrait que pour y mourir; ce qui eut lieu en effet.

Un de ses amis l'y entraîna presque de force et au moment où il s'y attendait le moins, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante qui l'enleva en moins d'une heure. Il n'avait pas encore atteint la soixantaine.

Ce fut la princesse Poniatowska qui, la première, mit Devéria à la mode, grâce à un portrait d'elle et qui fut un vrai chef-d'œuvre. C'était l'époque où la princesse, toute puissante Egérie de M. de Talleyrand, faisait la pluie et le beau temps à la cour, et partant à la ville

Ce portrait orne encore le grand salon du château de Valençay où le pauvre prince se retira après la mort de celle qui fut son amie la plus intime et la seule personne au monde avec laquelle il consentît à penser tout haut. Quand madame Poniatowska semblait s'étonner du plaisir que son hôte prenait à leurs conversations particulières, il lui disait en souriant :

— Vous ne pouvez pas vous faire une idée, ma belle amie, combien, quand on est comme moi condamné à toujours mentir, on éprouve du plaisir à dire de temps en temps la vérité.

Aussi, après la mort de la princesse, fut-il impos-

sible de la remplacer auprès du prince dans la vie duquel elle tenait une si grande place.

Leurs entretiens se prolongeaient jusqu'à deux et trois heures du matin en causeries politiques, malignes ou médisantes.

A Valençay, c'était ordinairement madame la duchesse de Dino qui donnait, à onze heures, le signal de la retraite ; alors chacun montait dans son appartement, excepté le prince et la princesse, qui restaient encore une demi-heure à causer ; puis le prince se levait et disait à son interlocutrice :

— Ma chère amie, je crois que nous pouvons monter chez vous ; chacun est chez soi ; nous ne dérangerons personne.

Et ils montaient et recommençaient à causer jusqu'à la venue du jour, moment où le prince rentrait chez lui à son tour.

Devéria avait présenté chez Pradier Frédéric de Courcy, le charmant chansonnier d'alors, qui fit aussi de fort jolies pièces où régnait une fine et franche gaîté. Pourtant, si de Courcy était fin, il n'était rien moins que gai, je vous assure ! on aurait pu en faire le pendant, très-bien réussi, à Eugène Guinot pour la misanthropie ; les deux fai-

saient la paire, ce qu'on n'aurait jamais dit en écoutant ses chansons.

Le canon est la dernière raison des rois, la chanson est la dernière raison des peuples légers et enthousiastes comme le sont nos très-chers compatriotes.

En France, quand on est fatigué de se révolter, on chante ; quand on est épuisé d'impôts, on chante ; avant Mazarin, pendant Mazarin, après Mazarin on a chanté ; chez nous c'est un usage immémorial de chanter sous tous les régimes ; ainsi on a chanté pendant les plus mauvais jours de la Révolution et dans les jours les plus durs du premier Empire, tout en pleurant ses enfants décimés par le canon ; Béranger fit plus de mal à la Restauration que tous les libéraux réunis ; et bien certainement les chansons de Frédéric de Courcy furent un puissant levier pour battre en brèche la République de 1848.

Qui ne se souvient de celle qui fut chantée partout sur les fêtes que donnait le Gouvernement Provisoire.

Il y eut plus de courage encore à faire celle intitulée : *les Démocs-Socs* qui parut au moment où les bandes de Sornier faisaient trembler les parisiens ; malgré cela, elle fut chantée partout.

Pourtant il s'y trouvait le passage suivant qui était fort peu anodin de sa nature :

« Vous saluez un grand d'Espagne,
« Et vous traitez avec dédain
« Un compagnon qui sort du bagne !
« Un voleur vous semble un coquin...
« Vous n'êtes pas républicain !...

Mais je vous l'ai déjà dit, si ces messieurs du Gouvernement Provisoire étaient de fort pauvres sires, ils étaient aussi de très-bons princes et ne s'inquiétaient guère de tout ce qui se disait et se chantait dans les salons, sachant fort bien que cette petite fronde ne s'apaise jamais par les tracasseries, bien au contraire.

Frédéric de Courcy avait aussi aidé M. de Jouy à la confection de son opéra de *Guillaume Tell ;* mais il avait laissé le vieil *Ermite* se prélasser tout seul dans cette œuvre qui semblait l'enfant de prédilection de sa plume, très-heureusement productive pourtant.

Ainsi, le cœur palpitant, M. de Jouy suivait sans cesse Noury Arnold, — l'amoureux montagnard, — dans les phases diverses que lui préparait le parterre; quand vint Duprez, et qu'il fallut réduire *Guillaume Tell* à trois actes parce que le célèbre ténor de la Scalla voulait finir par l'air de bravoure, il faillit en faire une maladie.

On alla le trouver pour obtenir son consentement.

— Retrancher un acte !.., s'écria-t-il avec une douloureuse stupeur.

— Mais c'est pour l'éclat de la musique... fit le directeur avec embarras.

— La Musique !... la musique !... eh ! monsieur, qui s'occupe de la musique !.. exclama-t-il de nouveau avec une surprise plus grande encore : que deviendra *mon* drame après cette mutilation ? ajouta-t-il tristement ; qui saura si Arnold et Mathilde se marient ?

— On le devinera, soyez en sûr, reprit le directeur en dissimulant un sourire.

— C'est bien pour le mariage ; mais, qui connaîtra le trépas de Gesler ?

— L'histoire le raconte assez pour qu'on n'ait pas besoin de l'apprendre ailleurs.

— L'histoire ! l'histoire ! est ce que les habitués de l'Opéra connaissent l'histoire ! fit M. de Jouy avec dédain ; puis il ajouta sur le même ton : d'ailleurs monsieur, faites ce que vous voudrez ; mais je vous déclare que je n'assisterai jamais à une semblable profanation.

Et M. de Jouy tint parole, car, de ce jour, il n'alla plus à l'Opéra, ce qui ne l'empêchait pas d'empocher

avec bonheur les cinq cents francs que lui rapportait Duprez à chaque représentation de cette sublime œuvre musicale.

Et ce ne fut pas un grand mal pour lui que M. de Jouy cessa d'aller voir jouer *sa* pièce car il y faisait toujours un mauvais sang terrible.

— Voyez donc, comme on néglige la mise en scène, disait-il sans cesse à ses voisins, en grommelant, ça va à la diable!...

— Mais qu'apercevez-vous donc qui va si mal? lui demandaient ceux-ci tout surpris.

— Comment! ce que j'aperçois ? s'écriait-il ; Mectall est enchaîné, traîné en prison, et le peuple ne bouge pas, et les femmes, loin d'être effrayées, font les yeux doux aux loges d'avant-scène.

— C'est vrai, il y a peu de place pour l'illusion! faisaient les voisins en souriant.

— Et les petites paysannes des châlets qui ont aux doigts des bagues de mille écus, et aux oreilles des pendeloques à faire envie à des duchesses, comme c'est couleur locale cela!..

Les sourires se changeaient en rires francs alors, et M. de Jouy qui prenait cela pour une approbation tacite continuait.

— Et ce batelier abandonnant ses rames pour

chanter sa barcarolle, comme si le lac de Genève était calme et doux comme un bol de lait.

— Ce que vous prenez-là pour une négligence est nécessité par la musique, lui était-il toujours répondu.

Alors le pauvre auteur devenait furieux, et, quand il ne quittait pas sa place, il se pelotonnait dans sa stalle en murmurant :

— La musique ! la musique !... ils n'ont que cela à la bouche, comme si *ma* pièce ne serait pas aussi belle sans la musique.

Et à dater de ce moment là il ne parlait plus à personne.

D'un académicien à un académicien, il n'y a qu'un fauteuil de distance, donc approchons celui de M. Alfred de Vigny si nous voulons un contraste complet à *l'Ermite ;* car ce dernier était aussi modeste que le premier était vaniteux ; pourtant il eut plus d'ennemis que M. de Jouy. On attribue ce fait à son caractère caustique que vient confirmer l'anecdote suivante.

Malheureusement pour lui, Alfred de Vigny avait dit, dans la préface d'un de ses ouvrages, que sa porte serait toujours ouverte aux jeunes muses qui se destineraient à travailler pour le théâtre.

C'était dans son enthousiasme pour Chatterton qu'il avait commis cette imprudence.

Or, depuis le moment où parut cette fatale annonce, la porte d'une charmante petite retraite qu'il occupait tout en haut de Montmartre, fut nuit et jour visitée par toutes sortes d'aiglons dont les plumes ne pouvaient pas encore percer. En un mot, on l'assiégeait littéralement de manuscrits en vers.

Notre poëte en prit une véritable humeur, et voulant donner quelques leçons qui pussent le servir en le débarrassant de tous ces fâcheux, il tomba un certain jour à bras raccourcis sur un débutant dramatique qui le harcelait avec son œuvre et qui, non content d'être parvenu à lui en faire la lecture, s'interrompait à toutes minutes pour répéter sur tous les tons :

— N'est-ce pas, monsieur de Vigny, que j'ai tout ce qu'il faut pour être un grand poète ?

— Je vous enverrai ma réponse demain, répondit l'auteur de *Cinq-Mars* avec gravité, j'ai besoin de réfléchir.

Et le lendemain, en effet, le malheureux recevait la lettre suivante:

« Oui, monsieur, oui, vous avez de merveilleuses « facultés. Ne les gaspillez donc pas. Au reçu de la

« présente, enfermez-vous chez vous, asseyez-
« vous sur un fauteuil, devant votre bureau, cou-
« pez du papier, taillez des plumes, tâtez-vous
« le crâne, levez les yeux au ciel et..... faites
« des souliers, vous êtes sûr d'aller à la fortune.

« Alfred de Vigny. »

Comme il le désirait, la lettre, s'ébruitant, le débarrassa des visiteurs; mais, ce qu'il n'avait pas prévu sans doute, elle lui fit une foule de ces ennemis d'autant plus dangereux qu'ils sont inaperçus par ceux qu'ils attaquent.

Alfred de Vigny était un fort joli homme, à l'air noble et distingué, mais aussi à l'air froid et fier. Il avait été officier dans la garde royale et avait conservé quelques allures de son ancien état. Ainsi, il était quelque peu gourmé et portait haut la tête, ce qui lui nuisait à première vue; mais il rachetait ces petits travers par tant de droiture et de bonté, qu'aussitôt qu'on le connaissait on les lui pardonnait bien vite.

Le plus intime de ses amis était M. Gustave Planche, son opposé sous toutes les faces; d'abord comme naissance, ce dernier étant le fils d'un pharmacien et Alfred de Vigny celui d'un gentilhomme noble comme le roi; puis sous le rapport du phy-

sique et de la tenue. M. Gustave Planche était plus que négligé, et M. Alfred de Vigny était toujours tiré à quatre épingles comme s'il était prêt à passer une revue d'honneur : puis, si l'un était doux et bon, l'autre était acerbe et malveillant. Aussi, critique d'art d'abord, plus tard critique littéraire, lorsque Alfred de Vigny, cause de sa fortune littéraire, lui fit avoir son feuilleton dans la *Revue des deux Mondes*, Gustave Planche se fit beaucoup d'ennemis. Cependant c'était un homme d'un véritable mérite ; et malgré ses excentricités, ses rudesses, et, à l'occasion, ses petites méchancetés, il sut faire naître de véritables amitiés.

Gustave Planche avait une manière de travailler toute particulière ; il avait ce besoin ardent, irrésistible d'exprimer ce qu'il éprouvait qui caractérise les véritables écrivains ; ainsi il ne commençait jamais à écrire que quand un article était entièrement composé dans sa tête ; il le faisait la nuit, les yeux fermés, ou le matin dans un demi sommeil lucide comme un sommeil magnétique.

Il avait la vue très basse et tellement mauvaise que lorsqu'il écrivait et qu'il était arrivé à la fin d'un feuillet, si on l'interrompait avant qu'il continuât, il ne pouvait plus lire ce qu'il avait écrit, et il priait

un de ses amis de lui dire qu'elle était la dernière phrase du feuillet terminé. Béranger était le plus intime ami de Gustave Planche, et lui qui ne voulait aller nulle part, il se rendait tous les quinze jours à Passy chez le chansonnier, dont le seuil n'était pas facile à franchir pour les visiteurs. Mais il y était toujours l'objet de la plus aimable hospitalité, car du plus loin que Béranger, l'apercevait, il s'élançait à sa rencontre, lui serrait affectueusement la main et l'entraînait dans sa chambre où tous les deux se renfermaient pour pouvoir causer plus à leur aise, ce qu'ils faisaient sans se lasser durant des heures entières.

Gustave Planche était déjà très malade, il venait même d'être transporté à la maison municipale de santé quand M. Cousin alla voir M. Bulloz, directeur de la *Revue des deux Mondes*, pour le charger de décider le critique à se mettre sur les rangs des candidats à l'Académie ; répondant lui, M. Cousin, de son élection, Planche étant très estimé de la grande majorité des immortels qui le préféraient à tous ceux qui se présentaient pour occuper les fauteuils vacants : M. Cousin avait même ajouté qu'on le dispenserait des visites personnelles

M. Bulloz transmit au malade cette offre si flat-

teuse, mais M. Gustave Planche refusa de se mettre sur les rangs; d'abord il ne se souciait pas d'entrer à l'Académie ; sa santé perdue, ses souffrances l'empêchaient d'y songer. D'ailleurs, ajouta-t-il, eut-il désiré le fauteuil des immortels qu'il n'aurait pas voulu se présenter en concurrence avec M. Jules Sandeau, son ami de vingt ans.

Mais, tout en refusant, Gustave Planche voulut écrire à M. Cousin pour le remercier de sa démarche si flatteuse; il ne pouvait déjà plus tenir la plume, mais il dicta sa lettre à son docteur. Après avoir énoncé son refus et exprimé toute sa gratitude, le pauvre mourant priait son illustre protecteur, ainsi que ceux de ses amis qui avaient bien voulu songer à lui, de reporter leurs bons offices sur M. Jules Sandeau qui les méritait à tous les titres; il ajouta qu'il en aurait une bien vive reconnaissance. La lettre écrite, il la signa. Ce sont les derniers caractères qu'il a tracés.

Quelques heures avant d'expirer, il eut le délire. Lui, qui avait toujours vécu dans la familiarité des grands hommes du passé, et en particulier dans l'intimité des grands artistes et des grands écrivains du grand siècle, il se croyait transporté à cette époque aimée de lui : les âmes des livres qu'il avait

lus, évoquées par la douleur, venaient au-devant de la sienne. Il se voyait en présence de ces femmes si spirituelles et si élégantes, de ces hommes si nobles et si éclairés ; les unes s'accoudaient aux terrasses de Saint-Germain ou de Versailles pour le regarder passer, les autres se promenaient avec lui dans les parterres réguliers du parc.

Il croyait voir Louis XIV écrivant à la charmante Lavallière, sur une carte, — un deux de cœur.

Il croyait voir mademoiselle de Montpensier, ne pouvant plus contenir le secret de son cœur et pourtant retenue par la dignité de son rang, souffler sur une glace, puis écrire sur le verre terni par son haleine le nom chéri de l'ingrat Lauzun.

Une autre fois il lui semblait aider Guiche à pénétrer chez madame Henriette d'Angleterre sous les habits d'une diseuse de bonne aventure, ou bien c'était en sa présence que le malheureux Racine commettait la gaucherie de parler de Scarron devant son royal successeur ; ou encore c'était à lui que la spirituelle marquise, folle de joie d'avoir dansé avec Louis XIV, disait dans un transport d'enthousiasme :

« Il faut avouer, M. Planche, que nous avons un grand roi !...

Et Planche souriait comme avait fait le marquis de Bussy Rabutin, mais sans joindre à son sourire, comme l'avait fait celui-ci, une phrase malicieuse.

— Mon ami, disait le pauvre malade au médecin qui le soignait, j'étais hier au spectacle du roi, — il se croyait toujours à la cour de Louis XIV, — pourquoi donc n'y êtes-vous pas venu ?

— Je ne l'ai pas pu, mes occupations s'y sont opposées, répondit le docteur.

— Quel dommage !... s'écriait alors Gustave Planche, j'avais gardé une si bonne place pour vous... C'était auprès de Mademoiselle de Thiange que vous auriez pu admirer tout à votre aise... et la représentation aussi, grand Dieu, qu'elle était brillante !... quelle magnificence !... c'était un jour de gala !... Le roi était éblouissant, d'une majesté à faire pâlir tout le monde... c'est le plus bel homme de la cour... puis j'ai vu Molière : comprenez-vous, docteur, Molière... le grand Molière... il jouait *le Misanthrope*... quelle pièce et quel acteur !... le roi applaudissait de ses royales mains...

Et dire que ce délire était celui d'un républicain ! car Gustave Planche professait cette opinion quand il pouvait dissimuler sa pensée ; mais on peut ajouter aussi que c'était le délire d'un grand esprit, une

évocation touchante de l'âme qui survit au milieu des ruines du corps ; en un mot, une mort littéraire.

Quand il était en bonne santé, le critique de *la Revue des deux mondes* affichait aussi beaucoup de sympathie pour le prince Louis Bonaparte, alors que celui-ci était prisonnier au château de Ham. C'était encore une manière de faire de l'opposition au pouvoir d'alors, car l'opposition était nécessaire à sa vie ; et il fut, je crois, le premier qui sut, à Paris, l'évasion du prince : il s'en allait partout, la racontant en se frottant les mains d'un air d'autant plus joyeux, qu'il y trouvait de l'audace, de l'imprévu et une foule de choses qui l'enchantaient, car elles étaient tout-à-fait en rapport avec son caractère.

Si vous ne vous rappelez pas cette curieuse évasion dans tous ses détails, je vais vous la redire à nouveau, car elle mérite qu'on en garde mémoire.

Le château de Ham avait pour garnison un bataillon de ligne obéissant à un commandant de place, M. de Marne. Il y avait en outre dans la forteresse un commissaire de police spécial et trois guichetiers. Ces derniers étaient constamment à la porte de la prison et avaient l'ordre de suivre le prince dans ses promenades sur les remparts. Dans la partie du bâtiment consacrée au prisonnier, il y avait encore

six factionnaires à l'intérieur et trois à l'extérieur ; puis deux postes de trente hommes chacun, commandés par des officiers, gardaient les deux ponts-levis qui séparent la forteresse de la campagne. Ces ponts, toujours levés, ne s'abaissaient que sur un ordre exprès du commandant ; et, indépendamment d'un sous-officier et d'un soldat préposés à cet office, il y avait deux portiers, dans le guichet desquels devaient entrer tous ceux qui avaient accès pour le service intérieur du château.

Ces obstacles étaient grands, sans doute, mais un incident inattendu vint singulièrement les amoindrir. Des ouvriers étaient journellement introduits dans la forteresse pour y travailler à d'urgentes réparations. En se déguisant comme l'un d'eux, le prince pouvait, avec du sang-froid, de l'audace et beaucoup de bonheur, sortir de son appartement, traverser les cours, les guichets, les pont-levis, et gagner la campagne, où des moyens de fuite rapide seraient préparés. C'est à ce plan, en effet, que le prince et ses amis s'arrêtèrent. Le secret du projet d'évasion et de ses préparatifs fut confié, à ce qu'il paraît, à deux personnes seulement, au docteur Conneau, le médecin du prince, et à Charles Thelin, son valet de chambre. Ce dernier obtint du comman-

dant, et sous un prétexte quelconque, la permission de se rendre à Saint-Quentin, où il se procura une voiture, des chevaux, des déguisements et des passeports. Tout était prêt dès le vendredi soir, et la tentative devait avoir lieu le samedi 23. Mais la veille, des visiteurs de Paris s'étant fait annoncer au prince pour le lendemain, celui-ci ajourna au lundi matin son projet d'évasion.

De bonne heure en effet, le lundi matin, le prince revêtit les habits d'un charpentier, nommé Badinguet, mit une blouse et, la barbe coupée, les cheveux noircis, les mains et le visage recouverts d'un hâle artificiel, il sortit, portant une lourde planche sur l'épaule et précédé de Thelin, tout prêt à répondre pour lui si quelque employé du château venait à questionner le faux ouvrier. Mais, à peine le prince avait-il quitté son appartement, qu'il rencontra dans les couloirs quelques-uns des ouvriers qui travaillaient près de là. Tout était perdu si une de ces interpellations *ad hominem*, comme ces hommes les pratiquent entre eux, eût été faite en ce moment ; mais, par un bonheur inouï, ceux-ci ne parurent point s'inquiéter du charpentier et aucun obstacle ne fut mis à sa traversée.

Restait à passer sain et sauf entre les deux gar-

diens qui se tenaient au pied de l'escalier. Thelin se mit à parler à l'un d'eux, et le prince, pour rester inconnu à l'autre, masqua son visage avec la planche qu'il portait. Le même stratagème fut employé dans la cour et sous les portes, pour y passer à travers les nombreux soldats et ouvriers qui s'y trouvaient dispersés en cet instant. Tout alla à souhait, le prisonnier franchit sans obstacle la dernière enceinte de la forteresse, et, pour la première fois depuis six ans, il put respirer l'air de la liberté. Thelin qui l'avait suivi avait là une voiture toute prête ; ils y montèrent et parvinrent en peu d'heures à Saint-Quentin. Le prince, qui avait jeté dans un champs ses habits libérateurs et en avait revêtu d'autres, traversa la ville à pied et en plein midi, monta dans une chaise de poste qui le conduisit rapidement à Valenciennes, puis traversa la frontière, atteignit Ostende et voguait vers l'Angleterre avant même que la nouvelle de sa disparition fût connue à Ham.

Cependant le commandant de place, M. de Marne, s'étant présenté le matin, suivant son habitude, pour voir le prince, le docteur Conneau objecta que celui-ci avait été fort indisposé dans la nuit, qu'il reposait en cet instant et que le commandant eût à remettre sa visite à un autre moment. M. de Marne

revint vers midi ; cette fois le prince, fatigué d'un médicament que lui avait administré son médecin, désirait rester seul pendant quelque temps encore. Enfin à cinq heures, une troisième visite de M. de Marne, à qui maintenant le docteur Conneau répondit avec un magnifique sang-froid:

— Vous ne pouvez voir le prince, il est parti.

Vous comprenez le coup de théâtre !... et je n'ai pas besoin de vous en rappeler les suites ; aussi je retourne au plus vite dans le salon de Pradier, craignant de m'être fourvoyée en route.

C'est Biard qui m'en ouvre la porte, et comme j'aime beaucoup ce spirituel artiste, nous nous arrêterons encore un moment à causer, sinon avec lui, au moins de lui.

Biard est le fils de ses œuvres ; parti mousse, il est arrivé peintre de talent, d'esprit et de mérite.

— C'est le Paul de Kock de la peinture ! disent ses détracteurs.

— Eh bien ! faites-en autant, messieurs, leur répondrai-je.

Biard a voyagé partout; depuis le pôle nord jusqu'au fleuve des Amazones ; il a voulu tout voir et tout connaître ; aussi ses tableaux ont-ils une vérité *vraie* qui ne se rencontre pas toujours ailleurs. Ce-

pendant, quoique son tableau principal soit une barque attaquée par des ours blancs, il avoue avec une gaîté charmante qu'il n'a jamais vu d'ours blancs qu'au Jardin des plantes, malgré son voyage dans les mers de glace ; car ces terribles animaux, qui le faisaient trembler par leurs rugissements féroces, ne se montraient pas. Or, au sujet de son travail au Jardin des plantes il raconte une aventure qui lui donne toujours un petit frisson rétrospectif.

Biard avait obtenu la permission de descendre dans la loge de l'ours blanc pour en *tirer le portrait* tout à son aise ; pour cela on faisait d'abord sortir l'ours de la cour, puis on baissait une énorme grille de fer entre le peintre et son modèle. Alors l'ours, furieux de voir qu'on avait envahi son domicile, se précipitait contre cette porte de fer et cherchait à la briser avec ses dents et ses griffes.

Or, par un hasard providentiel, Biard venait de sortir de la loge de l'ours plus tôt que de coutume, quand un nouveau gardien, se promenant dans le jardin et voyant cette grille baissée à une heure où elle n'avait pas l'habitude de l'être, crut qu'on avait commis une erreur et relevait tranquillement la grille quand un de ses camarades s'élança vers lui en donnant les marques d'une vive frayeur, tout en s'écriant :

— Mais, malheureux ! il y a un homme dans la loge !...

Le gardien laissa vite retomber la grille; mais il eût été trop tard, l'ours y était rentré déjà et broyait tout autour de lui.

— Heureusement que mes études sur la bête étaient achevées nous disait Biard, car le diable m'emporte si j'aurais voulu retourner lui rendre visite.

L'atelier de Biard était aussi curieux qu'original ; il s'y voyait des produits des quatre parties du monde, aussi les visiteurs n'y manquaient pas, d'autant plus qu'ils espéraient y rencontrer le duc d'Orléans qui, ayant une grande amitié pour l'artiste, venait aussi le voir quelquefois.

Il y avait entre autres un certain M. D..., homme d'un esprit fin et adroit qui, faisant presque partie du mobilier, s'était naturellement rencontré avec le jeune prince; comme il plût à celui-ci par sa gaîté, il s'établit entr'eux une espèce de familiarité, si bien que le duc voulut le présenter au roi.

M. D... fut enchanté de cette proposition, car c'était à cela qu'il visait sans en avoir l'air ; et quand il put aborder Louis-Philippe il débuta par lui demander une place.

Le roi promettait toujours; mais, comme d'une

part il oubliait facilement ses promesses, et que de l'autre c'étaient ses ministres qui disposaient le plus souvent des places, un long temps se passa, et comme sœur Anne, le pauvre M. D... ne voyait rien venir. Il chercha alors le moyen de rappeler au roi sa promesse; malheureusement, le roi le fuyait comme un remords.

Enfin, un jour, il trouve à Neuilly le moyen de s'introduire dans le cabinet où travaillait Louis-Philippe qui parut d'abord assez contrarié de cette visite; mais, reprenant bien vite son sang-froid, il se prit à dire :

— Ah! vous voilà mon cher M. D..., je suis enchanté de vous voir ; malheureusement je n'ai pas pu encore vous donner ce que je désire; mais je vous réserverai la première place dont je pourrai disposer, comptez sur moi ; en attendant je vais vous nommer chevalier de la Légion-d'Honneur...

— Oh ! gardez vous-en bien, Sire, je vous en supplie ! .. exclama M. D...

— Et pourquoi donc cela, Monsieur ? fit le roi avec une surprise mécontente.

— Parceque, Sire, je n'aime pas les cordons sans sonnettes, dit M. D..., s'inclinant.

Louis-Philippe se mit à rire, et comme il aimait l'esprit, il se souvint de M. D... à l'occasion et lui

fit gagner des sonnettes... puis les cordons vinrent plus tard.

Dantan jeune était aussi un grand ami de Pradier, et de plus il fut son élève. C'est, paraît-il, dans l'atelier du maître que se montra tout d'abord sa vocation de critique statuaire; ainsi, dans un moment de folle gaîté, il s'avisa de reproduire en plâtre, et d'une façon fort grotesque, la figure d'un de ses camarades, *charge* qui parut à tous si plaisante qu'on porta Dantan en triomphe autour de l'atelier après l'avoir couronné de brosses et d'ébauchoirs.

Quelque temps après Dantan partit pour Rome.

Là, il s'ennuya bientôt d'étudier toujours l'antique, et un beau jour qu'il rentrait dans sa chambrette, triste et découragé, il se plongea dans ses souvenirs du passé pour adoucir les peines du présent.

D'abord passèrent à travers son imagination les douces joies de la famille, celles moins saintes de la jeunesse, puis les folles gaîtés de l'atelier, et parmi elles, la figure si grotesque du bon camarade dont il s'était amusé jadis à reproduire les traits d'une façon si burlesque.

Il sourit d'abord à ce souvenir ; ensuite il prit machinalement de la terre glaise, modela cette terre dans ses doigts ; une heure après il descendait

quatre à quatre son escalier pour aller rejoindre ses camarades qui furent étonnés et ravis d'une petite caricature en relief qu'il leur montrait.

Tous ces jeunes gens, l'élite de nos artistes, attachèrent à cet essai une importance dont Dantan était bien loin de se douter. Aussi, dès lors, sans négliger la partie sérieuse de la statuaire, il continua à étudier le portrait sous sa face comique : bientôt chacun, dans Rome, se disputait les épreuves d'une *charge* d'Horace Vernet en robe de chambre, et celle du vieux Carle Vernet faisant tout un avec un cou de cheval.

Quelques-unes de ces épreuves arrivèrent en France où elles obtinrent un succès si prodigieux que Dantan, à son retour de Rome, trouva une source de réputation et de fortune dans ce qu'il ne traitait encore que de plaisanterie sans conséquence.

Tout le monde voulut se faire caricaturer par lui, même les femmes ; mais il refusa toujours celles-ci, sachant bien que si elles riaient un moment en voyant leur grotesque, elles ne pardonneraient jamais à celui qui aurait pu les reproduire ainsi.

Quant aux hommes, tout ce qui était un peu célèbre y passa; seulement il ne livra à la publicité que ceux qui s'y prêtèrent de bonne grâce. Les

autres furent partagés uniquement entre le statuaire et le modèle.

En agissant de la sorte, il eut le bon esprit de ne se faire aucun ennemi.

Malgré toutes ces folles billevesées d'une imagination quelque peu dévergondée et toujours rieuse, Dantan jeune est un statuaire de mérite dont le nom restera et dont Pradier faisait grand cas, à juste droit. Il existe de lui une foule de bustes dont le travail fait le plus grand honneur à leur auteur.

Dantan recevait jadis dans son atelier tous ses amis et les étrangers présentés par ceux-ci, chaque jour de quatre à six heures du soir. On saluait d'abord maître Joseph, un gros chat favori qui tenait la place de son maître pendant que celui-ci était occupé à jouer aux dominos, raison sérieuse pour laquelle il ne fallait pas le déranger; puis on s'établissait alors soi-même à une table, soit pour jouer également aux dominos, soit pour dessiner, soit pour causer; et Dieu sait les bonnes plaisanteries qui se faisaient ou se disaient pendant les deux heures ainsi employées !

Cela dura longtemps, mais des dames voulurent être admises à ces matinées curieuses, ce qu'elles obtinrent à grand peine mais, aussi ce qu'elles n'au-

raient pas dû obtenir du tout, car elles allumèrent peu à peu une petite guerre sourde qui amena la fin de ces amusantes matinées de l'atelier.

Quant au salon de Pradier, il fut fermé tout à coup pour une autre cause.

Il régnait une certaine agitation politique au moment où il allait donner, non une de ses grandes soirées costumées annuelles, mais une de ses soirées intimes où on était une centaine tout au plus.

La veille de cette petite fête, M. le préfet de police le fait prier de passer un moment dans son cabinet pour affaire urgente. Fort effrayé, Pradier s'y rend en toute hâte et le haut fonctionnaire, avec une exquise politesse qui ôtait à sa demande tout ce qu'elle pouvait avoir d'étrange, lui parle ainsi :

— Je vous serais extrêmement obligé, M. Pradier, si vous vouliez bien me donner, pour un des employés de mon administration, une invitation à votre soirée de demain.

Pradier bondit sur son siége.

— Mais M. le préfet, dit-il, mon salon est un des plus honnêtes, et assurément le plus calme de Paris ; j'y reçois des artistes, des gens de lettres ; on n'y cause jamais politique et bien certainement on

n'y conspire pas. Je ne peux donc pas y admettre des gens qui... des gens qui...

Le préfet de police sourit à son tour de l'embarras de l'artiste.

— Eh bien, lui dit-il, montrez-moi la liste de vos invités et nous verrons.

— Je l'ai justement dans ma poche, s'écrie Pradier en y fouillant vivement et en sortant un grand papier qu'il offre au préfet.

Celui-ci le prend, la lit attentivement, puis il la rend à Pradier en lui disant :

— C'est bien, monsieur, vous avez fait largement les choses; je ne vous demande donc plus rien, car je ne voulais qu'une invitation et je vois que vous avez eu la précaution d'en faire quatre.

Pradier rentra chez lui triste et songeur; la soirée eut lieu le lendemain parce qu'il était trop tard pour la remettre ; mais ce fut la dernière, et, à dater de ce jour, il ferma les portes de son salon pour toujours.

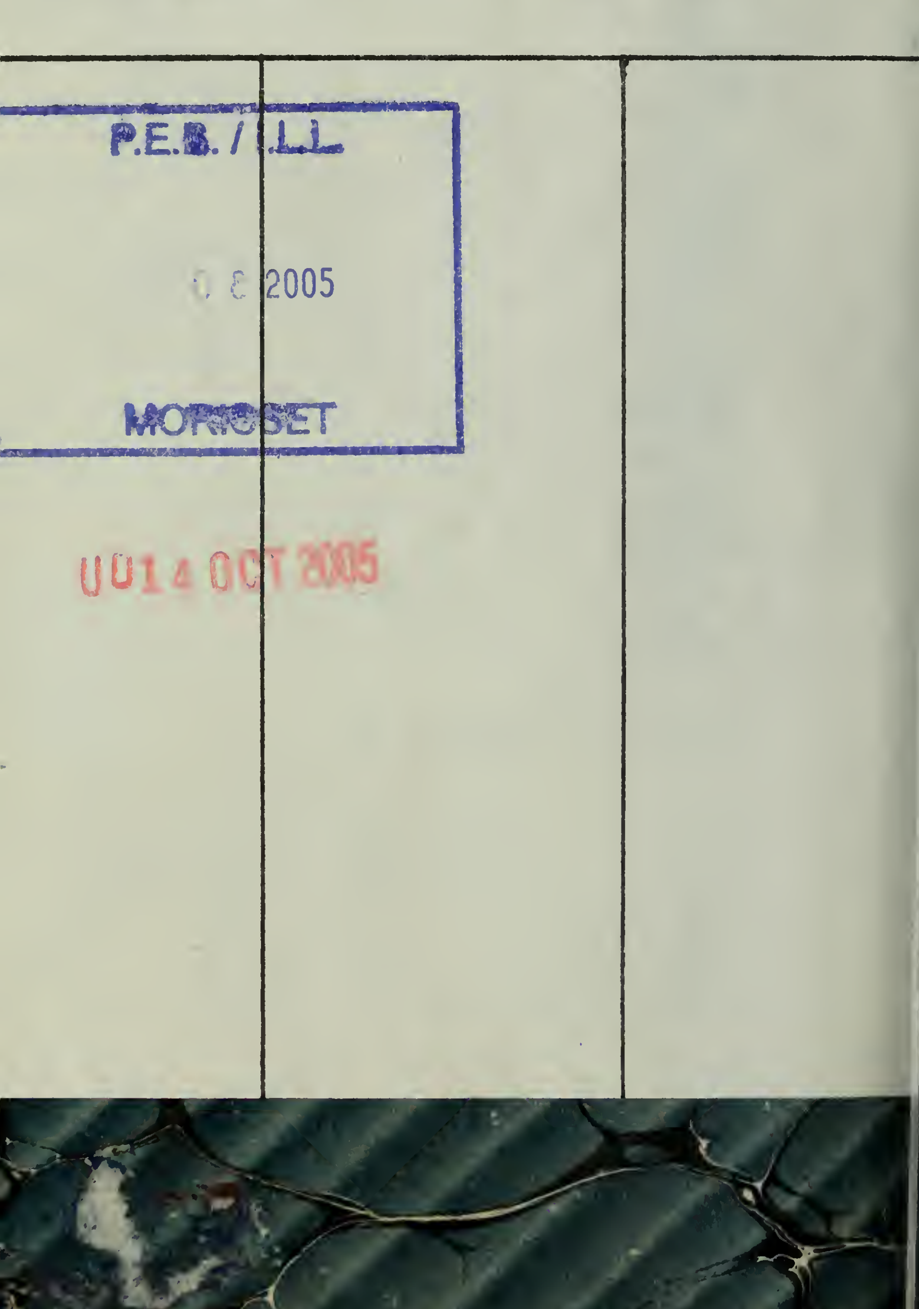
FIN

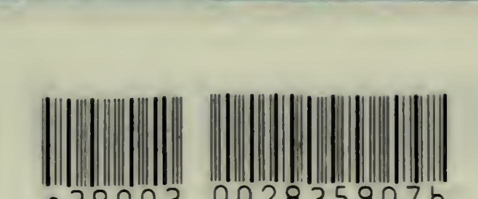
Abbeville — Imp. P. Briez.

TABLE

Bur

6


P.E.B. / I.L.L.
2005
MORISSET
14 OCT 2005


a39003 002835907b

